JUN 1 1928

35e Année. N° 9. 1er Mai 1928.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

		Pages.
Pierre de La Gorce . .	*La Libération de la Grèce*	5
Anna Istrati	*Les Chardons du Baragan.* — I	43
Charles Quénet	*La Religion orthodoxe en Russie*	71
John Galsworthy	*L'ex-Détenu 299*	105
Bernand Baldensperger .	*Balzac détective, ou l'affaire Peytel*	128
Jean Piveteau	*A propos de Glozel*	152
Pierre Bost	*Faillite.* — IV	175
Maurice Muret	*Comment Guillaume II tomba du trône*	199
Henry Bidou	Les Lettres : *Parmi les Livres*	212
Paul Souday	Le Théâtre : *Le Mouvement dramatique* . . .	221

MARCEL THIÉBAUT : Chronique bibliographique.

Copyright 1928 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1928

La **Revue de Paris** *publiera prochainement :*

Le Nouvel Anacharsis

par ABEL HERMANT

de l'Académie française

Félicien

par ANDRÉ MAUROIS

Adieu, New-York !

par PAUL MORAND

Siegfried

par JEAN GIRAUDOUX

Journées révolutionnaires byzantines

par CHARLES DIEHL

La Genèse de Tannenberg

par le Commandant KOELTZ

General
Terg.
8

LA LIBÉRATION DE LA GRÈCE

A L'OCCASION DE

L'ANNIVERSAIRE DE L'INDÉPENDANCE HELLÉNIQUE

I

Les années 1820 et 1821 avaient été marquées par trois insurrections : insurrections en Espagne, à Naples, en Piémont.

A la fin de mars 1821, un soulèvement, d'origine plus profonde, éclata, celui des Hellènes contre les Turcs. Le principal foyer de la révolte fut cette presqu'île de Morée, appelée dans l'antiquité le Péloponèse.

Tout favorisa la rébellion. Les meilleures troupes ottomanes avaient été dirigées vers le Danube; car le prince Ypsilanti, fils d'un ancien hospodar, venait de prendre les armes contre le sultan et, comme il était l'un des aides de camp d'Alexandre, l'on pouvait craindre qu'il n'eût pour complice l'empereur lui-même. En outre, les Turcs avaient alors à lutter en Epire contre un de leurs pachas, le pacha de Janina, qu'ils travaillaient à vaincre, mais qu'ils n'étaient point encore parvenus à réduire. Ce qui prêta dès le début aux insurgés une force singulière, ce fut leur condition même : ils ne combattaient pas, comme les Espagnols, les Napolitains, les Piémontais, pour des institutions politiques, mais pour leur affranchissement, leur nationalité, leurs autels. Chrétiens schismatiques, mais chrétiens, ils trouvèrent au milieu d'eux, dès le premier jour, pour les encourager, l'archevêque de Patras, Germanos, qui déploya à leurs yeux

1er Mai 1928.

la croix comme signe de ralliement : de là un certain aspect de croisade, quoique de croisade qui se déshonorerait trop souvent par violences, artifices ou cruautés. Chez eux peu d'armes, peu de munitions, des approvisionnements médiocres, mais un vif sentiment de leur nombre : dans le Péloponèse, les Turcs ne formaient guère plus du huitième de la population; et là résidait même le secret de leurs brutalités; ils étaient despotes, surtout par peur, et pour qu'on oubliât, à force de les craindre, qu'ils n'étaient que poignée.

Si mal pourvus qu'ils fussent, les Grecs disposaient d'une précieuse ressource. Du milieu de la mer Égée, de petites îles surgissaient où la nature avait creusé des baies profondes et sûres : telle Hydra, tout près des côtes de l'antique Argolide; telle Spezzia sa voisine; telle Ipsara, proche de la côte d'Asie. De ces îles et d'autres encore était sorti tout un petit peuple de matelots, entreprenants par goût, par nécessité aussi; car sur ces rochers à peine mêlés d'un peu de terre fertile et battus de tous côtés par les flots, de quoi eût-on vécu sinon de la navigation et, au besoin, de la piraterie? Pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire, ces insulaires avaient construit des bâtiments de petite dimension, mais agiles, et merveilleux sous la main souple et vigoureuse qui saurait les conduire. Grâce à ces navires, ils avaient en ces régions accaparé le roulage de la mer. Le commerce les avait arrachés à la pauvreté : la vie de marin sur une mer toute semée d'écueils leur avait communiqué le sang-froid, l'endurance, l'habitude du péril, et cette prudente hardiesse mêlée de ruses où l'on eût retrouvé, avec un peu d'imagination, la survivance d'Ulysse, leur lointain ancêtre. Qu'un soulèvement éclatât, ces navires de commerce auraient peu à se transformer pour s'armer en guerre; non moins aisément ceux qui en constituaient l'équipage se changeraient en combattants, en combattants courageux, de coup d'œil sûr, inscrupuleux, avec une nuance de corsaires, mais aussi souples en leurs évolutions qu'étaient pesants les lourds navires turcs, paresseusement reposés sur leurs ancres.

Avec une rapidité incroyable l'insurrection se propagea. Les Grecs occupèrent les villages; avec plus de science de la guerre qu'on ne l'eût cru, ils discernèrent les positions

importantes et s'emparèrent des défilés. Une sorte de gouvernement provisoire se constitua à Calamata. Cependant presque toutes les petites cités grecques étaient pourvues d'une citadelle, ouvrages fort délabrés en général, mais pouvant servir d'abri. Précipitamment les Turcs se réfugièrent en ces forteresses où ils accumulèrent ce qu'ils purent de vivres. Presque tout le reste du Péloponèse appartint aux insurgés.

Aux nouvelles du soulèvement, le sultan Mahmoud résolut de punir par des représailles dans Constantinople l'insurrection qu'il ne pouvait encore atteindre en Morée. Il ne manquait pas de prétextes pour colorer les rigueurs; car, depuis plusieurs années, une société secrète s'était constituée sous le nom d'*hétairie* ou société d'amis, dans le but de détruire la domination turque. L'association avait noué des intelligences en Grèce, en Asie Mineure, dans les îles, jusque dans Constantinople; et une enquête, conduite avec soin, eût sans doute découvert bien des complicités. A cette lente justice, on préféra les exécutions sommaires. A Constantinople, plusieurs des plus notables parmi les *raïas*, sujets de la Porte, furent saisis et mis à mort. Les chrétiens furent partout dénoncés et poursuivis. Une scène plus cruelle encore mit le comble à ces excès. Dans la nuit de Pâques, comme Grégoire, le patriarche de Constantinople, venait de célébrer l'office de la Résurrection, une bande de janissaires l'appréhenda, lui passa la corde autour du cou et le pendit à la porte de son palais[1].

Cependant l'insurrection poussait ses pointes au delà de la Morée : le 21 mai, l'île de Samos, toute voisine de l'Asie Mineure, se souleva; le 3 juin, Missolonghi, au nord du golfe de Patras et tout à l'ouest de la Grèce continentale, proclama son indépendance. En Morée même, les rebelles complétaient leur conquête : le 5 août, ils s'emparèrent de Monembazia; le 5 octobre, ils pénétrèrent dans Tripolitza, considérée comme la capitale du Péloponèse, et, aussi impitoyables que leurs ennemis, y massacrèrent la population turque.

1. Voir sur ces excès, le rapport de M. de Viella, chargé d'affaires de France, 24 avril 1821 (Affaires étrangères, Turquie, volume 233, f° 82 et suiv.).

Ainsi se développait l'insurrection, encore ignorée de l'Europe qui bientôt se passionnerait pour elle. Elle avait pourtant ses témoins. Les plus clairvoyants, les plus dignes de foi étaient les marins de notre station du Levant rétablie en 1816. Certes ils n'aimaient guère les Grecs et jugeaient qu'ils ne se purifieraient que peu à peu, par la vertu de leur sang versé, des habitudes de cruauté et de bassesse que leur avait inoculées l'esclavage. Mais l'extraordinaire âpreté des passions soulevées gravait en eux l'idée d'une guerre qui ne finirait que par l'entier anéantissement ou l'entière liberté. Dès le 30 septembre 1821, le contre-amiral Halgan, commandant de l'escadre, écrivait : « Tôt ou tard il faudra affranchir la Grèce[1]. »

II

Les Grecs avaient un protecteur naturel, le tsar. Protecteur, il l'était par tradition, par communauté de foi, et aussi par stipulations internationales; car le traité de Kainardji lui avait conféré une sorte de patronage sur les chrétiens orthodoxes, sujets de la Porte. Ce fut vers Saint-Pétersbourg que les révoltés tournèrent leurs regards et leurs espérances.

Quand éclata la rébellion, Alexandre était encore à Laybach où se tenait le congrès destiné à régler le sort de l'Italie. Là dominait Metternich. Il lui fut aisé d'agir sur l'esprit mobile du tsar et de lui persuader que les Grecs, en révolte contre leur souverain légitime, ne méritaient pas plus d'égards que les Espagnols, les Napolitains, les Sardes. Alexandre, suivant le mot d'un de nos diplomates, se laissa *fasciner*; et le premier témoignage de ses dispositions fut de désavouer la tentative d'Ypsilanti. Lorsqu'en mai 1821, l'empereur de Russie quitta Laybach, on put écrire, non sans quelque apparence de vérité, que les deux cours de Saint-Pétersbourg et de Vienne étaient conduites par un seul homme, Metternich[2].

1. Jurien de la Gravière (vice-amiral), *la Station du Levant*, t. I, p. 114.
2. *Archives du ministère des Affaires étrangères, Russie*, vol. 161, f° 276.

Comme il remontait vers ses États, Alexandre reçut, aux étapes de la route, les courriers de l'Orient. Ainsi apprit-il les rigueurs exercées à Constantinople et le meurtre du patriarche Grégoire. A cette nouvelle il s'émut fort : n'était-il pas le protecteur des chrétiens orthodoxes? L'évolution s'accentua quand, rentrant en Russie, il y trouva, au lieu de l'ambiance de Laybach, l'ambiance nationale, faite de prosélytisme chrétien et d'aspirations conquérantes vers le Bosphore. Impressionnable et mobile à l'excès, Alexandre s'imprégna bien vite du sentiment de ses peuples. Le 5 juin, il rentra à Saint-Pétersbourg. Presque aussitôt le revirement s'attesta par les instructions adressées à l'ambassadeur de Russie à Constantinople : on y réclamait, en termes comminatoires, protection pour les sujets chrétiens du sultan, relèvement des églises détruites, justice équitable dans la répression des troubles, enfin évacuation des principautés danubiennes. Un délai de huit jours était imparti pour la réponse.

En ces conjonctures, à qui se confiera Alexandre? L'Angleterre, protectrice des Turcs, surveille jalousement les agrandissements russes; l'Autriche ne songe qu'à appesantir sa main sur l'Italie. C'est à la France que le tsar va s'adresser.

M. de la Ferronnays, notre ambassadeur en Russie, avait assisté au Congrès de Laybach et y avait constaté, non sans quelque dépit, les relations intimes entre l'empereur François et l'empereur Alexandre. Revenu à Saint-Pétersbourg, il avait sollicité, sans l'obtenir aussitôt, une audience du souverain; et ce retard, qui contrastait avec sa haute faveur personnelle, l'avait affermi dans la conviction que le crédit de la France diminuait dans la mesure où croissait celui de l'Autriche. Aussi, quelle ne fut pas sa surprise quand, ayant enfin été reçu, il vit l'empereur s'avancer vers lui les mains tendues, le faire asseoir à son côté, s'excuser d'avoir ajourné l'entretien et lui parler avec le plus extrême abandon. Après d'assez longues considérations sur l'état de l'Espagne et sur les conspirations militaires qui agitaient la France, il en vint à la Grèce : « Je n'ai pas pactisé, dit-il, avec la Révolution; j'ai même, sans crainte de déplaire ici, désavoué Ypsilanti. J'ai tout fait pour conserver la paix, et cela malgré les atro-

cités turques, malgré les infractions aux traités... Aujourd'hui les choses sont arrivées à un tel point que des mesures terribles sont pour ainsi dire devenues nécessaires. » Quelles seraient ces mesures? Continuant son monologue, le monarque se hasarda à prononcer le mot guerre, mais pour le retirer aussitôt : « Je n'ai, protesta-t-il, d'autre ambition que la paix; mon désir le plus ardent est de ne pécher ni contre les hommes ni contre Dieu. J'ai horreur du métier de conquérant. Je sais trop à quel prix ce titre s'acquiert. »

La Ferronnays écoutait, ne doutant point que, si l'empereur parlait de la paix avec tant d'insistance, c'était que l'idée de la guerre avait déjà profondément pénétré son esprit : « La guerre avec les Turcs, poursuivit Alexandre, je ferai tout pour l'éviter. J'en appellerai à tous mes alliés, soit pour indiquer les moyens de prévenir les hostilités, soit pour en régler les conséquences. » Ayant parlé longtemps en un pêle-mêle très préparé, Alexandre, par insinuations d'abord très vagues, puis un peu moins imprécises, s'appliqua à tracer l'ébauche d'un accord avec la France : « Mon cher comte, dit-il en un redoublement de confidences, il faut que nous nous entendions. Votre ancienne politique vous attachait aux Turcs; elle vous a peu profité. Croyez-moi, c'est la Russie que la France doit avoir pour alliée. Nous serons pour vous des amis plus utiles que les Turcs. Il suffit de regarder la carte pour s'en convaincre... Voyez comme je vous parle. Ce n'est pas de la diplomatie, c'est de la confiance... Si les Turcs, sourds à leurs intérêts comme à la raison, obligent à leur faire la guerre, il faut qu'ils soient repoussés bien loin, parce que leur voisinage serait aussi incommode que leur présence. Plus vous resserrerez le compas, plus vous vous gênerez; mais ouvrez-le depuis le Bosphore jusqu'à Gibraltar et dès lors chacun trouve la place à sa convenance. »

S'étant exprimé de la sorte, Alexandre s'arrêta, soit que sa droiture naturelle répugnât au rôle de tentateur, soit que l'embarras le saisît de s'expliquer davantage. Au risque de paraître se contredire, il ajouta : « Le mieux peut-être serait que chacun ne prît rien, et pour mon compte j'y serais disposé. On trouverait un arrangement pour constituer le pays d'une façon conforme à son degré de civilisation. Mais

encore une fois, pour cela comme pour le reste, il faut s'entendre. »

Tout stupéfait d'un langage si inattendu, La Ferronnays se taisait. « Votre gouvernement, poursuivit l'empereur, ne vous a sans doute fait parvenir aucune instruction. — Non, Sire; on ne savait pas encore jusqu'à ces derniers jours le grand développement de l'insurrection, et c'est de moi qu'on attend des informations. » Le diplomate ajouta : « Je vais envoyer à Paris M. de Gabriac (c'était l'un des secrétaires de l'ambassade) et il rapportera la réponse aux questions que je n'aurais pu prévoir. » Alexandre approuva fort : « Que M. de Gabriac, continua-t-il en appuyant sur ces mots, revienne avec *de bonnes et larges instructions.* » Puis, comme s'il eût prévu une prochaine et capitale négociation, il poursuivit : « Votre gouvernement ne peut choisir un intermédiaire plus sûr que vous, car je sais que vous, vous ne me tromperez jamais. » Sur ces paroles, l'empereur congédia l'ambassadeur : « J'espère, dit-il, — et ce furent ses derniers mots, — que dans peu nous serons souvent dans le cas de nous entretenir ensemble[1]. »

Le 3 août, M. de Gabriac, arrivant à Paris, compléta sans doute tout ce qu'une simple dépêche ne pouvait expliquer qu'imparfaitement. La suggestion était fort inattendue; car, jusque-là, le tsar avait toujours, malgré les insinuations de Pozzo di Borgo, éludé l'idée d'une alliance particulière d'État à État. Pasquier était alors ministre des Affaires étrangères. Mais la résolution définitive appartenait au duc de Richelieu, alors président du Conseil. Celui-ci nourrissait pour Alexandre un attachement ancien et profond. « Je garde à l'empereur, dit-il, autant de respect que d'affection et de reconnaissance. Mais c'est précisément parce que je le connais bien que je crois nécessaire une extrême prudence. Il est changeant, tout hanté de plans grandioses qu'il abandonne, prompt à recevoir les impressions les plus contraires, en sorte qu'il y a autant d'agrément à l'écouter qu'il y aurait de péril à le suivre. » La réflexion démontra plus encore l'avantage d'être circonspect. A suivre Alexandre, on per-

1. *Archives du ministère des Affaires étrangères, Russie,* vol. 161, f° 376 et suiv.

drait tout le bénéfice de l'alliance turque et surtout on s'attirerait l'hostilité de l'Angleterre. Puis, après les bouleversements de la Révolution et de l'Empire, était-il sage de lancer la France en de nouvelles aventures sujettes à risques autant que peu susceptibles de profits[1]? Sur ces entrefaites on sut qu'à Saint-Pétersbourg le tsar tenait à l'ambassadeur d'Autriche, M. de Lebzeltern, le langage le plus pacifique. Cette nouvelle dissipa les dernières hésitations. Le 21 août, Pasquier formula la réponse du gouvernement royal : S'il y a un congrès, disait-il en substance, nous nous y attacherons de toutes nos forces à concilier tous les intérêts; si cette conciliation était impossible, notre inclination nous porterait à unir notre fortune à celle de la Russie; mais nous n'agirions de la sorte que si le parti de l'empereur était absolument irrévocable[2].

Cette réponse réservait tout et ne compromettait rien. Avant même qu'elle n'arrivât à Saint-Pétersbourg, l'effervescence d'Alexandre s'était fort calmée. Comme le gouvernement turc n'avait point répondu d'une façon satisfaisante aux réclamations russes, l'ambassadeur du tsar près de la Porte avait, dès le 10 août, quitté Constantinople. C'était la rupture diplomatique, non la guerre. Le 24 août, La Ferronnays revit Alexandre. Il le trouva très exaspéré contre les Turcs, mais gardant, en dépit de son indignation, tout son sang-froid. « Ma patience, dit-il, ne se lassera qu'à la dernière extrémité[3]. »

III

Cette politique, méritoire par sa modération, comportait un danger. Laissés seuls en face des Turcs, les Grecs ne succomberaient-ils point avant qu'Alexandre n'eût épuisé sa provision de patience? Jaloux d'affirmer leur indépendance, ils réunirent une assemblée et se donnèrent une constitution qui, en souvenir du lieu où elle fut promulguée, s'appela

1. Pasquier, *Mémoires*, t. V, p. 334 et suiv.
2. *Archives du ministère des Affaires étrangères*, vol. 162, f° 8-19.
3. *Archives du ministère des Affaires étrangères, Russie*, vol. 162.

la constitution d'Épidaure; puis ils nommèrent un comité exécutif dont Alexandre Mavrocordato fut le président. Ces apparences cachaient mal la fragilité de leur condition. Les Turcs avaient une organisation militaire défectueuse et des finances délabrées, mais ils avaient tout de même des soldats et de l'argent : les Grecs, n'ayant rien, avaient tout à créer. Pour comble de malchance, au mois de février 1822, le pacha de Janina fut réduit à capituler, et ce furent de nouvelles forces libres qu'on put employer contre l'insurrection.

L'année 1822 se traîna, sombre et sanglante. Tueries ottomanes, représailles grecques, tout se mêlait en des combats dont l'Europe ne recueillait que de rares échos. Cependant, au milieu du printemps, un long tressaillement d'indignation courut à travers le monde civilisé. La belle île de Chio, toute voisine de Smyrne, s'était laissée gagner par l'insurrection. Le 12 avril, les Turcs y débarquèrent à leur tour et y mirent tout à feu et à sang. Quarante mille habitants, hommes, femmes, enfants furent, dit-on[1], massacrés ou vendus comme esclaves sur les marchés de l'Asie. A l'envi, marins et consuls dénoncèrent ces horreurs. Ce jour-là vraiment le *Philhellénisme* naquit.

Tout l'été, la guerre se continua. Dans la Grèce continentale, les insurgés furent battus à Peta. Tour à tour ils perdirent et recouvrèrent Argos. Cependant, en cette lutte inégale, ce fut aux marins de leurs îles que les Hellènes soulevés durent de ne point périr.

On a déjà marqué le contraste entre les matelots turcs et les marins grecs; les uns, vigoureux mais peu agiles, et merveilleux seulement dans les corps à corps de l'abordage; les autres, éprouvés par de longues navigations, enflammés de patriotisme, travaillés de toute l'ardeur de ceux qui combattent pour la vie. Peut-être ces avantages à eux seuls n'auraient pas suffi pour compenser la supériorité de l'armement turc. Mais à tous leurs moyens de résistance, les Grecs ajoutèrent l'emploi des *brûlots*, terribles par leur

1. Je donne ce nombre d'après les documents contemporains, mais en observant qu'il faut beaucoup se défier de l'exagération des chiffres. Si on les prenait à la lettre, on arriverait, pour les sept années de l'insurrection, à un chiffre de victimes presque égal à celui de la population de la Morée.

puissance de destruction, plus terribles encore par l'effet moral de terreur qu'ils produisaient.

Justement ces gens des Iles possédaient de petits bâtiments, vieux, de peu de prix, et qu'on pourrait sans trop de préjudice, sacrifier. On les chargerait de matières combustibles; on arroserait les voiles de térébenthine, et de poix le gréement; puis on disposerait une mèche destinée à mettre, à l'heure voulue, le feu aux poudres. Un canot rapide suivrait, prêt à recevoir, le coup fait, l'équipage du *brûlot*. Ainsi attendrait-on la nuit pour s'approcher, à la faveur des ténèbres, du bâtiment adverse qu'on ambitionnerait de détruire. Que le vent fût favorable, qu'on eût la bonne fortune de n'être point découvert, et l'on jetterait les grappins sur le vaisseau ennemi. Ce serait alors le moment critique, celui d'enflammer la mèche, puis de se jeter dans la chaloupe et de se soustraire, à force de rames, à l'explosion qu'on aurait provoquée. Que le vaisseau ennemi réussît à se dégager, l'opération serait manquée, et le brûlot, se tordant sous les flammes, se consumerait sans entraîner d'autre ruine que la sienne. Que si, au contraire, l'ennemi ne parvenait pas à échapper, l'incendie se communiquerait d'un navire à l'autre; et les deux bâtiments, tous deux embrasés, iraient à la dérive jusqu'à ce que, réduits à l'état de débris incandescents, ils disparussent dans les flots.

En une circonstance mémorable se révéla l'efficacité du terrible engin de guerre. C'était le 18 juin, deux mois après les épouvantables massacres de Chio. Sur les rivages de l'île stationnait la flotte turque qui s'apprêtait à célébrer le fête du *Baïram*. Deux navires grecs s'approchèrent, l'un appartenant à la marine d'Hydra, l'autre à la marine d'Ipsara et commandé par Constantin Canaris. La nuit était obscure et sans lune. Le vaisseau hydriote, poussé par la brise, se consuma sans avoir pu accrocher aucun bâtiment ennemi. Tout autre fut la fortune du navire ipsariote. Canaris réussit à amarrer son brick au vaisseau amiral turc que commandait le capitan pacha. Il alluma la mèche et sauta dans l'embarcation avec ses volontaires. Le vent poussant la flamme, le navire ottoman ne fut bientôt plus qu'un brasier, et ceux qui y étaient rassemblés, officiers et matelots, périrent

presque tous. Le capitan pacha fut au nombre des victimes. Le reste de la flotte ottomane alla se réfugier sous le canon des Dardanelles, tandis que les Grecs célébraient bruyamment, avec le nom désormais illustre de Canaris, la victoire qui vengeait le massacre de Chio.

IV

Les Grecs avaient raison de compter sur leurs brûlots. Depuis le début de l'insurrection, dix-huit mois se sont écoulés. L'Europe viendra-t-elle jamais à leur secours?

Alexandre, en un élan impétueux, s'est avancé jusqu'aux limites de la guerre; puis il s'est arrêté, sans qu'on sache bien ce que la Turquie peut craindre, ce que la Grèce peut espérer.

Voici pour les Grecs le pire danger : l'homme qui tente de substituer sa volonté aux volontés à demi défaillantes du tsar, c'est Metternich.

On connaît ce haut personnage. Sa règle directrice, c'est le maintien de la paix. Quelle paix? Ce n'est pas cette paix qui est la perfection de l'ordre, mais une paix vulgaire et subalterne, qui se confond avec l'immobilité et condamne comme suspecte toute ardeur réformatrice des princes, comme criminelle toute visée des peuples à s'émanciper. Ayant présidé aux traités de 1815, Metternich juge que, l'Autriche étant satisfaite et lui-même étant ministre, le monde n'a plus qu'à se figer, à la manière d'une lave qui se solidifie. En cette politique d'engourdissement, il trouve pour complices tous ceux qu'ont lassés les bouleversements de la Révolution et de l'Empire. Il a d'ailleurs pour lui l'expérience, le sang-froid, la confiance en lui-même, une certaine humeur inscrupuleuse toute masquée de sentencieuses maximes, et pratique juste ce degré de sincérité qui permet, quand l'occasion l'exige, de mentir avec plein rendement. Son œuvre est surtout œuvre de gendarmerie, mais d'une gendarmerie qui, s'étendant à toute l'Europe, prend un air tout à fait supérieur. Gendarme, Metternich sait l'être; mais aux brutales rigueurs, il préfère les savants enlacements. De son poste central de Vienne, il prépare ses artifices : « J'ai, écrit-il, le sentiment de me trouver au milieu d'une toile que je tisse comme mes

amies les araignées, que j'aime parce que je les ai souvent admirées[1]. »

Or le soulèvement grec apparaît comme le contre-temps le plus fâcheux, tant il risque de troubler l'ordre tout artificiel établi par le puissant ministre! En ces conjonctures, celui qu'il importe le plus de retenir dans la toile à la fois ténue et solide, c'est Alexandre. A Laybach, Metternich l'a soigneusement chambré. Maintenant il est hors de sa portée. Mais n'est-il pas possible de paralyser ses velléités d'intervention et de lui escamoter pour ainsi dire son rôle en paraissant soi-même épouser à demi la cause grecque?

C'est à quoi s'applique le ministre autrichien en un mémorandum du 19 avril 1822. Les Grecs du Péloponèse et des îles lui apparaissent comme des révoltés qui ne relèvent que de leur souverain légitime, mais aussi, ajoute-t-il avec bienveillance, comme des chrétiens qui ont droit à la protection de l'Europe. Ce qu'on ne peut reconnaître aux Grecs comme rebelles, on peut le leur accorder au nom de la religion et de l'humanité. Et Metternich de prendre incontinent presque des airs de Philhellène : Que les Grecs, dit-il, se soumettent, et il est prêt à demander pour eux l'amnistie pour le passé, le libre exercice de leur culte, une législation tutélaire des personnes et des biens.

S'affermissant dans le dessein de supplanter doucement Alexandre, le gouvernement autrichien s'interpose de son mieux à Constantinople. Il recommande à la Porte l'exécution des traités avec la Russie, l'évacuation des principautés danubiennes. Puis, à sa manière, il intercède pour les Grecs et les voudrait amnistiés, tolérés, apaisés par quelques faveurs, afin qu'affranchis de l'entière servitude, ils cessent de devenir des perturbateurs par leurs revendications d'entière liberté. Les Turcs écouteront-ils? Ils se fixent, dès cette époque, en une sorte d'obstination paisible et se complaisent à opposer à l'Europe l'Europe elle-même. « Si, disent-ils, les musulmans, sujets de l'Angleterre aux Indes, se révoltaient, serions-nous autorisés, au nom de la religion musulmane, à intervenir pour eux? De quel droit pratique-t-on une autre conduite en s'immisçant dans nos démêlés avec nos sujets chrétiens? »

1. *Mémoires et Correspondance* de Metternich, t. III, p. 473.

Ainsi parlent les Turcs, en un langage déconcertant, fait de logique embarrassante, de fatalisme presque stupide, de calme presque insolent, et aussi d'une certaine subtilité qu'ils ont apprise des Grecs à force de vivre avec eux.

Cependant, en cet automne de 1822, après des conférences tenues à Vienne, les souverains se rassemblèrent à Vérone. Tout le soin de Metternich fut d'en écarter la question grecque. Il y réussit et, tenant comme à Laybach Alexandre, sembla le ressaisir dans ses rets. Le gouvernement insurrectionnel qui siégeait alors dans Argos imagina de déléguer deux députés à Vérone. Naturellement ils ne furent pas reçus. Presque toutes les délibérations furent consacrées aux affaires espagnoles, et le 6 décembre 1822, Gentz, ce confident de Metternich, put écrire : « Pas une voix ne s'est élevée au congrès de Vérone en faveur des Grecs[1]. »

V

En se prolongeant, l'insurrection s'est pour ainsi dire tracée à elle-même ses limites et, après s'être propagée très loin, s'est circonscrite. Elle comprend la presqu'île de Morée; elle gagne la Grèce continentale et cherche à se prolonger au Nord jusqu'à cette ligne qui s'étend du golfe d'Arta au golfe de Volo et qui sera plus tard la frontière du nouvel État. Elle embrasse les Cyclades, mais non pas toutes : car quelques petites îles où les catholiques latins forment la majorité sont demeurées en dehors du soulèvement. Plus loin, les seules îles importantes que l'insurrection ait atteintes, c'est Samos, puis Candie et enfin Chio qui vient d'être réduite.

La lutte se poursuit, mêlée d'intermittences et de fureurs. Sur mer, tantôt elle ne se révèle que par quelques canonnades mal dirigées où les boulets se perdent dans les flots; tantôt au contraire les Grecs, en un renouveau d'ardeur, tentent d'accrocher leurs brûlots aux flancs des vaisseaux ennemis. Pendant ce temps, sur terre, toutes sortes de combats se livrent. Le plus fameux est celui qui s'engage, le

1. Voir Édouard Driault et Michel Lhéritier, *Histoire diplomatique de la Grèce*, t. Ier, p. 193.

20 août 1823, non loin de Missolonghi et où Marcos Botzaris triomphe et périt.

Je voudrais rassembler par masses ce qui n'offre, à première vue, qu'un aspect de confusion. En ces années 1823 et 1824, on peut noter deux éléments nouveaux : d'un côté, le courant de l'opinion publique européenne qui commence à peser sur les chancelleries; de l'autre, l'effort du sultan appelant à son aide son vassal, le pacha d'Égypte.

Sous l'horreur des massacres de Chio, l'Europe s'était émue. Bientôt des comités philhellènes s'établirent en France, en Angleterre, en Suisse, en Allemagne, aux États-Unis et s'appliquèrent à provoquer la générosité publique, à centraliser les dons en nature, les offrandes en argent. Des bals, des concerts, s'organisaient au bénéfice des Grecs. Dans les magasins, les cercles, les boutiques des coiffeurs, on voyait des troncs avec cette inscription : « Pour la délivrance des descendants de Léonidas. » Canaris, Botzaris, d'autres encore, devinrent tout à coup populaires. Dans le grand calme de l'Europe, la Grèce offrait un aliment pour les imaginations, un champ d'action pour les ardeurs inemployées. On vit aborder sur ses rivages des militaires impatients de combats comme le colonel Fabvier, des proscrits politiques comme le Piémontais Santa Rosa, des poètes en quête d'une aventure héroïque où se retremperait leur âme blasée : tel Byron qui bientôt mourra dans Missolonghi. Un peu plus tard Casimir Delavigne, d'une muse moins voyageuse, célébrera dans les *Messéniennes* les malheurs et l'héroïsme de la Grèce asservie. Ce fut alors aussi que le peintre Delacroix déploya ses plus intenses, ses plus chaudes couleurs pour flétrir les massacres de Chio. Les mémoires se repeuplaient de consonances antiques : Argos, Corinthe, Mégare. Encore un an, et l'on verra à la tribune de l'une ou l'autre Chambre les hommes des groupes les plus divers se constituer les avocats de la Grèce : tels Benjamin Constant, Lainé, Alexis de Noailles, tel surtout Chateaubriand qui cédera à un double entraînement : celui d'opposer sa magnifique éloquence au langage terne de Villèle et de ses collègues; puis celui de refaire en souvenir l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem.*

Si nobles que soient les paroles, elles seront vaines si les actes ne suivent, tant est redoutable le nouvel adversaire prêt à fondre sur la Grèce!

Méhémet-Ali s'était, par habileté, par violence aussi, taillé en Égypte un tel empire que bientôt on pourrait voir en lui un rival presque autant qu'un vassal du sultan. Malgré un fond de barbarie, il affectait des dehors d'une civilisation raffinée et, entre tous les États européens, cultivait surtout l'amitié de la France. Il avait même appelé dans son armée, organisée tout à l'européenne, plusieurs officiers français. A l'appel du sultan Mahmoud, Méhémet-Ali répondit par une promesse de concours et commença par aider à la soumission de l'île de Candie qui eut un sort pareil à celui de Chio. L'année 1824 venait de commencer. A Constantinople, on jugea que le pacha d'Égypte qui avait concouru à réduire Candie pourrait rendre le même bon office en Morée. La suggestion fut écoutée. Méhémet-Ali équipa une flotte et prépara une armée dont le commandement fut confié à son fils adoptif Ibrahim Pacha. Au mois de mars 1825, avec des troupes bien outillées, bien entraînées, Ibrahim aborda en Morée. Bientôt, il s'empara de Navarin, puis il occupa Tripolitza. Pendant ce temps, au nord du golfe de Lépante, les Turcs préparaient un effort décisif contre Missolonghi.

VI

L'affaire de Grèce n'est pas seulement importante par elle-même; elle l'est surtout en ce que, par répercussion, elle remet en jeu le sort de la Turquie. C'est pourquoi, tour à tour ou simultanément, toutes les puissances s'émeuvent. On a vu, depuis quatre années, la Russie ardente d'abord et bientôt s'apaisant, puis l'Autriche entassant les délais et, non sans perfidie, prêchant pour les rebelles une demi-clémence. Maintenant une nouvelle puissance entre en scène : l'Angleterre.

Au début, elle s'est tenue en une réserve prudente. C'est qu'elle était gouvernée par Castlereagh, tout pénétré de la politique traditionnelle anglaise et, par conséquent, pro-

tecteur des Turcs par crainte de la Russie. Le 12 août 1822, Castlereagh s'est suicidé. Maintenant celui qui dirige le Foreign Office est Canning, impulsif, éloquent, volontiers téméraire, tout amusé de jeter sa fougue à travers les formules convenues de la diplomatie, peu révolutionnaire au fond, mais ne craignant pas de le paraître, et se consolant de scandaliser la vieille Angleterre si, dans les rues de Londres, il conquiert les applaudissements du peuple.

Son programme, comme celui de ses prédécesseurs, est d'endiguer la poussée russe en Orient. Cependant ses regards se fixent avec sollicitude — et voici la nouveauté — sur la presqu'île de Morée. Depuis le commencement du siècle, la Grande-Bretagne a acquis des postes précieux dans la Méditerranée, notamment les Iles Ioniennes; or, tout près des îles Ioniennes s'étend la côte de Morée : n'y a-t-il pas dans cette proximité une indication pour l'Angleterre? Et alors tout un plan s'ébauche : contenir sans doute la Russie et soutenir la Turquie, mais en même temps suivre avec un intérêt attentif la révolution grecque, et favoriser peut-être la création d'une nouvelle principauté qui, se trouvant trop faible pour échapper à tout patronage, cherchera naturellement celui de l'Angleterre, sa voisine à Corfou.

Cette politique exige que, par un savant glissement, on se dégage un peu de la Turquie sans paraître l'abandonner. La Grande-Bretagne a pour représentant à Constantinople lord Strangford qui a reçu pour direction générale d'être le conseiller de la Sublime-Porte. La plus grande habileté sera de communiquer à la protection une couleur de remontrance et de mêler de blâmes les avis. De ce côté se portent les sollicitudes de Canning. L'évolution se révèle davantage encore par la conduite de sir Frederick Adam, gouverneur des îles Ioniennes, qui laisse aux gens de Corfou et du reste de l'archipel toute liberté pour manifester leur sympathie aux insurgés. Ce n'est pas tout. Comme les Grecs sont aux prises avec de terribles difficultés pécuniaires, l'Angleterre leur facilite un emprunt, très onéreux d'ailleurs, sur la place de Londres. Les Turcs, si simples qu'on les juge, sont assez fins pour pénétrer tout ce changement. Diverses informations contribuent au surplus à les éclairer.

Des lettres de fonctionnaires ottomans signalent les secours de toute sorte qui arrivent à l'insurrection : l'un des pachas affirme même avoir vu dans le golfe de Patras une frégate anglaise débarquer des hommes et des armes[1].

La politique de Canning s'enhardit par l'incohérence des combinaisons que la diplomatie élabore, entretient un instant, puis modifie ou détruit. En 1824, des conférences sur les affaires de Grèce se sont ouvertes à Saint-Pétersbourg. On y discute un mémoire rédigé le 9 janvier 1824 par Nesselrode et qui propose la formation au sud de l'Europe de trois principautés analogues aux principautés danubiennes. Les conférences sont interrompues, puis reprises au début de 1825. Le programme est changé : il ne s'agit plus des trois principautés, mais de notes collectives, de suspension d'armes, de médiation. Puis en une autre conférence, on lance, comme moyen d'intimidation vis-à-vis de la Porte, l'idée de l'indépendance absolue de la Grèce. A ces conférences l'Angleterre ne prend point part : c'est qu'elle juge que, la Russie étant en état de rupture diplomatique avec la Porte, les puissances ne sont point toutes sur le même pied; en outre, elle soupçonne des mesures coercitives auxquelles elle ne pourrait s'associer. Mais comme toute cette confusion sert ses desseins !

Tandis que Canning dévie de plus en plus vers les Grecs, les Grecs tournent de plus en plus leurs regards vers lui. Mécontents des lenteurs russes, se défiant de la duplicité autrichienne, craignant un peu les sympathies de la France pour les catholiques latins, se sentant d'ailleurs sur le point de périr, un certain nombre d'entre eux se hasardent à réclamer le protectorat de l'Angleterre, qui, disent-ils, « a seule observé dans toute sa pureté la neutralité[2]. » Canning refuse, craignant de trop afficher son patronage. Mais la proposition même est le signe de son influence croissante. Sur ces entrefaites, l'Angleterre aide à la conclusion d'un nouvel emprunt grec à Londres. Cependant Strangford, en médiocre intel-

1. Dépêche de M. de Beaurepaire, 16 avril 1824 (*Arch. des Affaires étrangères, Turquie*, vol. 238, f° 212.)

2. Déclaration du 25 juillet 1825 (*Affaires étrangères, Grèce*, vol. 2, pièce n° 70).

ligence avec le nouveau chef du Foreign Office, a quitté Constantinople. Canning désigne pour lui succéder son cousin sir Stratford Canning, personnage actif comme lui, et qui, sans s'écarter trop des traditions de la politique anglaise, saura les adapter aux événements nouveaux.

Comme le nouvel ambassadeur, tout au début de 1826, se rend à son poste, l'occasion s'offre à lui de s'entretenir avec un groupe de Grecs notables. Plusieurs veulent l'indépendance absolue pour leur pays : « On ne peut, observe Stratford, faire cette proposition à la Porte; » mais d'autres plus modérés laissent entendre qu'ils se contenteront d'une administration indépendante : « Dans ces conditions, réplique le diplomate anglais, je puis faire valoir vos vues auprès du Divan[1]. » Ainsi parle, en cours de route, Stratford, et, en dépit du protectorat anglais naguère refusé, ce langage révèle des points de contact de plus en plus étroits entre les dirigeants de la Grèce et l'Angleterre.

A ne consulter que les vraisemblances, il eût semblé que ce commencement d'emprise de la Grande-Bretagne sur la Grèce eût dû rencontrer surtout des résistances chez les Russes, tant les deux cours de Londres et de Saint-Pétersbourg avaient entretenu jusque-là des vues différentes dans la question d'Orient! Comment le contraire se produisit-il? On peut, quoique par une analyse un peu subtile et en rassemblant des indices plutôt que des faits positifs, pénétrer cette évolution.

Alexandre avait constaté, non sans quelque amertume, l'impuissance des diplomates réunis en conférences à Saint-Pétersbourg : de là une certaine faveur pour les Anglais qui, en s'abstenant, paraissaient, après coup, avoir fait preuve de sagesse. Volontiers le tsar imputait l'échec à l'Autriche qui ne poursuivait d'autre dessein que de tout enliser. A l'égard de la Turquie, ses intentions révélaient certaines perplexités; car il avait renvoyé un agent diplomatique à Constantinople, mais sans le revêtir des pouvoirs ordinaires à un ambassadeur. C'est au moment où sa politique

1. Déclaration faite par Canning au prince de Polignac, le 6 mai 1826 (*Affaires étrangères, Angleterre*, vol. 620). — Voir aussi, quoique un peu différent, le récit de Lane Poole, *The life of Stratford Canning*, t. I, p. 388.

flottait de la sorte que tout à coup on avait appris sa mort. Il expira le 2 décembre 1825 à Taganrog. Quelle serait la conduite de son jeune frère Nicolas, devenu son successeur? Les premiers jours du règne furent absorbés par les soucis d'une conspiration militaire. Quand le retour du calme permit au nouvel empereur de fixer les règles de sa politique, il manifesta, comme son prédécesseur, un grand dégoût pour la conférence et, au contraire, une grande prédilection pour l'Angleterre qui avait eu le bon sens de s'abstenir. Il s'exprima en termes très amers sur l'Autriche : « Si j'étais amené, disait-il, à faire la guerre, tout ce que je pourrais obtenir d'elle, ce serait qu'elle ne prît pas les armes contre moi. » Quant à la question d'Orient elle-même, Nicolas la considérait sous deux aspects différents. Il y avait les rapports personnels de la Russie avec la Porte, notamment pour l'exécution des traités ou pour les principautés danubiennes; ici le prince revendiquait pour son gouvernement toute liberté, sans admettre aucune immixtion. Puis il y avait le sort des Grecs : le tsar parlait de ceux-ci sévèrement et jugeait qu'ils n'étaient que des rebelles; il ajoutait dédaigneusement que, si les puissances voulaient faire quelque chose pour eux, il s'unirait à elles.

Ce fut en ce sens que s'exprima le tsar en un long entretien avec notre ambassadeur, M. de la Ferronnays. C'était le 3 mars 1826. Cependant, la veille, le duc de Wellington était arrivé à Saint-Pétersbourg, chargé de complimenter le nouveau monarque sur son avènement. Si l'on considérait à la fois l'inclination de Nicolas pour l'Angleterre et le haut crédit de Wellington, on pouvait conjecturer que la mission du duc ne se bornerait pas à de vaines félicitations. Nicolas avait à demi averti La Ferronnays : « Il serait possible, lui avait-il dit, que le duc de Wellington fût porteur de propositions que la Russie pût trouver acceptables; je les écouterai, et si elles sont de nature à être communiquées aux alliés, je leur en ferai part[1]. »

N'était-il pas à craindre que les Russes et les Anglais, jusque-là rivaux, ne s'entendissent maintenant trop bien, et au point d'exclure de leurs arrangements non seulement

1. *Archives des Affaires étrangères, Russie*, vol. 170, f° 160 et suiv.

les puissances germaniques, mais la France? Par déférence, La Ferronnays n'avait exprimé qu'à demi ses craintes à l'empereur. Il essaya de faire parler Wellington; celui-ci se borna à lui dire : « Je ne sais ce que veut l'empereur, mais s'il désire la paix, je crois que je puis lui en montrer le chemin. » C'était presque avouer une négociation déjà amorcée. La Ferronnays essaya d'arracher à Nesselrode le secret des pourparlers entre Londres et Saint-Pétersbourg. Avec une grande apparence de sincérité, Nesselrode confessa qu'il ne comprenait rien à la politique de son souverain : « C'est, dit-il, de l'hébreu pour moi. » Le 11 mars, La Ferronnays, commençant à pénétrer la vérité, mandait à son gouvernement : « On annonce une pièce diplomatique qui sera de la plus haute importance et fera connaître ce que désire la Russie à propos de la question d'Orient... Je suis porté à croire, continuait-il, que l'Angleterre sera seule chargée des négociations entre les Turcs et les Grecs[1]. » Dans le monde diplomatique régnait une attente anxieuse. Les jours suivants, tout s'éclaira. Le tsar se réservait de régler seul à seul ses démêlés avec la Porte pour les principautés danubiennes et l'exécution des anciens traités. Quant aux Grecs, un protocole signé le 4 avril par Nesselrode, Wellington et le prince de Lieven, ambassadeur de Russie à Londres, confiait à la Grande-Bretagne le mandat de se porter médiatrice entre la Grèce et la Turquie. La base de la médiation serait l'indépendance, sous la réserve d'un tribut au sultan.

Ainsi l'Angleterre, qui n'avait pas pris part aux conférences de Saint-Pétersbourg, émergeait tout à coup et, comme en récompense de son abstention, apparaissait au premier rang. Bien qu'elle renonçât très expressément par le protocole à tout avantage territorial ou commercial, elle acquérait, par le fait seul de sa médiation exercée isolément, une sorte de droit de *parrainage* sur le nouvel état. Le succès diplomatique était réel, incontestable, et Canning pourrait savourer les applaudissements des Communes, les acclamations du peuple de Londres. Cependant que ferait la France qui avait pris part aux conférences, la France, oubliée dans cette entente à deux et dont le nom n'était plus prononcé?

1. *Archives des Affaires étrangères, Russie*, vol. 170, fol. 171.

VII

Jusque-là, dans la question grecque, la France, réservée et prudente, avait fermé l'oreille aux suggestions de la Russie, entendu sans trop contredire les discours temporisateurs de Metternich, laissé bouillonner sans s'en émouvoir les ardeurs de Canning.

Dans l'obscurité des choses, elle n'avait gardé qu'une ambition, celle de n'être devancée par personne en charité, en humanité. Sous le commandement de l'amiral Halgan, puis de l'amiral de Rigny, notre escadre du Levant avait été renforcée. Alors avait commencé l'un de ces labeurs méritoires et obscurs dont nos marins sont coutumiers et qui consistait à se montrer partout où il y avait des excès à prévenir, des victimes à sauver. Croisant tantôt entre les îles, tantôt sur les côtes découpées du Péloponèse, on les vit arracher avec un zèle infatigable les Grecs aux vengeances des Turcs, les Turcs eux-mêmes aux représailles de leurs ennemis. Distributeurs de secours, ils s'ingénièrent à nourrir ceux qui étaient sans ressources, à transporter sur leurs vaisseaux jusqu'à des rivages plus hospitaliers les malheureux dont les demeures avaient été pillées ou incendiées. Puis, justiciers autant que charitables, ils donnèrent la chasse aux pirates grecs qui, sous prétexte de combattre la flotte ottomane ou ceux qui prêtaient assistance aux Turcs, exerçaient envers tous les pavillons d'odieux brigandages. Dans le même temps nos consuls à Patras, à Smyrne, ailleurs encore, déployaient le même zèle à transformer leurs demeures en asiles. On a calculé que plus de 7 000 personnes furent soustraites de la sorte à la mort ou à l'esclavage.

La circonspection, à force de se prolonger, cesse parfois d'être la sagesse. Ainsi était-il arrivé que l'Angleterre et la Russie, nous devançant en activité, s'étaient partagé les rôles, la Russie pourvoyant à ses griefs personnels, l'Angleterre recevant mandat pour le règlement des affaires grecques. C'était pour la France la relégation à un rang inférieur; car on ne lui laissait d'autre faculté que celle de garantir, comme l'Autriche, comme la Prusse, l'exécution d'un arrangement pris en dehors d'elle. Elle protesta aussitôt par

ses ambassadeurs : à Saint-Pétersbourg, M. de La Ferronnays; à Londres, le prince de Polignac.

M. de La Ferronnays avait ressenti de l'arrangement anglo-russe un extrême déplaisir. Quel ne serait pas à Paris le langage de l'opposition, et ne jugerait-on pas, avec quelque apparence de raison, la France mystifiée! Puis l'Angleterre, en réglant seule l'affaire grecque, consoliderait son influence dans la Méditerranée, c'est-à-dire sur les seuls rivages où elle ne dominait point encore. Le 7 avril, l'ambassadeur français vit l'empereur, mais rencontra chez lui tant de bonne grâce que le respect, la surprise, la confusion continrent les objections sur ses lèvres. Nicolas alla au-devant de lui, l'embrassa, s'excusa, autant du moins qu'un souverain peut le faire : « Je sais, lui dit-il avec une affectueuse familiarité, que vous n'êtes pas content de moi, mais vous connaissez l'échec des conférences. L'Autriche aurait toujours suscité des obstacles pour empêcher qu'elles n'aboutissent. Quant à l'Angleterre qui déploie aujourd'hui autant de chaleur pour la Grèce qu'elle a jadis montré d'indifférence, j'ai dû entrer en pourparlers avec elle, et avec elle seule; car elle répugnait, selon son usage, à toute action collective. A la négliger, on risquait de la retourner contre nous. » Le monarque ajouta en manière de consolation : « Si la médiation vous échappe, le droit de contrôle vous restera. » Ainsi parla l'empereur, laissant La Ferronnays médiocrement satisfait et ne pouvant se défendre de discerner un peu de duplicité dans cet accueil enlaçant. Quelques semaines plus tard, Nicolas, en un second entretien, s'efforça de nouveau d'adoucir la blessure : « L'Angleterre, répéta-t-il, aurait agi contre nous si nous n'avions agi avec elle. J'ai lutté pendant huit jours pour que la France figurât au protocole. Wellington s'y est refusé [1]. »

Tandis que le respect dû à la majesté impériale contraignait La Ferronnays à voiler un peu ses plaintes, Polignac à Londres donnait libre cours à son mécontentement. Il avait mandé à Paris quelques mois auparavant, d'après les assurances mêmes de Canning, qu'il n'existait aucun rapprochement entre l'Angleterre et la Russie; et il avait vécu

1. Dépêches de La Ferronnays, 9 avril et 18 mai 1826 (*Affaires étrangères, Russie*, vol. 170, f° 269 et suiv. f° 361 et suiv. et *passim*.).

sur la foi de ces paroles, sans deviner le revirement. Quand, le 6 mai 1826, Canning lui eut lu le protocole, il éclata : « Comment une telle convention a-t-elle été conclue, non seulement sans notre participation mais à notre insu? Notre loyauté nous donnait le droit d'attendre plus de confiance. On dit que le gouvernement français sera appelé de concert avec ses alliés à garantir les effets de la médiation anglaise. On aurait dû cependant savoir qu'on ne dispose pas de la garantie de la France à son insu et sans son aveu. » Devant ces reproches, Canning se sentit un peu déconcerté, car il avait compté que le protocole demeurerait secret. Il essaya de rattacher la négociation de Saint-Pétersbourg aux pourparlers entamés avec les Grecs par son cousin Stratford Canning. Il tenta d'ailleurs d'attribuer aux Russes l'initiative de la proposition d'où le protocole était sorti. Enfin, contrairement aux assurances données par Nicolas à La Ferronnays, il laissa entendre que l'exclusion de la France était due, non à l'Angleterre, mais à la Russie[1].

L'année 1826 s'écoula, la diplomatie versant beaucoup d'encre, les Grecs beaucoup de sang. A l'égard de Nicolas, la Porte céda et, par le traité d'Akermann, parut donner satisfaction aux griefs russes relativement aux principautés. Quant aux Grecs, elle demeura inflexible. Toute humanité mise à part, pourquoi eût-elle cédé? Elle n'ignore pas les divisions des puissances. Elle a conscience aussi de ses propres avantages. Ibrahim Pacha, de concert avec les Turcs, poursuit ses succès. Le 22 avril, Missolonghi a succombé. Navarin est occupée, Athènes est assiégée. Les insurgés se découragent même de leurs brûlots qui ne peuvent plus les sauver. Le pire, c'est que dans l'extrémité de leur misère ils se jalousent, et à tel point que, ne pouvant se subordonner les uns aux autres, ils recourent à des étrangers : Cochrane, un Anglais qui est préposé à la marine; Church, un autre Anglais qui commande ce qui reste d'armée; Capo d'Istria, un Corfiote qui est nommé chef du pouvoir exécutif. Toute cette organisation elle-même n'est guère qu'une façade. Que la diplomatie se presse; autrement elle n'aura plus à demander l'émancipation d'un peuple qui aura disparu.

1. *Affaires étrangères, Angleterre,* vol. 620, f° 160 et suiv.

Elle ne se hâte guère. Les dépêches se succèdent, se répétant toutes; et l'ennui de les avoir lues suffit, sans qu'il s'y ajoute l'ennui de les résumer. Villèle, encore ministre, n'est point absolument hostile au protocole du 4 avril, mais à la condition qu'il soit réajusté au juste point de la dignité française. Après de longs, trop longs pourparlers, un acte s'élabore en vue de substituer à l'arrangement russo-anglais un traité entre les cinq grandes puissances. A l'accord l'Autriche, décidément fixée dans une politique toute négative, refuse de participer, et elle entraîne dans son orbite la Prusse. Le traité est signé à Londres le 6 juillet 1827 entre la Russie, l'Angleterre, la France. Ainsi est effacée la trace du disgracieux protocole du 4 avril. D'après les termes de la Convention, les trois puissances s'engageaient à proposer à la Porte leur médiation en vue de rétablir la paix entre elle et les Grecs. Cette médiation aurait pour conséquence immédiate un armistice sur terre et sur mer. La condition de la Grèce serait l'indépendance, mais elle paierait tribut au sultan. On laissait aux négociations ultérieures le soin de tracer les limites exactes du nouvel État. Les alliés renonçaient à tout agrandissement, à tout avantage particulier. Un délai d'un mois était imparti à la Porte pour adhérer à l'armistice. En cas de non acceptation, les puissances enverraient à leurs escadres les instructions nécessaires pour établir de fait, sans toutefois entamer aucune hostilité, l'armistice que les Turcs auraient refusé.

Les Grecs adhérèrent de suite à une combinaison qui était leur dernière chance de salut. Il restait à persuader les Turcs : or, Athènes venait de tomber en leur pouvoir et la guerre n'était plus que guerre de partisans. « Les Grecs, répondirent-ils, sont nos sujets. » « Nous persisterons dans notre volonté, répétaient-ils, jusqu'au jour du jugement dernier [1]. » Sur ces entrefaites, on apprit, à l'extrême stupéfaction de l'Europe, la mort presque subite de Canning, ce grand ennemi de la Turquie : « Voilà, dirent les Turcs avec un fatalisme pieux mêlé de placide insolence, voilà encore un nouveau miracle de notre prophète [2]. »

1. *Affaires étrangères, Turquie*, vol. 247, f° 231.
2. *Affaires étrangères, Turquie*, vol. 247, f° 273. — Toute cette négociation

VIII

Il arrive souvent que les affaires humaines, au moment où elles semblent le plus emmêlées, se résolvent en un coup de fortune qui tantôt détruit toutes les combinaisons, tantôt les amène presque subitement à maturité. Ainsi en fut-il de la question grecque.

La Porte avait décliné les suggestions des trois puissances; et les délais impartis étaient expirés. Les deux flottes française et anglaise, commandées, la première par l'amiral de Rigny, la seconde par l'amiral Codrington, croisaient sur les côtes de Grèce. La flotte russe, sous les ordres de l'amiral Heyden, était encore loin. Cependant une escadre égyptienne, arrivée d'Alexandrie et portant des renforts pour Ibrahim Pacha, venait d'entrer dans le port de Navarin situé au sud du Péloponèse et où mouillait pareillement une portion des vaisseaux turcs. Les instructions des amiraux alliés leur enjoignaient d'établir un armistice, c'est-à-dire d'empêcher tout transport de troupes ou de matériel dans la Grèce continentale, la Morée, les îles. La conséquence était de retenir, en fait, comme prisonnières, les forces turco-égyptiennes dans le port de Navarin. Anxieux d'éviter un conflit, l'amiral de Rigny résolut de s'adresser à Ibrahim Pacha, dont les sentiments, comme ceux de son père adoptif, étaient favorables à la France. Il le vit deux fois, le 22 et le 25 septembre, une première fois dans une entrevue tout intime, une seconde fois dans une rencontre un peu plus solennelle à laquelle assistait l'amiral Codrington. Ibrahim, tout en déplorant qu'on l'arrêtât dans ses succès, et en se plaignant surtout qu'on l'empêchât de châtier l'île d'Hydra, promit de solliciter de nouveaux ordres à Constantinople et à Alexandrie : jusqu'au retour des courriers, il suspendrait toute hostilité [1]. Sur la foi de cet engagement, les amiraux se séparèrent pour se ravitailler ou compléter leurs armements. Les Anglais

en vue de triompher des résistances turques a été retracée en un récit très intéressant et très détaillé, d'après les documents du ministère des Affaires étrangères, par M. Driault, *Histoire diplomatique de la Grèce*, t. I, p. 367 et suiv.

1. Rapport de l'amiral de Rigny, 26 septembre (*Affaires étrangères, Grèce*, vol. 3, n° 172).

allèrent à Zante, les Français à l'île de Milo. On en était là quand, tout au début d'octobre, on apprit qu'une division navale turco-égyptienne était sortie de Navarin et se dirigeait vers Patras : l'amiral Codrington fit rentrer les vaisseaux dans le port de Navarin. Le 4, nouvelle tentative de sortie; le 7, débarquement d'un brick turc qui déposa une vingtaine d'hommes à Vassiladi. Se jugeant joués, les alliés estimèrent que la seule conduite efficace serait de tenir étroitement bloquée dans Navarin même la flotte turco-égyptienne.

« Vous devez, avait écrit quelque temps auparavant sir Stratford Canning, imposer la paix avec votre porte-voix si la chose est possible, avec le canon si vous ne pouvez faire autrement ». Les alliés et les Ottomans allaient se toucher de si près qu'il était presque inévitable que, par panique, malentendu, coup de surprise ou passion, la bataille s'engageât.

Le 20 octobre, Anglais et Français, renforcés des Russes qui venaient enfin d'arriver, se dirigèrent vers Navarin. Dans la rade, d'une circonférence de six milles environ, les bâtiments ennemis — car on peut déjà les appeler de ce nom — étaient rangés en fer à cheval sur une triple ligne, tous serrés les uns contre les autres et renforcés à leurs ailes par des brulôts. Vers une heure et demie, l'amiral anglais Codrington qui, par ancienneté de grade, exerçait le commandement, pénétra dans la baie. Jusque-là, nul aspect de résistance, et un grand silence des forts et des batteries. Les bâtiments alliés s'avancèrent, par une manœuvre qui allait les placer presque bord à bord avec les Ottomans et qui eût été fort imprudente si l'on n'eût encore gardé l'espoir d'éviter une collision. L'aspect était singulier, bien menaçant pour l'état de paix, bien terrible si l'on devait en venir aux mains; car alors, tant de vaisseaux étant entassés sur un petit espace, le péril s'accroîtrait par les risques d'explosion et l'impossibilité de se dérober ou de fuir. Ce qu'eût deviné une prévoyance même peu exercée ne manqua pas d'arriver. Un navire anglais le *Dartmouth*, ayant voulu écarter un brûlot turc, un coup de fusil partant de ce brûlot blessa mortellement l'un des officiers du bâtiment britannique. Presque au même instant, un pilote grec, envoyé en parlementaire, fut lui-même atteint. Aussitôt — il était deux heures environ — l'action s'étendit

d'un bout à l'autre de la ligne; et, les forts joignant leurs feux à ceux des flottes, toute la baie s'embrasa. Les bâtiments turcs et alliés étaient serrés les uns contre les autres comme ils l'eussent été dans un dock. Ce fut en cette effroyable confusion que se livra la bataille. Ce ne fut qu'après quatre heures de combat que les flottes alliées eurent raison de la valeur et du fanatisme ottoman. A la chute du jour, la baie présentait l'un des plus terrifiants spectacles que puisse offrir la guerre. Ceux des navires turcs ou égyptiens qui n'avaient été ni coulés ni incendiés s'en allaient à la côte. Dans les premières ténèbres de la nuit, on entendit de nouvelles explosions. C'étaient les ennemis qui, après avoir mis à terre ce qui restait de leurs équipages, détruisaient eux-mêmes les bâtiments qu'ils ne voulaient pas laisser entre nos mains. On fit plus tard le compte des pertes : près de 6 000 hommes hors de combat pour l'adversaire, six ou sept cents pour les alliés. Les vaincus contemplaient consternés le désastre : « Voilà une affaire que je paierai probablement de ma tête, » disait Tahir-Pacha, le commandant de la flotte turque. Averti par un émissaire, Ibrahim descendit en toute hâte des montagnes de la Messénie et, arrivé près de Navarin, put de ses propres yeux contempler la défaite qui confondait Turcs et Égyptiens dans une ruine commune. Chez les vainqueurs eux-mêmes le trouble tempérait la joie. Bien que le combat se fût mêlé d'épisodes héroïques, leurs cœurs se serraient devant l'horreur des choses; et ils ne se sentaient pas tout à fait rassurés sur les suites politiques de cette bataille de rencontre, née des circonstances, de l'entassement des flottes, de l'inextricable complication des événements, et qu'ils avaient subie plutôt que voulue et désirée.

IX

La catastrophe de Navarin rendrait-elle les Ottomans plus maniables? A Constantinople, à la nouvelle de la bataille, les ambassadeurs alliés affectèrent encore de parler de paix, d'amitié. « Comment, répliquèrent les Turcs indignés, ose-t-on nous parler de la sorte, au moment où *l'on nous casse la tête*? »

Le Divan jugea même qu'au lieu de fournir des satisfactions, il avait le droit d'en demander : il réclama qu'on l'indemnisât pour la destruction de la flotte et, en outre, qu'on ne l'importunât plus de sollicitations en faveur des Grecs. On répondit sur le premier point qu'à Navarin les Turcs avaient été les agresseurs, et sur le second que les alliés persistaient, conformément au traité de Londres, dans leur double programme d'armistice et de médiation [1]. Donc les décevants pourparlers reprirent, au point où on les avait laissés, et exactement comme si dans l'intervalle on ne s'était point canonné. Mais ni les efforts des diplomates, ni les démarches de messagers officieux ne réussirent à convaincre la Porte. La réponse fut qu'on ne serait pas absolument opposé à une suspension d'armes, pourvu qu'elle ne portât pas le nom d'armistice; quant au sort futur des Grecs révoltés, le sultan leur pardonnerait, leur confirmerait leurs anciens privilèges, leur enverrait pour les gouverner un pacha « qui leur serait agréable »; mais il ne pouvait concéder rien autre chose. Le 27 novembre 1827, on connut officiellement le refus. Il ne restait plus qu'à interrompre les conversations qui duraient depuis plus de cinq ans. Quelques jours plus tard, les envoyés des trois Puissances quittèrent Constantinople.

On vit alors une chose singulière. La bataille de Navarin n'avait pas réduit les Turcs. En revanche, au lieu de rapprocher les puissances, elle les dissocia.

Ce n'était point que les déclarations officielles n'affirmassent l'union. Le 12 décembre 1827, un protocole signé à Londres proclama la communauté d'efforts entre Anglais, Français et Russes [2]. Deux mois plus tard, le 15 février 1828, La Ferronnays, devenu ministre des Affaires étrangères, affirma à la Chambre des pairs que « les trois cours agissaient en un parfait accord. » En dépit de cette assurance, on peut discerner, entre les trois États signataires du traité du 6 juillet, trois politiques très distinctes, sinon tout à fait opposées.

Il y a la politique russe, tout animée d'ardeurs belliqueuses. A la nouvelle de Navarin, on se réjouit à Saint-Pétersbourg.

1. *Papers relative to the affairs of Greece A*, p. 17.
2. *Papers relative to the affairs of Greece A*, p. 14-15.

De Londres, M. de Polignac écrit : « Le prince de Lieven est dans le *ravissement*. Il ne tarit point en éloges sur l'amiral de Rigny, et au point d'oublier un peu son propre amiral. Il déclare qu'il ne faut pas hausser les exigences, mais soutenir avec fermeté ce qu'on a conduit avec vigueur[1]. » Et le signe de cette fermeté, c'est une note qui, le 6 janvier, part de Saint-Pétersbourg pour Londres. Le gouvernement russe proclame en principe le désintéressement de ses vues; mais il ajoute que, s'il ne lui est pas donné satisfaction, ses troupes passeront le Pruth, entreront dans les principautés, ne s'arrêteront que quand la Porte aura accepté dans son intégralité le traité de Londres. En même temps, les alliés devront se concerter sur les moyens les plus propres à hâter l'évacuation de la Morée par Ibrahim-Pacha et la reddition des places occupées par les Turcs[2].

En face de la politique russe, voici la politique anglaise. Jadis, au début du conflit grec, elle s'est montrée protectrice des Turcs; puis, sous l'impulsion de Canning, elle s'est rapprochée de la Russie, en éliminant par prétérition la France. Tel a été le protocole du 4 avril. Maintenant Canning est mort et, les bouillonnements de sa politique impulsive s'apaisant, on est redevenu tout de glace. Celui qui dirige le Foreign Office est lord Dudley, personnage un peu éclipsé par lord Wellington, ministre dirigeant, et qui aime à se taire autant que son turbulent prédécesseur aimait à parler. C'est en cette ambiance toute refroidie que tombe la nouvelle de Navarin. Le *ravissement* du prince de Liéven ne laisse pas que d'offusquer. Un double péril apparaît, celui de la Russie, la vieille rivale, trop agrandie; celui de la Turquie, la vieille protégée, trop diminuée. Il n'est pas jusqu'aux Grecs pour qui la faveur ne s'atténue : Canning n'a-t-il pas calculé avec les grossissements de son imagination les profits à cueillir en une Grèce régénérée, devenue le prolongement des îles Ioniennes? Sur ces entrefaites s'ouvre la session du Parlement; et dans le message lu au nom du roi, on déplore, en le qualifiant de regrettable, l'événement de Navarin.

1. Polignac au ministre des Affaires étrangères, 12 novembre 1827 (*Angleterre*, vol. 622, f° 245).

2. *Papers relative to the affairs of Greece A*, p. 21.

Du coup, la méfiance du prince de Liéven s'éveille : « J'espère, dit-il à M. de Polignac, que S. M. Charles X, en ouvrant les Chambres, tiendra un autre langage que celui-là. »

C'est dans cet esprit qu'on répond à Londres à la note russe du 6 janvier. Avec une extrême ampleur de formules amicales et laudatives, on prend acte de ce que la Russie a proclamé son désintéressement. Mais on observe que la Grande-Bretagne veut avant tout la paix. On redoute que l'invasion de l'Empire ottoman ne provoque des troubles pires que tous ceux que l'on veut apaiser. On rappelle l'objet précis du traité du 6 juillet qui a eu en vue la condition de la Grèce, et rien autre chose.

Ainsi s'écartent en des voies de plus en plus divergentes les Anglais et les Russes. Les ouvriers ne manquent pas qui travaillent à creuser la séparation. Les plus actifs sont les Autrichiens. Ils se sont exclus du traité du 6 juillet, mais avec le dépit de leur propre abstention, et le secret désir de voir bientôt caduc l'acte au bas duquel ils n'ont pas inscrit leur nom. En l'automne de 1827, la politique résolue des trois Puissances a accentué leur déplaisir. Puis la nouvelle de Navarin les a consternés : l'empereur François, à ce qu'on assure, s'est montré indigné; quant à Metternich, il s'est senti tout scandalisé par ce grand tapage naval qui contrastait si fort avec le repos alangui, où il entendait engourdir l'Europe. En hâte il a essayé, mais sans succès, d'ébaucher un projet de médiation entre les alliés et les Turcs. Maintenant il note avec un soin joyeux les signes où se marquent les perplexités, presque les repentirs de l'Angleterre. Et voici tous les agents de Metternich à l'œuvre pour aider l'évolution. Le comte Esterhazy, ambassadeur à Londres, n'est pas le moins actif. Il a beau jeu pour s'insinuer dans les ressorts du gouvernement britannique; car si nous en croyons Polignac[1], il est en rapports intimes avec l'ancien ambassadeur à Constantinople, lord Strangford, demeuré très favorable aux Turcs : or Strangford est souvent consulté par Wellington. Wellington a un autre conseiller, Peel, ministre de l'Intérieur, hostile, lui aussi, à Canning et

1. Dépêche 27 février 1828 (*Archives Affaires étrangères, Angleterre*, vol. 623,

à sa politique. Wellington se pénètre de toutes ces influences et, sur le traité du 6 juillet, il s'exprime en termes amers. Il le trouve « contraire au droit des gens. » Un jour il se hasarde jusqu'à le qualifier de « monstrueux. » Et ce jugement ne laisse pas que d'étonner, si l'on songe que le traité n'est autre chose que le développement de ce protocole du 4 avril que, deux ans auparavant, il a, lui, Wellington, soumis à l'agrément de l'empereur Nicolas.

X

En ces conjonctures délicates, ce fut le grand mérite de la France de renouer les liens distendus de la Triple Alliance, et cela pour le plus grand profit de l'équilibre européen, de la paix générale, et des Grecs eux-mêmes.

Depuis douze ans, elle s'est montrée prudente, peu prodigue de paroles, attentive à reconstituer ses forces. Elle se souvient assez de ses défaites pour n'aspirer à dominer personne, mais elle garde assez conscience de ses victoires pour ne se laisser oublier nulle part. On l'a bien vu quand, le 4 avril 1826, un arrangement a été conclu sans elle. Sans hauteur mais avec une assurance modeste, elle a revendiqué sa vraie place, et puisqu'il s'agissait de la question d'Orient, elle a doucement rappelé tout ce qu'elle était là-bas quand les autres n'étaient rien.

En même temps, sur les côtes de Grèce ou d'Asie Mineure, elle a poursuivi sa tâche de dévouement en arrachant les Grecs à la barbarie turque, en réprimant aussi les excès de ces mêmes Grecs trop souvent pirates. De 1827 à 1828, presque sans interruption, toute la flottille française fut en chasse, et cette chasse eut ses héros, ses martyrs : tel l'enseigne de vaisseau Bisson qui, ayant pris avec quelques hommes seulement le commandement d'un brick capturé pour piraterie, fut assailli par d'autres embarcations de pirates et se fit sauter, lui et son brick, plutôt que de se rendre [1].

Ce qui rehausse l'autorité du gouvernement royal, c'est

1. Voir sur cet épisode héroïque Jurien de la Gravière, *la Station du Levant*, t. II, chap. XI.

la confiance qu'inspire M. de La Ferronnays, ministre des Affaires étrangères. Sept années d'ambassade à Saint-Pétersbourg lui ont communiqué l'expérience. Ses vues sont justes, son esprit large, son équité scrupuleuse; et, en lui, semble revivre le loyal duc de Richelieu qui, jadis, l'introduisit dans la carrière et fut son ami autant que son protecteur.

Il faut retenir la Russie ardente jusqu'à l'emportement, stimuler la Grande-Bretagne redevenue froide jusqu'à l'inertie; et, en maintenant l'alliance à trois suivant le traité du 6 juillet, assurer, sans trouble pour l'Europe, l'indépendance de la Grèce. C'est auprès du gouvernement britannique qu'il importe surtout d'agir. A cette œuvre s'emploie notre ambassadeur, le prince de Polignac. Il provoque les entretiens avec Wellington. Comme celui-ci lui exprime ses inquiétudes sur les ambitions russes, ses craintes pour l'existence même de l'empire turc, notre ambassadeur ne nie point le péril, mais en tire un argument pour maintenir l'alliance : « Le pire, ce serait de rompre avec les Russes, car alors nous leur fournirions un prétexte pour agir seuls. » De l'audience de Wellington, Polignac se rend chez le prince de Liéven, ambassadeur de Russie et personnage très en crédit. Il le trouve fort irrité. « L'Angleterre, dit-il, a un parti pris; désormais nous ne prendrons plus conseil que de nos intérêts. » « Même en supposant, répond Polignac avec à-propos, que le traité soit caduc au regard de l'Angleterre, vous restez, vous Russes, liés à la France et vous ne pouvez agir que de concert avec nous. » A cette réplique, le diplomate russe se sent un peu déconcerté. « Je prendrai, dit-il, les ordres de ma cour. »

Avec persévérance, Polignac poursuit ses efforts. Il a vu le premier ministre, Wellington : il voit maintenant lord Dudley, chef du Foreign Office. Il le trouve plus taciturne, plus fermé que jamais. Le diplomate français fait valoir l'insuffisance de l'armistice naval pour mettre un terme aux hostilités entre Turcs et Grecs, et juge qu'il faudrait imposer aussi un armistice sur terre. Dans cet esprit, il insinue le projet d'un débarquement de troupes françaises et anglaises en Morée pour contraindre Ibrahim à regagner l'Égypte. Un signe de tête presque imperceptible est la seule

1. *Archives des Affaires étrangères, Angleterre*, vol. 623, *passim*.

réponse. Derechef Polignac se retourne vers Wellington : celui-ci craint surtout la rupture avec la Porte; puis il conclut par ces mots : « Soyons unis; si l'Angleterre et la France sont d'accord, rien à craindre pour la paix. » Ainsi s'exprime Wellington, en un langage peu encourageant et en même temps flatteur; car, au moment où périclite l'alliance à trois, la France, qui essaie de s'entremettre entre Saint-Pétersbourg et Londres, est recherchée des deux côtés.

Le printemps s'écoula dans l'attente. Le 26 avril 1828, la Russie, dépouillant tout ménagement, déclara la guerre à la Porte. Le 7 mai, les troupes impériales franchirent le Pruth.

Dès lors, nulle parité entre les alliés, les Anglais se fixant obstinément dans l'inertie, les Russes se précipitant avec furie dans la guerre. Un bruit courait même dans les chancelleries, celui d'un accord en voie de se conclure entre l'Angleterre et l'Autriche, et cette fois contre la Russie. Et la France de continuer ses efforts pour le maintien du traité du 6 juillet, garantie de paix pour l'Europe et de salut pour la Grèce. La conférence de Londres n'avait point tenu de séance officielle depuis le 12 mars 1828; elle se réunit de nouveau le 15 juin. Une solution, déjà suggérée par Nesselrode, fut proposée pour maintenir — fût-ce par un fil bien mince — les liens qui menaçaient de se rompre. On décida, par un artifice à la fois subtil et sauveur, que la Russie, belligérante aux bords du Danube, serait considérée comme neutre dans l'archipel. Et le prince de Liéven de déclarer, non sans solennité, que le gouvernement de l'empereur, son maître, déposait dans la Méditerranée tout caractère de belligérant.

Le gouvernement français, infatigable conciliateur, avait réussi à empêcher que l'alliance se brisât. C'était un premier service. Il en rendit un second, et non moindre, celui de faire prévaloir pour les affaires grecques une solution en juste harmonie avec ce qu'exigeait le repos de l'Europe. Que la Russie fût victorieuse, grandement victorieuse, et il était à craindre que, désormais maîtresse, elle réglât à elle seule, pour son plus grand profit, le sort de la Grèce : qu'au contraire elle échouât, et la Turquie, devenue libre, céderait peut-être à la tentation de rétablir l'ordre ancien dans les

provinces soulevées. En ces conjonctures, la France eut le mérite de ménager un mode d'exécution à la fois comminatoire et débonnaire. Ce ne fut pas sans peine qu'elle le fit prévaloir. L'Angleterre se refusait, par crainte de conflit avec la Turquie ou avec Ibrahim-Pacha, à tout débarquement de troupes franco-britanniques en Morée, seul moyen d'imposer vraiment l'armistice et de contraindre à l'évacuation les forces turco-égyptiennes. Mais en même temps qu'elle s'enchaînait elle-même, elle retenait la France qui, depuis deux mois, proposait d'agir seule. A Londres, on ne croyait qu'à demi à notre désintéressement; on redoutait que l'expédition ne devînt pour la France une occasion de grandir son rôle dans la Méditerranée. Le temps s'écoulait. A Paris, le public, tout pénétré de *Philhellénisme*, s'étonnait d'une temporisation excessive. La Ferronnays s'attristait et avec lui, le roi Charles X, très ardent pour la cause des Grecs, qu'il jugeait la cause du christianisme. Sur ces entrefaites, la direction de Foreign Office passa des mains de lord Dudley en celles de lord Aberdeen. Six mille hommes de troupes françaises étaient réunis à Toulon, prêts à être embarqués. Le commandant en chef était désigné : c'était le général Maison, l'un des officiers les plus distingués des armées impériales. Une nécessité s'imposait, celle de ne pas tarder davantage. Pendant le mois de juillet, les entretiens se multiplièrent entre Polignac, Aberdeen, Wellington[1]. Enfin l'accord se fit et, en une conférence tenue le 19 juillet, fut officiellement confirmé. Polignac déclara, au nom de son gouvernement, que l'entreprise ne comportait aucune hostilité contre la Porte, que nos troupes se retireraient après le départ d'Ibrahim-Pacha. De leur côté, les Anglais adhérèrent au projet d'expédition française, et tout en se refusant à toute coopération de troupes, offrirent, s'il était nécessaire, quelques vaisseaux pour le transport. C'était pour la Grèce le gage de la prochaine délivrance : c'était aussi, grâce à l'habile et persévérante modération de la France, l'harmonie rétablie entre les signataires du traité de Londres. A quelque temps de là, Wellington, longtemps méfiant, constatait, avec son ordinaire droiture, ce retour à une cordiale entente. Comme

1. *Archives des Affaires étrangères, Angleterre*, vol. 624, *passim*.

il était sur le point de s'absenter pour quelques semaines, il disait au prince de Polignac : « Je pars avec la satisfaction de voir la bonne intelligence régner entre la France et l'Angleterre. Je vous répète que tant que nos deux pays marcheront ensemble, la paix de l'Europe ne saurait être troublée [1]. »

XI

Le corps expéditionnaire, porté à quatorze mille hommes environ, était rassemblé autour de Toulon. Vers le milieu d'août 1828, l'embarquement commença. Quinze jours plus tard, les premiers bâtiments de transport abordèrent tout au sud de la Morée, dans le golfe de Coron.

La mission d'honneur confiée à la France ne laissait pas que d'être délicate. Il fallait alléger les Turcs d'une de leurs provinces, tout doucement, presque amicalement, et en leur épargnant toutes les douleurs de l'amputation : or il n'y a que dans Molière qu'on conseille de se couper un bras pour que l'autre se porte mieux. Il fallait amener Ibrahim-Pacha, qui, depuis deux années, ravageait la Morée, à retourner en Égypte d'où il était venu, et en échangeant avec ceux que le rembarqueraient, non des coups de fusil, mais des serrements de main. Il fallait que le *prophète* n'inspirât à aucun des vieux Turcs, mêlés encore aux Égyptiens, le dessein de s'ensevelir sous leurs petites forteresses plutôt que de les livrer aux *chiens de chrétiens*. — Tels étaient, en Morée même, les dangers à prévenir. Ce n'était pas tout. Il fallait, en Europe, ménager les défiances, sans cesse renaissantes, de l'Angleterre, attentive à ce que notre occupation ne s'étendît pas, ne se prolongeât pas. Au moment même où nos troupes s'embarquaient, on ressentit les effets de cette humeur ombrageuse. Les instructions au général Maison marquaient que *le premier et principal objet de l'expédition* était de contraindre Ibrahim-Pacha à évacuer la Morée; elles prescrivaient en outre une vigoureuse attaque, si les Égyptiens laissaient passer, sans y obtempérer, les délais pour le départ. Ayant

1. *Archives du ministère des Affaires étrangères, Angleterre*, vol. 624, f° 436-437.

eu connaissance du document, lord Aberdeen s'émut : « *Le premier et le principal but de l'expédition*, dit-il soupçonneux! Y en aurait-il un autre? » Quant à l'ordre d'attaquer, il lui parut révéler une impatience plus fougueuse qu'opportune. A ces critiques, Polignac répondit en affirmant, une fois de plus, le désintéressement de la France; puis il observa, sous le regard approbateur de Wellington, que le langage des militaires n'était pas tout à fait celui des diplomates. Sur cette remarque, le petit, tout petit incident s'apaisa. Mais il témoignait chez nos alliés — si courtois et loyaux qu'ils fussent — d'une disposition un peu trop prompte à s'alarmer[1].

Un mélange de bonne chance et de sagesse empêcha qu'aucun embarras ne devînt péril. A l'annonce de l'expédition, le sultan fut fort irrité; mais nos troupes commençaient déjà à débarquer quand la Porte fut officiellement avisée, en sorte qu'après un premier emportement, on se résigna devant le fait accompli. Vis-à-vis d'Ibrahim, une circonstance nous servit : ses sympathies et celles de son père pour la France. Jamais il n'eût voulu se retirer devant les misérables Grecs : aucun point d'honneur ne l'empêchait de céder à notre armée. Après quelques difficultés assez vite apaisées, il se prêta à un accord qui réglait les détails de son évacuation. Les Français s'appliquèrent à lui adoucir la petite humiliation de son départ, de telle façon que personne ne s'aperçût qu'on le poussait dehors. On lui donna le spectacle d'une revue; on échangea force compliments; on s'offrit mutuellement de menus présents. Aux abords de notre camp, les Grecs se pressaient; ils contemplaient avec curiosité et — qui l'eût cru? — sans apparente colère, cet Ibrahim, ravageur de leur pays. Par la même occasion, ils prenaient contact avec nos soldats et leur vendaient le plus cher possible — mais n'étaient-ils pas excusables en leur misère? — des chèvres, des figues, des pastèques. Sur le rivage de Navarin les navires étaient prêts qui ramèneraient, sauf quelques détachements, les Égyptiens dans leur patrie. Le 5 octobre, Ibrahim s'embarqua, congédié à la manière d'un hôte, non d'un ennemi.

Il importait d'occuper les petites forteresses que les Turcs

1. *Affaires étrangères, Angleterre*, vol. 624, f° 415 et suiv.

tenaient encore. Nulle hostilité, mais une simple résistance passive, qui força les Français, tantôt à enfoncer l'une des portes, tantôt à profiter d'une brèche naturelle des remparts pour entrer pacifiquement dans la place. Au château de Morée seulement, on fut contraint de déployer l'appareil de la guerre. Bien que le gouverneur de Patras eût capitulé, les *Agas* ou officiers turcs refusèrent de reconnaître l'acte de reddition et parlèrent de périr plutôt que de céder. C'était le 20 octobre. Il fallut commencer un siège régulier. Le 30, l'artillerie commença à battre les murailles déjà tout ébréchées. Alors seulement les Turcs, jugeant l'honneur satisfait, consentirent à se soumettre. L'opération nous avait coûté vingt-cinq hommes tués ou blessés. Ainsi se termina la campagne, comme s'achève un petit duel au premier sang.

Elle s'acheva, non sans mécompte pour le général Maison qui eût souhaité franchir l'isthme de Corinthe, entrer dans Athènes, et planter sur l'Acropole le drapeau blanc. Par scrupuleuse fidélité à ses engagements, le gouvernement français repoussa la tentation : c'est que le protocole du 19 juillet limitait l'occupation à la Morée. Une portion du corps d'armée fut même rembarquée pour Toulon, tandis qu'une déclaration de la conférence de Londres plaçait la presqu'île et les Cyclades sous la garantie des Trois Puissances et les mettait ainsi à l'abri contre tout retour offensif des Turcs.

Serait-ce dans ces étroites limites du Péloponèse et des îles que le nouvel État serait renfermé? Quelle ne serait pas la déception pour les amis de la Grèce si, au nord de l'isthme de Corinthe, les Turcs demeuraient les maîtres? La France, cette ouvrière dévouée de l'indépendance grecque et qui, décidément, avait pris la première place, ne se prêta point à un si incomplet, si misérable dénouement. Il ne lui plaisait pas d'avoir en vain déployé son drapeau. Il lui plaisait moins encore de créer une principauté minuscule qui fût, soit pour la Russie une petite colonie de chrétiens orthodoxes tout à sa dévotion, soit pour la Grande-Bretagne un prolongement de Corfou et, comme disait un de nos diplomates, une *huitième île Ionienne*. Dès le 20 avril 1828, notre ministre des Affaires étrangères avait insisté pour que le

nouvel État comprît l'Attique et l'Eubée[1]. « Nous évacuerons volontiers la Morée, écrivait-il le 6 novembre suivant en une lettre intime à M. de Polignac, mais quand nous y aurons établi quelque chose qui aura le sens commun[2]. » Après de longs, très longs efforts, les vues de la France triomphèrent. Un protocole, signé à Londres le 22 mars 1829 par les représentants des trois puissances, décida que le nouvel État, pleinement indépendant sous la seule réserve d'un tribut à la Porte, ne comprendrait pas seulement la Morée et les îles, mais, au delà de l'isthme de Corinthe, s'étendrait au nord jusqu'à une ligne qui, partant du golfe d'Arta à l'ouest, se prolongerait vers l'est jusqu'au golfe de Volo. Ainsi étaient affranchis Athènes, l'Attique, l'Eubée et toute la rive septentrionale du golfe de Lépante.

Il restait à obtenir que la Porte acceptât le douloureux sacrifice. Elle répondit d'abord, ainsi qu'elle le répétait depuis sept ans, que les Grecs n'étaient que des rebelles. Quelques mois plus tard, la solution vint, quoique très indirectement, de la Russie. On sait qu'en mai 1828 les armées du tsar avaient envahi les principautés danubiennes. Après quelques succès, elles avaient, à l'automne, éprouvé des revers et avaient dû lever le siège de Silistrie. Mais la campagne de 1829 devait réparer, et au delà, les mécomptes de l'année précédente. Sous les coups répétés de la mauvaise fortune, la Turquie se départit de son obstination. Elle reconnut l'indépendance de la Morée et des Cyclades, puis, plus docile encore, s'en remit, pour la fixation des frontières, à la décision de la conférence de Londres[3]. A quelque temps de là, un protocole du 3 février 1830 précisa la condition de la Grèce. Les limites tracées par le protocole du 22 mars 1829 furent légèrement modifiées au profit de la Turquie : en revanche, il ne fut plus question de tribut. La forme du gouvernement serait la forme monarchique. Il ne restait plus qu'à choisir le souverain qui gouvernerait le nouvel État.

PIERRE DE LA GORCE
de l'Académie française.

1. *Papers relative to the affairs of Greece, A*, p. 49.
2. Nettement, *Histoire de la Restauration*, t. VIII, p. 183-185.
3. 9 septembre 1829 (*Papers relative to the affairs of Greece, A*, p. 154).

LES CHARDONS DU BARAGAN

Quand septembre arrive, les vastes plaines incultes de la Valachie danubienne se mettent à vivre, pendant un mois, leur existence millénaire.

Cela commence exactement le jour de Saint-Pantélimon. Ce jour-là, le vent de Russie, — que nous appelons « le Mouscal » ou « le Crivatz », — balaie les immenses étendues avec son souflle de glace, mais, comme la terre brûle encore à la manière d'un four, « le Mouscal » s'y brise un peu les dents. N'empêche : la cigogne songeuse, depuis quelques jours, braque son œil rouge vers celui qui la caresse à rebrousse-poil; et la voilà partie vers d'autres contrées, plus clémentes, car elle n'aime pas le Moscovite.

Le départ de cet oiseau respecté, un peu redouté dans nos campagnes (il peut mettre le feu à la chaumière, si on lui abîme son nid), départ attendu, guetté par le Yalomitséan ou le Braïlois, met fin à l'emprise de l'homme sur la terre de Dieu. Après avoir suivi le vol de la cigogne jusqu'à l'infini, le campagnard enfonce son bonnet sur ses oreilles, tousse légèrement, par habitude, et chassant d'un coup de pied le chien qui se fourre entre ses jambes, il pénètre dans son foyer :

Que les enfants commencent à ramasser des « *uscaturi* [1] »...

A ces paroles sombres, femme et marmaille toussotent et frémissent, à leur tour, par habitude :

— Partie, la cigogne?

1. Tout ce qui est sec et peut brûler.

— Partie...

Alors le Baragan prend le commandement!

Il le fait, d'abord, à la manière passive d'un homme qui se coucherait, face au sol, et ne voudrait plus se lever, ni mourir. C'est un géant!

Étendu, depuis l'éternité, sur toutes les terres que le soleil grille entre la dolente Yalomitsa et le Danube grognon, le Baragan est, durant le printemps et l'été, en guerre sournoise avec l'homme laborieux, qu'il n'aime pas et auquel il refuse tout bien-être, sauf celui de s'y promener et de hurler. C'est pourquoi on crie partout, dans les pays romains, à celui qui se permet trop de liberté en public :

— Hé, là! Est-ce que tu te crois sur le Baragan?

Car le Baragan est solitaire. Sur son dos, pas un arbre! Et d'un puits à un autre on a tout le temps pour crever de soif. Contre la faim, également, ce n'est pas son affaire de vous munir. Mais si vous êtes armé contre ces deux calamités de la bouche et si vous voulez vous trouver seul, avec votre Dieu, allez alors sur le Baragan : c'est la place que le Seigneur a octroyé à la Valachie pour que le Roumain puisse rêver à son aise.

Un oiseau qui vole entre deux chaînes de montagnes, c'est une chose qui fait pitié. Sur le Baragan, le même oiseau emporte dans son vol la terre et ses lointains horizons. Allongé sur le dos, vous sentez l'assiette terrestre qui se soulève, monte vers le zénith. C'est la plus belle des ascensions que le pauvre homme puisse faire.

De là vient que l'habitant du Baragan — que nous appelons *Yalomitséan* — est une créature plutôt grave. Et quoiqu'il sache rire joyeusement, à l'occasion, il aime davantage à vous écouter avec déférence. C'est que sa vie est dure, et il espère toujours que quelqu'un viendra lui enseigner la manière dont il devrait s'y prendre pour tirer un meilleur parti de son Baragan.

Rêve, pensée, ascension et ventre creux, voilà ce qui donne de la gravité à l'homme né sur le Baragan, cette immensité qui cache l'eau dans le tréfonds de ses entrailles et où rien ne pousse, rien, sauf les chardons.

***

Il ne s'agit pas de ces chardons qui poussent comme le maïs et qui font une belle fleur rouge, duvetée, que les jeunes filles de chez nous tondent le soir de Saint-Toarder, en chantant :

Coditsélé fételor
Cât coditsa iepelor!
Que les nattes des filettes
Deviennent grosses comme la queue des juments!

Les chardons dont il est question ici apparaissent, dès que la neige fond, sous la forme d'une petite boule comme un champignon, une morille. En moins d'une semaine, ils envahissent la terre. C'est tout ce que le Baragan peut supporter sur son dos. Il supporte encore les brebis qui sont gourmandes de ce chardon et le broutent avidement. Mais plus elles le broutent, et plus il se développe, grandit, toujours en boule; il atteint les dimensions d'une grosse dame-jeanne, quand il arrête sa croissance et quand le bétail lui fiche la paix, car il pique, alors, affreusement. Elle sait se défendre, cette mauvaise graine. Tout comme la canaille humaine : plus elle est inutile, et plus elle sait se défendre.

Mais quelle certitude avons-nous de l'utile et de l'inutile?

Aussi longtemps que le Yalomitséan se démène, s'entête à arracher à son sol une poignée de maïs, ou quelques pommes de terre, le Baragan n'est pas intéressant. Il ne faut pas le visiter. C'est une chose bâtarde, comme une belle femme vêtue de loques, comme une mégère parée de diamants. La terre n'a pas été donnée à l'homme seulement pour nourrir son ventre. Il y a des coins qui sont destinés au recueillement.

C'est cela le Baragan.

Il commence à régner dès que l'homme laborieux rentre chez lui, dès que les chardons deviennent méchants et que le vent de Russie se met à souffler. Cela se passe en septembre.

On voit, alors, de loin en loin, un berger qui tourne le dos au Nord et s'attarde à faire paître son troupeau. Immobile, appuyé sur son bâton, le vent le fait bouger, chanceler, comme s'il était de bois.

Autour de lui, tout ce que le regard peut embrasser à la ronde, ce ne sont que chardons, l'innombrable peuple des chardons. Fournis, touffus, on dirait des moutons dont la laine serait d'acier. Tout est épines et semence. Semence à éparpiller sur la terre et à faire pousser des chardons, rien que des chardons.

Comme le berger, ils chancellent aussi; c'est dans leur masse compacte que le Moscovite souffle avec le plus d'acharnement, pendant que le Baragan écoute et que le ciel de plomb écrase la terre, pendant que les oiseaux s'envolent, désemparés.

Ainsi, une semaine durant... Ça souffle... Les chardons résistent, ployant en tous les sens, avec leur ballon fixé à une courte tige, pas plus épaisse que le petit doigt. Ils résistent encore un peu. Mais le berger ne résiste plus! Il abandonne à Dieu l'ingratitude de Dieu, et rentre.

Nous disons, alors : *Tsipénie*! (Plus âme qui vive!) C'est le Baragan.

Et, Seigneur, que c'est beau.

Avec tout l'élan dont son cheval est capable de galoper, « le Crivatz » se déchaîne dans l'empire du chardon, bouleverse le ciel et la terre, mêle les nuages à la poussière, anéantit les oiseaux, et les voilà partis, les chardons! Partis pour semer leur mauvaise graine.

La petite tige casse net, fauchée à la racine. Les boules épineuses se mettent à rouler, par mille et mille. C'est le grand départ des chardons, « qui viennent Dieu sait d'où et vont Dieu sait où », disent les vieux en regardant par la fenêtre.

Ils ne partent pas tous à la fois. Il y en a qui, au premier souffle furieux, déguerpissent, vraie avalanche de moutons gris. D'autres s'entêtent à tenir bon, mais les premiers les accrochent, dans leur cavalcade intempestive, et les entraînent. Ils s'emmêlent et font une boule de neige irrégulière qui roule cahin-caha jusqu'à ce que « le Crivatz » la pulvérise d'un souffle furibond, les soulève, tous, en l'air, leur fasse danser une ronde endiablée et les pousse de nouveau en avant.

C'est alors qu'il faut voir le Baragan. On dirait qu'il se

bossèle et s'aplatit à volonté, joyeux de tout ce monde qui roule furieusement sur son dos, pendant que « le Crivatz » trompète sa rage. Par moments, lors d'une trêve, il se tient coi pour sentir le passage de trois ou quatre chardons qui galopent comme de bons camarades, se heurtent gentiment, s'entre-dépassent pour plaisanter, mais vite se rangent et vont coude à coude.

Vers la fin de la crise, il y a les chardons solitaires. Ce sont les plus aimés, parce que très attendus. Soit que leur tige n'ait pas été suffisamment sèche pour casser dès le début, soit qu'ils aient eu la malchance de s'engouffrer momentanément dans quelque ravin, soit enfin parce que des galopins leur ont couru après et les ont arrêtés dans leur route, — ils sont en retard, les pauvres. Et on les voit qui défilent, isolés, roulant comme de petits bonshommes pressés. Le ciel et tout le Baragan les regardent : ce sont les solitaires, les plus aimés.

Puis toute vie s'arrête, brusquement... Les vastes étendues sont nettoyées comme les dalles d'une cour princière.

Alors le Baragan endosse sa fourrure blanche et se met à dormir pendant six mois.

Et les chardons?

Ils continuent leur histoire...

***

C'est une histoire presque inouïe, car elle tient de notre terre roumaine. — Mais il faut que je commence par le début...

Quoique *baltaretz*[1] de Laténi, sur la Borcéa, — cette fille du Danube qui ose se mesurer avec son père, — je ne suis pas yalomitséan de *bachtina*[2]. Mes parents, tous deux Olténiens, pauvres comme Job, sont partis dans le monde, alors que j'entrais dans ma seconde année. Et que faut-il que je vous dise de plus? Après mille pérégrinations à travers vingt départements, ils jetèrent leurs besaces et moi, haut

1. Qui habite les marais (balta).
2. Autochtone.

comme une botte, dans ce hameau qui se mire dans la Borcéa.

Cela pourrait paraître curieux, mais c'est ainsi. Mes parents n'étaient pas des gens à se laisser mener aux travaux pénibles, comme le bétail à l'abattoir, surtout mon père, une espèce d'ahuri qui s'oubliait à jouer de la flûte au point de tomber évanoui de faim. Et à Laténi nous avions au moins le poisson, là, à portée de la main. Il sautait tout seul dans la marmite, pour ainsi dire. Jugez-en!

Printemps et automne, la Borcéa couvrait de ses flots jaunâtres des centaines d'hectares en friche; et dans cette nappe d'eau infinie, le brochet, la petite carpe, le carassin commun, pullulaient tant que les chats eux-mêmes allaient s'en empiffrer aux abords des mares. C'était, alors, la pêche au *cazan*[1]. Vraie manne céleste. Hommes, femmes et enfants, nus jusqu'aux cuisses, la musette autour du cou, s'éparpillaient en tirailleurs, avançant le plus lentement possible dans la campagne submergée, chacun muni de son vieux *cazan* complètement défoncé. L'eau ne dépassait jamais les genoux. En pataugeant, le poisson heurtait nos jambes, mais c'était du fretin, et nous ne voulions que du gros. Celui-là, on savait qu'il aimait mordiller la base des plantes, dont la tête émergeait de l'eau. C'est sur ces herbes que nous avions les regards fixés, en nous tenant bien immobiles. Et dès qu'on les voyait bouger, plaf! le *cazan* dessus. On entendait le poisson se débattre entre les parois du récipient. Alors, on n'avait qu'à le prendre avec la main et à le jeter dans sa musette. Il fallait être bien maladroit pour manquer le coup.

Mon père, cependant, le manquait régulièrement, pour la grande joie des gamins. On le narguait, on se moquait de lui. Cela ne lui faisait rien. Il continuait à se jeter, avec son *cazan*, sur toutes les herbes, qui bougeaient ou non, autour de lui. Au bout d'une heure de pêche nous rentrions à nos chaumières, les sacs remplis de poissons. Le père n'apportait pas un kitik. Ce que le voyant faire, la bonne *manouca* lui conseilla de garder la chaumière, de préparer les salaisons, d'apprêter les mets, de laver le linge et de jouer de la flûte.

1. Grand récipient en tôle légère et à deux anses, dans lequel les paysans font bouillir le linge.

Cela m'humiliait au point de me faire verser des larmes : un homme ne fait pas la lessive, ni la popote. Mais mon père n'avait rien de mâle : une vraie femme gentille, avec de grosses moustaches noires et des yeux profonds et langoureux, constamment posés sur sa flûte, d'où il tirait, avec ses doigts noueux, de douces mélodies qui retentissaient au loin et faisaient aboyer les chiens par les nuits silencieuses. En échange, lorsqu'il préparait un *borche* ou une *plakia* de poissons, ou quand il lavait le linge, les meilleures ménagères pouvaient venir prendre des leçons. Hélas, on le raillait quand même, parce qu'un homme ne doit pas se livrer à des travaux féminins.

Alors, je me serais battu avec tout le hameau, car le pauvre père ne relevait jamais une injure, supportait tout, stoïquement. Esquissant un léger sourire, il s'en allait vers la Borcéa, avec son bonnet pointu, toujours rejeté sur la nuque, avec sa culotte en loques, toujours mal ficelée, ses *opinci* traînantes, son long cou et son merveilleux *caval*, qui ne tardait pas, lui, à le venger tumultueusement de cette vie pitoyable et tristement belle.

Parfois je le suivais... Parfois et en cachette, car il aimait à être seul. Dans la soirée tiède, où le silence se mêlait à l'odeur de la vase, je le devinais assis sur un tronc de saule déraciné. Et après une complainte à perdre le souffle, j'entendais sa voix discrète, juste, qui disait tout bas notre inoubliable chant du pays de l'Olth :

Feuille verte avrameasa,
Ila, ila, la;
Ils sont partis, les Olténiens, pour faucher;
Les Olténiennes sont restées à la maison,
Elles ont rempli les cabarets [1].

Oui, les Olténiens partent toujours, — « pour faucher » et pour accomplir mille autres besognes, — laissant les Olténiennes à « remplir les cabarets », ce qui n'est pas absolument vrai; mais mon père n'a pas procédé ainsi : en partant, il y a amené son Olténienne et leur trésor, moi, C'est pour-

1. Michel Vulpesco. Voir son admirable ouvrage : *les Coutumes roumaines périodiques* (librairie Émile Larose).

quoi ma mère l'aimait beaucoup, beaucoup. Elle me le disait quand, à la pêche tous deux, voyant ses affreuses varices, je lui demandais pourquoi elle laissait au père les travaux les plus faciles :

— C'est parce que je l'aime, mon petit... Dieu l'a fait ainsi et me l'a donné pour mari. Ce n'est pas sa faute, à lui, le pauvre homme...

***

Voilà comment nous vivions à Laténi.

J'étais alors âgé de neuf ans. Avec ma mère, qui ne s'avouait jamais fatiguée, j'allais toujours à la pêche, que ce fût pendant les inondations, — quand la carpe venait frapper à notre porte, — ou pendant les autres mois de l'année, quand il fallait la chercher dans la Borcéa.

Là, il ne s'agissait plus de pêcher au *cazan*, mais avec le *kiptchell*, le *prostovol*, le *plassa*, ou les *vârchtii*, parfois même au *navod*, en compagnie des autres pêcheurs.

Il fallait voir cette femme pêcher, pour savoir ce que c'est qu'une Olténienne qui aime son mari! Surtout quand elle lançait en rond le *prostovol*, — les bras nus jusqu'aux épaules, la jupe ramassée tout en haut, la chevelure bien serrée dans la *basma*[1], les yeux, la bouche, les narines, tendus vers l'infini marécageux, — on eût dit qu'elle allait retirer tout le poisson de la Borcéa.

Alal pour une femelle! s'écriaient les pêcheurs qui la voyaient faire.

Et quand même nous étions dans le pétrin : donc, ça ne vaut pas la peine de trop s'éreinter dans ce monde; le travail ne mène à rien.

Pendant que nous pêchions, — car, moi aussi, je pêchais ma part, — le père, à la maison, salait, salait à tour de bras, remplissait des cuves, essorait le poisson mordu à point par le sel et l'arrangeait pour la vente.

Vente... Que le Seigneur vous en garde! Cinq à dix francs les 100 kilogs de poissons, vendu en gros et sur place aux marchands rapaces. Et encore, on était content de pouvoir

1. Voile léger.

s'en débarrasser, car on ne savait plus où le mettre, il nous écrasait, ou pourrissait et empestait le monde, après nous avoir fait patauger dans ses boyaux jusqu'aux chevilles, lors des salaisons. Oui : cinq à dix frances les cent kilos! On ne peinait que pour l'État, en lui achetant les tonnes de sel. Pour nous, pas même de quoi se payer une harde et de le farine de maïs. Et tout ce poisson qui se gâtait et qu'on devait jeter dans la Borcéa, d'où ma mère le tirait avec tant de vaillance et un si grand espoir d'une meilleure vie!

— Non, vraiment, le dicton populaire avait raison de dire :

Bon pays, mauvaise organisation :
Sacré nom d'un règlement!

C'était cela : un pays riche, mal organisé et mal gouverné; ma mère le savait comme tout paysan roumain.

Dans ses longues années de vie errante, d'un bout à l'autre de la Valachie, elle avait eu mille et mille fois l'occasion de constater combien misérable était l'existence de ces habitants qui, éloignés de toute rivière et trop pauvres pour pouvoir se payer de la viande, ne vivaient que de *mamaliga* et de légumes[1], cependant que des millions de kilos de poissons gisaient, s'abîmaient et devenaient inutilisables tout le long de ces centaines de kilomètres que parcourent le Danube, ses bras et ses affluents. Mais comment transporter cette manne céleste, quand les trois quarts du pays manquent de communications, aujourd'hui comme il y a mille ans?

Alors elle eut une idée, qu'elle se mit à réaliser sans nous en faire part : s'astreignant à des économies sournoises, nous gavant de poisson et rien que de poisson, — rarement un peu de polenta, encore plus rarement un bout de pain, — toute une année durant, elle réussit à amasser cent francs, qui lui permirent d'acheter, d'occasion, une rosse avec sa carriole à quatre roues, toutes deux chancelantes, prêtes à s'effondrer.

— Voilà, — dit-elle à mon père, — vous irez, toi et l'en-

1. D'après les évaluations du grand critique et sociologue roumain, feu Dobroyeann-Cherea, la nourriture quotidienne de notre paysan, peu avant la guerre, s'estimait à 0 fr. 35. Voir *Néoïobagia*.

fant, battre les villages, avec *cela*, et vendre du poisson salé...

— ... Avec *cela*! — soupira le père, blême; — traverser le Baragan avec *cela*!...

Il toisa ce cheval étique, cette *haraba* disloquée :

— ... Tu veux m'accompagner, petit? — me dit-il.

Quelle question! Non seulement je voulais, mais j'étais ravi! Voir le Baragan! Cette obsession de tout enfant, cette « terre sans maître »! Et surtout, pouvoir, enfin, moi aussi, courir après ses chardons, dont mes camarades me racontaient merveille, courir avec toute la terre qui court, poussée par le vent!

— Pourquoi ne pas essayer? — fis-je gravement, maîtrisant ma joie; — qu'avons-nous à perdre?

— Diable : le cheval, d'abord; la voiture, ensuite; et puis, nous-mêmes! Nous serons engloutis par le Baragan!

Engloutis par le Baragan! Cela me donna le frisson. Oui, je voulais cela!

Le lendemain à l'aube, nous partions, munis du nécessaire, pitoyable nécessaire. Notre bonne mamouca, éplorée, défaillante, comme si elle nous eût poussés à la mort, nous conduisit à pied jusqu'au seuil du Baragan, bien au-delà de la route nationale qui va de Braïla à Cararashi en se méfiant du désert et en côtoyant la Borcéa. Là, elle nous embrassa avec son visage tout mouillé de larmes, tout sillonné de rides, bien qu'elle n'eût pas encore trente-cinq ans. Elle eut une caresse pour le cheval aussi, qu'elle ne devait plus revoir, et secoua une roue de la carriole pour se convaincre de sa faible résistance. La carriole non plus, elle ne devait plus la revoir.

Dans la matinée laiteuse, grisâtre, nos silhouettes noires s'aplatissaient contre le désert tout proche, alors que des corbeaux croassaient dans un ciel d'été pluvieux. Le bonnet à la main, mon père empoigna les rênes de corde et se signa :

— Dieu soit avec nous!

— Dieu soit avec nous!

Et le Baragan nous engloutit. Mais, plus loin, le père l'affronta, quand même, avec un déchirant trille de son *caval* et avec ces paroles :

Ils sont partis les Olténiens...

C'est ainsi que nous quittâmes la pauvre mère, que nous ne devions plus jamais revoir.

***

Du poisson, trois cents kilos, entassé à l'arrière de la voiture; la balance, pour le peser, suspendue au *coviltir*; un sac de farine de maïs, un *tchéaoune* pour faire bouillir la *mamaliga*[1], un trépied, une musette pleine d'oignons, deux couvertures, une sacoche pour y mettre l'argent qu'on ramasserait et un bon gourdin pour le défendre à l'occasion, — voilà toute notre fortune.

Nous allions à pied, perdus, comme sur une mer, entre le ciel et la terre. Le cheval nous suivait en toussant.

— Si tu n'avais pas voulu m'accompagner, je ne serais pas parti, non, pour rien au monde...

Ce premier mot que le père m'adressa, soudain, en pleine solitude, je ne l'oublierai qu'avec la mort. Il me poursuit, depuis, et me poursuivra ma vie durant. Le responsable de cette aventure, c'était donc moi, un garçon de quatorze ans.

Si je n'avais pas voulu... Mais pouvais-je?

Sans rien répondre au père, — qui, d'ailleurs, avait dit cela, comme ça, pour dire quelque chose, — je passai derrière la carriole, d'où je voyais, par en dessous, les sabots du cheval qui s'enfonçaient dans la terre sablonneuse, de vieux sabots chevelus, se levant et se posant péniblement, alors que la burette pour le graissage, se balançait, suspendue entre les essieux. Je vis cela un instant et aussitôt je me sentis emporté, car le soleil, surgissant brusquement, jeta sur notre solitude sa gerbe de rayons aveuglants. Les milliers de chardons bourrus s'emplirent de diamants violacés, que j'allais toucher du doigt, ou cueillir avec le bout de la langue, pendant que père et voiture s'éloignaient lentement, tournant le dos au levant. Mulots, putois et belettes se sauvaient épouvantés, presque aussi nombreux que les sauterelles, ce qui me fit regretter de n'avoir pas emmené notre chien. Il se fût régalé de ces bestioles, écœuré qu'il était de ne se nourrir que de poisson, tout comme ses

1. Polenta.

maîtres. Et puis, j'aurais eu, en lui, un bon compagnon, comme le père avait le sien dans sa flûte. Mais la mère conseilla de nous dispenser de cette gueule, qui baverait en nous voyant manger de la *mamaliga*, d'autant plus que le père avait le sommeil léger et que sur le Baragan désert on n'avait pas à craindre les malfaiteurs.

Cependant, combien notre *Oursou* me manquait! J'étais assoiffé de solitude et de longs voyages, mais en bonne compagnie; pendant des années, témoin impuissant rivé à ma pêche, j'assistais au départ de mes camarades, galopant avec « le Crivatz » et les chardons de nos beaux septembres. Où allaient-ils? Qu'est-ce qu'il leur arrivait? Qu'est-ce qu'ils voulaient? Certains d'entre eux ne rentraient plus au foyer. On disait que tel d'entre eux « s'était perdu. » Tel autre avait poussé jusque chez quelque parent aisé, où il se faisait adopter. Comment ça? Comment se perdre et comment se faire adopter? Voilà pourquoi j'ai tout de suite accepté d'accompagner le père. J'étais grand et bien planté sur mes jambes. Je voulais courir moi aussi, avec le vent et les chardons, me perdre ou me faire adopter, mais partir, courir, échapper à cette eau qui me faisait pourrir les jambes, à ce poisson qu'on entassait pour rien.

Maintenant les chardons étaient là, à mes pieds, beaux comme de grands buis, nombreux comme les étoiles, charnus, crevant de sève, mais immobiles. Ils ne bougeaient pas, muets, car nous étions au début d'août. Courrais-je avec eux, dans un mois? Saurais-je où ils mènent, où ils vont? Je savais que la plupart finissent par flamber, en craquant, dans quelque *soba*. Mais les autres? Ceux qui « font des histoires? » Quels pays montrent-ils aux yeux des gamins? Comment arrivent-ils à changer le sort de certains?

Ah! combien je désirais m'en entretenir avec quelqu'un qui me racontât des folies, qui me mentît, mais qui m'eût permis de rêver un peu, d'oser! Et les chardons n'étaient que rêve et audace, invitation à changer ce qu'on a pour ce qu'on pourrait avoir, fût-ce le pire, car il n'y a pire que le croupissement pour ceux qui aiment toute la terre.

Le Baragan, qu'on dirait « sans fin », était à nos yeux d'enfants « toute la terre. » Il était désert, stérile, plein de

menaces, on le savait, et cependant, c'est en partant un jour avec les chardons, pour ne plus revenir, que Mateï, le fils du pauvre père Brosteanu, était devenu un des plus grand quincaillers de Bucarest.

J'avoue que je ne rêvais d'aucune grandeur. Je rêvais, tout court. J'étais révolté contre cette poissonnaille malodorante, contre cette torpeur des mares vaseuses et contre mes propres parents, qui, eux, m'avaient bien l'air de vouloir me passer en héritage leur piètre destin. Je n'en connaissais pas de plus triste, sans oublier celui des marchands ambulants de pétrole, dont le pain même sent l'odeur de leur marchandise; mais ils mangent au moins du pain chaque jour, alors que nous n'en goûtions qu'un dimanche sur quatre. Et dire qu'en débarquant sur la Borcéa, mes parents étaient heureux de constater l'abondance du poisson!

— Ici, il y a au moins le poisson! — s'écriaient-ils à tout bout de champ.

En effet, il y en eut tant, qu'il finit par nous chasser, mon père et moi, et par tuer ensuite ma mère.

***

Il y avait une semaine que nous n'avions vu un visage humain quand, tombant sur la route de Marculesti, qui coupe le Baragan verticalement, mon père dit :

— Il n'est plus possible d'avancer avec tout ce poisson... Il faut nous débarrasser d'une partie...

— Comment? le jeter?

— Non, mais presque... Cette route est très battue : nous tâcherons d'en vendre aux paysans qui vont faire la cueillette du maïs, à dix francs les cinquante kilos, ce serait autant de gagné.

Je pensais aux calculs de ma mère :

— Vous le vendrez entre 40 et 50 centimes le kilo; et, au retour de ce premier voyage, vous aurez « tiré » le cheval et la carriole, plus un petit bénéfice.

Je pouvais prédire, maintenant, ce que nous allions « tirer » de ce premier et dernier voyage, en regardant les yeux

éteints de notre cheval et la face terriblement allongée du père. Quant à la carriole, elle irait avec le reste : encore quelques jours de canicule et elle ne serait plus qu'un amoncellement de bois et de ferraille. Depuis deux jours déjà, ses roues ne tenaient plus qu'à peine; quant au cheval il tombait tous les cent pas. On le remettait sur ses pattes, en le soulevant par la queue. Mais cette façon de traverser le Baragan plongeait le père dans un mutisme chaque jour plus effrayant pour moi, qui me rappelais ses paroles au matin du départ.

J'aurais bien voulu disparaître, me sauver pour de bon. C'était sinistre, ce silence du père, pareil à celui du Baragan, que seuls interrompaient les cris perçants des orfraies et des vautours au cou dénudé qui avaient leurs nids creusés dans l'infini défilé des mamelons dont la silhouette se profile au loin depuis que le monde existe. L'apparition de ces oiseaux de proie au dessus de nos têtes m'obligea de ne plus quitter le père d'une semelle. Je ne craignais pas les vautours, qui sont poltrons et se contentent de dévorer quelque charogne jetée hors des pâturages, mais je redoutais fort les orfraies, dont on disait qu'elles s'attaquent aux troupeaux de brebis et emportent parfois des agneaux dans leurs serres.

Cette crainte ne me déplaisait pas complètement. Près d'un compagnon joyeux et armé d'un fusil, je me serais même découvert une âme *haïdouque*, rêvant danger et vaillants exploits. Mais, Dieu, qu'il est triste de se mesurer avec le Baragan, — où tout est vaillance et périls, — aux côtés d'un homme écrasé par la vie!

Le talonnant de près, à travers cet infini peuplé de contes merveilleux, je me demandais souvent qui était ce père que rien n'intéressait en dehors de sa flûte? Je ne l'avais jamais vu embrasser ma mère, et, pour moi, il n'eut que de très rares caresses, lors de notre arrivée à Laténi. Aussi, j'en savais de lui autant que de notre cheval, encore moins peut-être.

Voilà en quelle lamentable compagnie j'osai, à douze ans, « partir en haïdouquie », dans ce royaume des chardons, qui sont des histoires...

Il était midi quand nous stoppâmes sur la route de Marcu-

lesti. Le cheval, laissé libre, alla, chancelant à droite et à gauche, brouter l'herbe, mais, trop assoiffé, il tomba de tout son long et ne bougea plus. Nous essayâmes de le remettre debout, pour le conduire au puits dont le fourche se distinguait à l'horizon de la route; il n'y eut pas moyen de le soulever, et nous dûmes aller chercher de l'eau et l'abreuver sur place. Puis nous déjeunâmes, comme d'habitude, à l'ombre de la carriole, d'une bonne *mamaliga* et de l'éternelle *saramoura* de poisson aux piments endiablés.

En mangeant, le père scrutait constamment l'horizon où il espérait voir surgir une voiture de paysan. Il en parut une vers la fin du repas, une belle voiture qui venait au grand trot, soulevant un nuage de poussière. Ses moyeux résonnaient comme des cloches. Deux forts *télégari*, richement harnachés, la traînaient en caracolant.

C'était un tzigane *pricosit*[1]; un de ces charrons-forgerons, possesseurs de belles terres fertiles travaillées par des cojans comme nous.

— Ho, ho, ho-o! — hurla-t-il, en s'arrêtant avec une fanfaronnade de *geambasch*, roulant des yeux qui voulaient être féroces et ricanant de toutes ses dents blanches comme le lait.

Devant cette crânerie, mon père baissa la tête, humblement.

— Bonjour, les *Roumani*! — cria le tzigane. — Qu'est-ce que vous vendez là? Des pastèques?

— Non, du poisson indulcit[2].

— Quel poisson?

— Carpe moyenne.

— Elle n'a pas de vers, ta carpe?

— Si elle a des vers, nous n'en achèterez pas.

— Ça dépend du prix! Et pourquoi n'en achèterais-je pas? Est-ce moi qui la mangerais! Pouah!

Là-dessus, il descendit, noua les rênes à une roue et vint fouiller dans notre carriole. Il tourna le poisson sur tous les côtés, en fouilla les entrailles, y fourra son nez, mordit même, — puis :

1. Arrivé, parvenu.
2. Mi-salé.

— Tes carpes n'ont pas encore de vers, mais ça ne se gardera plus longtemps. — Quel chargement as-tu?

— Trois cents kilos.

— A quel prix?

— Dix francs les cinquante kilos, pour m'en débarrasser.

— Et si je t'enlève la moitié du chargement? Me la donnenerais-tu à meilleur compte?

— Pas un sou de moins, — fit le père, déçu.

— Que tu es *cojan* (bête)! Où espères-tu aller vendre ton poisson, avec cette *haraba* et cette rosse crevée?

Et disant cela, il allongea un coup de botte dans le dos du cheval, qui était toujours couché. Devant cette brutalité, le père serra les mâchoires, empoigna le gourdin et s'approcha du tzigane, qui recula vers sa voiture.

— Pourquoi frappes-tu ma bête, sale moricaud? Est-ce que je t'ai prié, moi, de m'acheter le poisson? T'ai-je seulement donné le bonjour? A l'instant je te cogne avec cette massue là « où le pope t'as mis le *mir*[1]. »

L'autre, blême, se rétracta aussitôt :

— Eh oui! Tu as raison, mon vieux; mais, moi aussi, je ne serais plus un tzigane, si j'étais autrement : mauvaise habitude que de toujours faire le malin! Allons, passe-moi cette *mojicia* et viens que je « t'honore » d'un verre de *tsouïca!* Après quoi, nous pèserons 150 kilogrammes de carpe au prix que tu dis.

Le père songea un moment, puis accepta le verre, même plusieurs. J'en eus ma part aussi. Nous pesâmes, ensuite, quinze fois dix kilos de poisson, bon poids. Les trente francs fourrés dans la sacoche du père, ils burent de nouveau de la *tsouïca,* en se faisant des adieux assez cordiaux.

Et la carriole allégée de la moitié de sa charge reprit vers les vêpres son chemin invisible à travers le Baragan.

***

Nous n'allâmes pas bien loin... Une pochta[2]... Toujours en suivant le soleil. Mais nous mîmes plus de deux jours à

1. Au milieu du front.
2. 10 kilomètres environ.

couvrir cette distance : cheval et voiture n'allaient plus. Puis, l'un et l'autre s'écroulèrent du même coup, comme ça, parce que trop usés.

La voiture perdit trois roues à la fois, qui s'étaient mises en pièces, et écrasa son *coviltir*, en se renversant. Le cheval mourut vers le coucher du soleil, qui dorait le désert, notre fouillis et nos faces attristées. La pauvre bête rendit son âme sans aucune peine, heureuse, peut-être, d'en finir. Otant sa *caciula*, le père dit, en la regardant morte :

— Dieu m'est témoin que je ne l'ai pas fait souffrir... J'ai couru à trois portées de fusil pour lui chercher de l'eau; l'herbe ne lui a pas manqué, et de fouet je n'en ai point. Si elle est morte « dans mes mains », que Dieu me pardonne, mais je n'y suis pour rien.

Il se signa et fit une génuflexion, face au levant, d'où il était parti sans espoir.

Nous passâmes la nuit près du cheval mort, en restant longtemps muets, avant de nous endormir, à regarder les étoiles et au son navrant des joyeux cri-cris. Le lendemain. dès l'aube, les corbeaux étaient là, croassant affreusement, Nous nous dépêchâmes de leur abandonner la charogne et le reste. Le père fit bouillir une grosse *mamaliga*, pour la route, remplit le *tcheaoune* de poisson et s'arrangea une besace du sac à farine de maïs, presque vide, et de la *bota* à eau. Je me chargeai des couvertures et du trépied.

Et nous mettant en route, le père dit, comme lors de son départ de Laténi :

— Dieu soit avec nous!

Il n'y eut plus de mère pour lui répondre et il ne joua plus de son *caval*.

Ce jour-là, vers midi, comme nous nous engagions sur la route de Calarashi, un grand vent du sud-est se mit à souffler.

— Voilà le baltaretz![1] — s'écria le père; — c'est l'avant-coureur du Crivatz : fini l'été! Et tu pourras, bientôt, galoper après les chardons, si le cœur t'en dit...

Puis, me voyant regarder les chardons avec une espèce de délire, il ajouta :

1. Autan.

— D'ailleurs je sais que c'est cela qui t'a poussé dans la gueule du Baragan... Maintenant, le malheur est fait; nous pourrons même galoper ensemble!

— Nous retournons à Laténi? — demandai-je.

— Nous allons d'abord à Calarashi; c'est le chef-lieu du département, dont la chanson dit :

Negustor, negustorash,
Haï, la târg la Calarash!
(Négociant, petit négociant,
Allons au marché de Calararashi!)

Le brave père, qui dérida un peu son visage! Je lui baisai vivement la main, et il me caressa les joues :

— Oublions le mal, petit!... Nous ne sommes ici-bas que pour expier : c'est cela, la vie... Mais le Seigneur en tiendra compte!...

Après deux jours de marche sur une bonne route, enfin, nous arrivâmes à Calarashi, où la Borcéa se brouille avec le Danube et s'en va, *razna*, pendant 150 kilomètres, jusqu'à Hârsova, où elle rejoint son berceau. Pour la première fois, à Calarashi, j'ai su ce qu'est une ville, avec des chemins pavés, des maisons bâties sur d'autres maisons et beaucoup de monde qui se bouscule comme à la foire. Dans les cours riches il y avait de grands tas de bois de hêtre et de saule, fendu comme les traverses, ce que voyant, mon père acheta une scie et une hache, se construisit une chèvre, et nous voilà criant devant ces cours pleines de bois : *Taetori! Taetori!*

Nous fûmes bien reçus partout et travaillâmes à tous les prix, toujours à forfait. Le père demandait des prix doubles, car, disait-il, les riches marchandent eux aussi comme des tziganes, mais on arrivait quand même à s'entendre, à la fin. Et le pauvre père de suer gros, depuis l'aube jusqu'à la nuit. Moi aussi je suais, car je l'aidais de mon mieux. Ainsi nous parvenions à gagner près de dix francs par jour, en moyenne, ce qui était inouï.

— Il le faut bien, mon garçon, — disait le père; — nous devons rapporter à la maison les cents francs qui gisent maintenant au milieu du Baragan, autrement ta mère mourrait de chagrin.

Aussi je poussais bravement la scie, en mangeant du pain et du fromage. Du pain ! Que j'étais content d'en pouvoir manger ! Vraie brioche, à côté de notre éternel poisson de Laténi.

Le soir, crevés de fatigue, nous nous régalions de bonnes *sarmale*[1], dans une auberge du marché aux grains, dont l'aubergiste, qui connaissait mes parents, nous permettait de coucher pour rien dans quelque coin de grange. Toutefois le père payait chaque jour un litre de vin, afin de ne pas paraître trop *calik*[2]. Et ainsi de suite pendant toute une semaine. Encore une, dont le travail nous attendait, et nous aurions pris le chemin de Laténi, pour porter à la mère son argent. Il n'y avait même pas de *cojans* en voiture pour s'offrir à nous conduire jusqu'à Fétesti et au delà.

Ils nous y ont conduit, pourtant. Nous partîmes avant même d'avoir entamé cette seconde semaine de travail, mais pas pour aller rejoindre la bonne mère, car elle était morte.

***

Nous ne nous doutions de rien, ce soir-là, à l'auberge, quand Gravila Spânn de Facaéni y apparut, le fouet sur le bras, tout couvert de poussière, et dit à mon père, avec sa gaillardise habituelle :

— Ah, c'est ainsi, Marine ! Et tu te paies des *sarmale*, et ton Anica...

— Oui, je le sais, — fit le père, en lui serrant la main, — je le sais : Anica nous attend impatiemment. Mais nous avons subi des malheurs, à travers ce sacré Baragan. Assois-toi et dis-nous un peu comment ça va à la maison.

Gravila prit place, à ma droite, regarda drôlement mon père, qui était en face de moi, ôta son bonnet et cracha :

— Apporte-moi une *tchinzéaca* de tsouïca ! — cria-t-il à l'aubergiste.

Et en levant le premier verre, sans mot dire, il écarta le bras et versa d'abord quelques gouttes sur le plancher[3]. Le

1. Boulettes de viande.
2. Mesquin, avare.
3. On ne fait ce geste, selon les rites orthodoxes, que lorsqu'on veut saluer la mémoire d'une personne décédée et dont il est question.

voyant faire cela, mon père leva son verre de vin et voulut, à son tour, arroser le sol, mais il resta le regard cloué sur Gravila, comme pour lui demander : à qui penses-tu? Le paysan ne répondit pas, me jeta un coup d'œil à la dérobée, tordit sa moustache et je le vis faire signe au père, en remuant ses sourcils.

Je compris et fondis en larmes. Alors, soulagé, Gravila raconta brièvement, pendant que je pleurais dans mes mains :

— Oui, elle s'est éteinte, la pauvre femme... Une piqûre au doigt, avec une arête, en éventrant du poisson... Rien du tout, eût-on dit, une *sgaïba*... Mais cela s'est envenimé en moins de huit jours. Alors elle vint me trouver à Facaéni... Comme je devais partir le lendemain avec un chargement pour Calarashi, ma femme la fit coucher chez nous; et dès le petit jour nous prenions la route. Elle a crié tout le long du chemin, sans fermer l'œil une seule nuit. Avant-hier soir nous arrivions ici, droit à la porte de l'hôpital. Pendant la nuit elle y rendit son âme. Hier on l'a « charcutée » et enterrée.

L'homme ajouta, après une pause :

— Anica vous a fait ses pardons et vous a pardonné.

— Pardonnée soit-elle, devant le Seigneur! — dit le père, en éparpillant quelques gouttes de vin.

— Nous la suivrons tous, un jour, — dit Gravila.

Et il glissa près de l'assiette du père un gros mouchoir en pelote, que je reconnus, la *basma* rouge dont mère s'enveloppait la tête pendant la pêche :

— Ses sous, — fit-il, — une douzaine de francs, je crois, qu'elle m'a dit.

Les yeux hagards sur la table, le père murmura :

— Maudit Baragan... Et ce poisson maudit... Seigneur, que c'est dur d'aller jusqu'au bout de ce calvaire de vie!...

— Que la glaise lui soit légère[1], — dit Gravila, trinquant avec le père.

Puis :

— Quels malheurs disais-tu avoir subis sur le Baragan?

— Le cheval mort, la charrette émiettée, et le poisson perdu...

1. Expression rituelle stéréotypée.

—... Rien que ça!... Bon Dieu de bon Dieu!... Et maintenant?

— Nous scions du bois, depuis une semaine... Et je croyais qu'il nous était permis, à nous aussi, de manger des *sarmale*, car nous trimons dur.

Le surlendemain de ce soir de grand chagrin, nous partîmes avec Gravila qui, lui, retournait à son foyer, tandis que nous... où allions-nous? De Laténi, en tout cas, ni le père ni moi n'en voulions plus. Nous ne nous l'étions pas avoué, mais nous le lisions sur le visage l'un de l'autre. Et cependant, nous montâmes, sur son invitation, dans la voiture de notre voisin de commune, tellement nous étions las de toute volonté. Nous le fîmes, je crois, par peur de nous retrouver seuls.

Ce furent trois jours et trois nuits de voyage muet, avec de longues haltes où l'on n'entendait que les éternuements des chevaux, — trois jours de bonne route, en côtoyant la Borcéa et le Baragan qui m'appelait, me voulait, me promettait tout ce que je ne pouvais pas trouver entre ce père et Gravila dont le silence me donnait le vertige. Ils étaient devant, moi, derrière, et je regardais leurs dos courbés. De temps en temps, un charretier nous croisait :

— Bonjour, à vous, — disait-il.

— Nous vous remercions, — répondaient les deux taciturnes.

C'était tout, grincement des essieux, bruit monotone des roues, ciel et terre sans commencement ni fin ni espoir. Une longue route glissait en arrière, une autre, tout aussi longue, nous attendait en avant, tout aussi ennuyeuse, écharpe morte qui mène l'homme par le bout du nez.

Et voici que, le troisième jour de marche, vers le soir, nous apercevons, au loin, un gros chien qui reste assis sur ses pattes de derrière, les oreilles braquées, et regarde avec espoir, au milieu de la route. Je suis certain que c'est mon *Oursou*, je saute de la voiture et cours à lui, tandis qu'il court à moi, nous nous heurtons l'un contre l'autre et roulons dans la poussière, où il me mordille, me couvre de bave et pisse sur mes pieds nus, puis me lâche et va sauter sur le dos du père qui le serre ensuite contre sa poitrine.

Nous sommes là, à une demi-lieue de la maison. Alors le père dit à Gravila :

— Frère, vois-tu : le chien ne veut plus de cette chaumière! Prends tout ce qui s'y trouve, nous n'y allons plus... Nous allons « dans le monde » : moi, ce garçon et ce chien. Que ce soit à toi, Gravila, cette *gospodaria* qui n'a plus de femme!

Debout dans sa charrette, Gravila songe un instant, mâchonnant un bout de sa moustache :

— Tu as raison, Marine, — fait-il. — L'homme qui n'a ni terre ni femme, n'est bon à rien. Va donc « dans le monde. » Et voici trente francs pour le bois que je tirerai de ta demeure.

Puis, me montrant avec son fouet, il ajouta :

— Celui-là me paraît un agité... Gare à lui, au temps des chardons... Il est capable de te plaquer! Marie-le dès qu'il aura ses dix huit ans, donne-lui une femme avec un peu de terre et bricole autour de leur foyer.

— Je n'en ferai rien! — s'écria le père. — A Dieu le commandement...

Gravila haussa les épaules et repartit.

Nous restâmes au milieu de la route déserte, avec notre baluchon et *Oursou* qui nous demandait du regard ce que nous allions faire.

Longtemps, raide comme un poteau, le père contempla éperdu l'horizon de Laténi où, pendant huit années, il avait éventré du poisson et espéré. Alors, pour la première fois, je me souvins de ses paroles, jetées comme un blasphème en plein Baragan : « Si tu n'avais pas voulu m'accompagner, je ne serais pas parti, non pour rien au monde... »

Une église lointaine, sonnait les vêpres, quand nous nous mîmes en route, allant vers le nord, vers la Yalomitsa, vers d'autres contrées. L'océan de chardons remuait ses vagues aux crêtes embrasées par le crépuscule; les mamelons, avec leurs sommets chauves et arrondis, veillaient sur le désert. Dans le ciel limpide, grues et cigognes tournaient en rond leur danse d'adieu qui précède de peu le départ. J'avais mal à la nuque à force de les regarder, et le cœur gros de me savoir, moi, rivé à la terre.

Oursou me devançait en happant des insectes. Le père,

bien en avant de nous, jouait ce soir-là, comme jamais, de son *caval* longtemps oublié :

Ils sont partis les Olténiens...

***

Des deux côtés de la Yalomitsa, les terres sont fertiles, les fermes nombreuses. Ici le Baragan ne mord qu'avec des dents brisées.

Nous errâmes pendant trois jours entre Hagiéni et Platonesti, à la recherche d'une place *d'argat*[1], mais on nous rebuta partout. A la fin, exténués, nous échouâmes un soir devant la porte d'une méchante ferme, un *conac* délabré qui voulut bien nous accueillir. C'était une demeure pauvrement seigneuriale, avec peu de bétail et peu de culture, sise à une lieue du village. Le Baragan la guettait déjà, avec son envie féroce de tout dévorer. Et elle, tristement cernée par la solitude, semblait n'opposer aucune résistance à cet ogre amoureux d'immensité inhabitable.

A notre arrivée, une bonne odeur de *mamaliga* en ébullition vint nous chatouiller les narines et invita *Oursou* à remuer aimablement la queue. Les domestiques, — hommes, femmes et enfants, — déambulaient par toute la cour, alors que les poules se dirigeaient, myopes, vers leurs perchoirs.

Ce fut la cellérière qui nous accueillit, une femme à l'aspect citadin, aux nombreuses clefs accrochées à la ceinture et au visage volontaire. Elle ne nous interrogea pas longtemps et s'en alla crier sous une fenêtre :

— Doudouca! Doudouca![2]

La personne qui apparut sur le balcon était une vieille aux cheveux blancs, grande, noblement ridée et très maigre, mais se tenant bien droite. Elle demanda d'abord qu'on fît taire les chiens, qui aboyaient contre nous, puis :

— Qu'y a-t-il, Marie?

— Deux bouches étrangères, qui demandent le gîte et, si possible, du travail.

1. Garçon de ferme.
2. Mademoiselle.

— Approchez-vous, — fit la *Doudouca*, se penchant sur la rampe.

Nous laissâmes *Oursou* dehors et vînmes sous le balcon, les *caciula* à la main. Elle nous dévisagea longuement, avec de grands yeux tendres qui me chauffèrent le cœur. Et lorsque, sur ses brèves questions, le père lui eût tout raconté :

— Pauvres diables! — murmura-t-elle.

Ses vêtements noirs, démodés, la rendaient sèvère, mais le timbre de sa voix bienveillante effaçait cette dureté.

— Et vous avez un chien, — soupira-t-elle.

— Faut-il le tuer? — demanda le père.

— Non... Un chien trouve toujours sa nourriture. Restez ici, avec les autres. Et puisque vous vous y connaissez en fait de poisson, commencez par faire un peu de salaison pour la ferme.

— Ça y est! — dit le père, en s'éloignant; — nous n'en aurons jamais fini avec ce sacré poisson!

Et son visage s'allongea, saisi de détresse. Nous nous voyions retomber dans cette existence farcie de boyaux écœurants, de sel qui vous brûle à la moindre écorchure, d'écailles qui vous sautent aux yeux, d'arêtes dangereuses qui peuvent vous empoisonner le sang : toute cette vie de Laténi que nous connaissions si bien et que nous venions de fuir.

Comme pour confirmer nos craintes, à l'instant même la cour s'emplit d'une fumée épaisse provenant du poisson salé qu'on grillait pour le repas du soir. Et quel poisson! Ce petit brochet et cette malheureuse carpe aux écailles noirâtres que nous appelions du « fretin phtisique » et qu'on peut ramasser avec la pelle dans les vases puantes. Oursou en mangeait de meilleur à Laténi.

Mais, avant de nous mettre à table, nous nous aperçûmes que tout allait de pair, chez la Doudouca. Autour du *tchéaoune* où bouillait la mamaliga, des enfants squelettiques dansaient une ronde d'affamés, prêts à ramasser avec le doigt les gouttes de *terciu* qui sautaient sur le *facaletz*[1]. Ce faisant, ils se brûlaient les mains, ce qui ne les empêchait

1. Le *terciu*, c'est le jus de la polenta en train de bouillir; le *facaletz*, le bâton dont on se sert pour remuer cette bouillie.

pas de revenir à la charge et de se lécher les doigts comme si c'eût été du miel. D'autres gamins préféraient à cette gourmandise les épis de maïs, déjà à moitié secs, qu'ils chipaient et grillaient au prix de mille peines. On les chassait, les uns et les autres, on blasphémait contre eux sourdement, on les battait à l'exemple des chiens qui rôdaient autour des braises et volaient le poisson en un clin d'œil.

Hommes et femmes besognaient avec lenteur, avec lassitude, la mine sombre, silencieux, jetant des regards furtifs à Marie la cellérière qui veillait sur cette « cour » où vraiment l'abondance ne régnait point. On voyait bien que l'ordre, la sévérité, ne régnaient pas davantage, et que chacun perdait son temps à ne rien fiche, mais, alors, pourquoi tous ces domestiques?

Je me le demandai surtout quans je vis la cellérière distribuer avec parcimonie des tranches de mamaliga qui constituaient la ration d'un homme, mais dont on ne faisait qu'une bouchée.

— Oui, — me dit le père, — ici on se met à deux pour traire une vache et à quatre pour avaler le même morceau de mamaliga.

Assis sur des tabourets bas, entourant de grandes nattes, tous recevaient, en dehors de cette portion congrue de polenta, une *strakina* de *saramoura*[1]. C'était tout. Et encore, pour que nul n'en fût privé, on montait une vraie garde autour de la mamaliga au moment de son dépècement, car les gamins se jetaient à l'assaut comme des louveteaux affamés. J'ai vu enfermer l'un d'eux, qu'on disait le plus adroit à ce vol.

Personne ne se montrait étonné de cette vie-là. Une résignation naturelle se lisait sur toutes les faces. On parlait peu, en mangeant ce qu'il y avait et en buvant beaucoup d'eau. Le repas fini, les hommes allèrent s'accroupir près de quelque brasier à moitié éteint et griller des épis de maïs, qu'ils grignotaient paisiblement dans la nuit tombante, pendant que les chiens se battaient sur les déchets de poisson que les femmes leur jetaient.

Ce soir-là, nous comprîmes peu de chose, mais nous sûmes tout le lendemain.

1. Assiette de terre cuite contenant du poisson grillé et trempé dans un peu d'eau. On y ajoute à volonté du sel et du piment : c'est la *saramoura*.

***

La Doudouca, — descendante d'une famille très riche, — s'était brouillée avec ses parents le jour où ceux-ci avaient voulu lui faire épouser de force un homme qu'elle détestait. Cela avait eu lieu lors de sa dixième année, quand depuis longtemps son cœur appartenait à un beau gars « aux yeux de cerf, à la crinière d'ébène et à l'allure de haïdouc », en compagnie duquel, chaque année en septembre, pendant son enfance, elle déguerpissait à la poursuite des chardons. Nul galopin, disait-on, ne savait comme ces deux-là si éperdument voler avec le Crivatz, avec le Baragan et ses éternels chardons.

On n'en fit pas grand cas au début, mais plus tard, quand la Doudouca fut surprise dans les bras de son aimé, des hommes affreux soudoyés par le seigneur-père battirent, une nuit, Toudoraki avec une telle cruauté que le pauvre garçon ne se releva plus. La Doudouca jura alors devant l'icone de la Vierge de rester fidèle à l'assassiné. Elle tint parole. Ses parents la déshéritèrent et, en mourant, laissèrent toute la fortune à ses deux sœurs cadettes, qui en furent bien aises.

C'est à un oncle qu'elle devait la petite retraite que nous voyions. Cette retraite, mal administrée, fut, morceau par morceau, dévorée par « le Baragan assoiffé de *poustiétati*[1]. » Et cependant, quoique réduite presque à la misère, c'était encore « la bonne Doudouca » qui accueillait maternellement tous les domestiques dont la vie était impossible ailleurs. Elle partageait avec eux ce qui se trouvait, vivant comme une religieuse, ne se permettant aucun plaisir coûteux. Toute sa joie, c'était de contempler le Baragan, surtout à l'époque des chardons. On l'apercevait alors coulant de longues heures à se souvenir de sa jeunesse et, parfois, à pleurer, la tête sur la rampe du balcon.

Marie la cellérière était sa confidente et en même temps le poing qui dirigeait la ferme. Faible poing, certes, car la Doudouca lui interdisait d'être dure avec « son monde ».

— Que chacun fasse ce qu'il peut, ce qu'il veut, — avait-

1. Désert, solitude.

elle l'habitude de dire à Marie, — pourvu que cela aille clopin-clopant...

Oui, « pourvu que cela aille... », mais « cela » n'allait pas. Et la pauvre cellérière, prise entre l'enclume et le marteau, diminuait la portion de mamaliga et s'entendait chanter, par le village, la complainte suivante :

Chez nous, chez la Doudouca,
On fait la mamaliga pas plus grosse qu'une noix,
Et on la défend avec une massue,
Et on met les enfants dans les fers,
Pour qu'ils n'emportent pas la polenta dans leurs griffes [1].

De toutes les épaves recueillies par la Doudouca, Marie était la plus ancienne. La plus triste aussi, car, la quarantaine venue, sa seule passion était de servir sa maîtresse, sans avoir jamais connu un Toudoraki, ni la joie de l'enfance qui court avec les chardons, sans pouvoir pleurer sur des souvenirs créés par le Baragan.

Mais il est écrit que tout être humain doit verser des larmes, pour une cause ou pour une autre. Ainsi, par les belles nuits de septembre, en entendant les paysans la narguer avec cette ironique chanson villageoise, Marie allait s'effondrer sous le balcon de sa maîtresse, et pendant que celle-ci, perdue dans ses rêves de jadis, se voyait courir, toujours à côté de son amoureux, la brave cellérière, injustement accablée par le destin, pleurait sans tendresse sur sa vie faite seulement de pâle dévouement.

Cette histoire de « mamaliga, pas plus grosse qu'une noix » et qu'on défendait « avec une massue »; cet épique sarcasme populaire qui affirmait qu'on « mettait les enfants dans les fers », pour qu'ils ne puissent pas « emporter la mamaliga dans leurs griffes »; cette mélopée, tendre et cruelle à la fois, devint pour mon père une hantise.

— En quelques mots d'une parfaite construction poétique, elle renferme, — me disait-il, — toute la souffrance

1. En Roumain :

Pe la noi, Pe la Duduca,
Face m'maliga cât nuca
Si-o pazeste cu maciuca.
Si pune copchili 'n hiare,
Sa nu ia m'maliga'n ghiare.

de notre nation opprimée, non par des propriétaires comme cette Doudouca, qui est une malheureuse, mais par des seigneurs semblables au père de celle-ci, dont le pays est excédé.

Il était en mesure de savoir cela, lui, qui avait parcouru la Roumanie d'un bout à l'autre et savait par cœur la plupart de nos ballades rustiques. Mais je ne l'avais jamais vu si effrayé d'un jugement populaire, qu'il le fut de cette complainte qui accablait « deux femmes battues par le Seigneur », comme il disait. Il la chantonna depuis le lever du soleil jusqu'à la tombée de la nuit, durant toute cette semaine que je passai près de lui à saler du poisson chez la Doudouca. Et jamais, peut-être, sa flûte n'avait modulé une plus triste mélodie, ni ses lèvres articulées de plus navrantes paroles.

Cependant, affolé par la crainte de me voir rivé à une vie de chien pareille à celle que je voyais autour de moi, et la tête tournée, plus que jamais, vers une prochaine escapade avec les chardons libérateurs, je lui ai souvent crié qu'il m'agaçait « avec ses litanies ».

Combien je l'ai regretté plus tard!

Mais qui aurait soupçonné alors que cette innocente obsession devait, sous peu, lui coûter la vie?

PANAÏT ISTRATI

(*A suivre.*)

LA RELIGION ORTHODOXE EN RUSSIE[1]

I

TRAITS CARACTÉRISTIQUES DE LA RELIGION ORTHODOXE EN RUSSIE

Le moine russe Nestor, dans la chronique mêlée de vrai et de faux qu'il rédigeait au XIIe siècle, rapporte que Vladimir, grand-prince de Kiev, voulant abandonner le paganisme pour prendre une religion meilleure, dépêcha des envoyés chez les Juifs, les Latins et les Grecs avec mission d'enquêter sur leur foi et leur culte. Le résultat fut que le christianisme byzantin se trouva proclamé supérieur au judaïsme et au christianisme latin à cause de la splendeur de ses cérémonies et devint la religion du grand-prince. Ce récit de l'annaliste est l'exposé à la fois naïf et tendancieux de ce fait que, au Xe siècle, les Slaves qui habitaient le pays devenu depuis l'Empire Russe, puis l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques, ayant pour voisins, au sud, des Barbares judaïsants, à l'est, des Allemands et des Polonais, et entretenant des rapports commerciaux avec Byzance, finirent, après une période de flottement, par adopter la religion des gens avec lesquels leurs relations étaient les plus constantes, les plus suivies et les plus fructueuses. Kiev devint, sous le rapport de la religion, de la civilisation et des arts, une copie réduite de Byzance. Elle bâtit une Sainte-Sophie et une Porte d'or. Des évêques grecs s'installèrent dans une dizaine de villes,

1. De même que le *Catholicisme romain*, publié dans notre livraison du 1er janvier 1928, sous la signature du R. P. Yves de la Brière, l'article qu'on va lire appartient à la série d'études sur les religions qui paraîtront au cours de cette année dans la *Revue de Paris* (N. D. L. R.).

d'abord soumis, peut-on croire, à l'archevêque de Pereiaslav et formant une Église autocéphale, mais, par la suite, relevant très certainement de l'évêque de Kiev, qui, à son tour, dépendait du patriarche de Constantinople. Ce lien fit que, au XIe siècle, l'Église russe fut entraînée dans le schisme du patriarche Michel Cérulaire. Tout d'abord elle n'y prit pas garde et continua de vivre sur l'idée, répandue en Orient, que ces schismes, suivis de réconciliations et de nouveaux schismes, étaient des querelles de princes ecclésiastiques et d'Églises locales plutôt que des déchirures profondes. Dans les pays russes de l'ouest, au XIIe siècle, on faisait baptiser les enfants indifféremment par le prêtre de rite latin ou par le prêtre de rite byzantin. Toutefois, aux mains de ses évêques grecs, tout remplis de haine pour Rome, l'Église russe se trouvait captive et éloignée de l'Occident.

Cette séparation s'aggrava du fait que, dans le cours du XIIe siècle, alors que la Russie et l'Église russe tenaient encore à l'Occident par les provinces de l'ouest, le centre politique de la Russie passa de l'ouest et à l'est, s'écarta de l'Europe et se rapprocha de l'Asie. Du IXe au XIIe siècle, le pays russe s'était trouvé divisé en principautés que gouvernaient les membres d'une famille d'origine scandinave, les Rurik. A la tête de ces princes se trouvait le grand-prince, qui régnait à Kiev. Lorsqu'il mourait, il n'avait pas pour héritier son fils, mais le premier membre de sa famille par rang d'ancienneté, lequel quittait sa principauté et la remettait au suivant par ancienneté et ainsi de suite. Cet ordre théorique de succession était, en pratique, troublé par les ambitions et compétitions des princes. C'est ainsi que, au XIIe siècle, on voit le prince de Rostov et Suzdal, Georges, disputer à son neveu Iziaslav de Volynie le trône de Kiev et l'obtenir. A sa mort, son fils André lui succède à la fois comme prince de Rostov et Suzdal et comme grand-prince de Kiev. Or, André préfère à Kiev, sans cesse menacé par les princes rivaux et par les Polovtsi, Barbares établis dans les steppes du sud, à Kiev que, par surcroît, son père, après s'en être emparé, avait pillé, sa ville de Vladimir, bâtie sur la Kliazma, dans la principauté orientale de Rostov-Suzdal. Il y bâtit une cathédrale de la Dormition et une « Porte d'or » semblable

à celle de Kiev. A la Byzance russe du Dnepr, succède une Byzance russe du bassin de la Volga. Fidèle au principe byzantin de l'union du pouvoir religieux au pouvoir civil, le métropolite de Kiev, tête de l'Église russe, passa, à la fin du XIIIe siècle, de Kiev à Vladimir. Mais, au cours de ce même XIIIe siècle, deux faits importants s'étaient produits : l'invasion des Tatars et la formation, par des cadets de Rostov-Suzdal, d'une principauté groupée autour de la petite ville de Moscou. Au commencement du XIVe siècle, Georges puis Ivan, princes de Moscou, deviennent, avec le concours des Tatars, grands-princes. Désormais les grands-princes seront toujours les princes de Moscou. Sous le règne d'Ivan, le métropolite Pierre avait passé de Vladimir à Moscou. Ainsi, soudé au pouvoir politique, le pouvoir religieux s'était éloigné de l'Europe centrale et occidentale. L'importance de cette translation s'augmentait du fait que les pays de l'ouest russe, aux XIIIe et XIVe siècles, se trouvaient annexés à la principauté catholique de Lithuanie. Les souverains de Lithuanie, ne voulant pas que leurs sujets russes dépendissent d'un chef religieux soumis à un prince leur adversaire, demandèrent au patriarche de Constantinople le rétablissement du siège métropolitain de Kiev. Vers le milieu du XVe siècle, leurs efforts furent couronnés de succès. En même temps, le grand-prince de Moscou, après le Concile de Florence, qui avait réconcilié Rome et Constantinople, chassait le métropolite grec Isidore et faisait élire à sa place, par un concile local, un Russe.

Il y avait donc désormais deux Églises russes : l'une, séparée en fait de Constantinople, de la civilisation hellénique et latine, de la civilisation européenne et catholique, rejetée vers l'est et l'Asie et qui, après avoir plié sous le joug tatar, se liait au pouvoir absolutiste qu'étaient en train d'établir sur le modèle byzantino-asiatique les grands-princes de Moscou; l'autre, rattachée par Constantinople à l'hellénisme, par la Lithuanie, puis par l'Union religieuse, à Rome et à l'Europe, établie sur les frontières où l'invasion tatare s'était brisée contre l'organisation militaire et la civilisation de l'Europe centrale et occidentale. La seconde entrait dans le mouvement général de la civilisation euro-

péenne. La première allait, par les idées et par les faits, compléter son isolement.

En 1453, Constantinople était pris par les Turcs. Cet événement fait naître à Moscou la doctrine des trois Romes : la première, tombée par suite de ses hérésies, la seconde, sous les coups des Turcs; reste debout Moscou la troisième Rome, gardienne de l'orthodoxie, et après laquelle il n'y en aura pas de quatrième. Au XVIe siècle, un dernier pas est fait : le grand prince prend le titre de César (tsar) et le métropolite est autorisé par le patriarche de Constantinople, venu quêter à Moscou, à prendre le titre de patriarche.

Le siècle suivant verra élire au trône le fils du boiar Théodore Romanov. Ce dernier avait reçu, par ordre de son rival Boris Godunov, la tonsure monacale et était devenu métropolite de Rostov. Prisonnier des Polonais, puis relâché, il revient à Moscou où il est élu patriarche sous le nom de Philarète. Pendant quatorze ans les actes de gouvernement seront signés des deux « grands seigneurs », le père et le fils, le patriarche et le tsar. L'église moscovite est à l'apogée de sa puissance.

Mais aussi tout près de la catastrophe. Elle est, dans son ensemble, riche, ignorante et relâchée. A la fin du XIVe siècle ont commencé à s'élever les protestations d'un moine, saint Nil, qui demande une Église pauvre et ascétique. Il trouve un énergique adversaire en saint Joseph de Volokolamsk, qui veut une Église forte et respectée. Saint Nil est battu au Concile de 1503. L'esprit réformateur reste cependant actif dans les monastères défricheurs du nord et de l'est. Il est condamné au Concile de 1554. Il avait attaqué, en particulier, l'ignorance du clergé qui laissait des erreurs s'introduire dans la liturgie et la traduction des Livres Saints. De semblables accusations avaient été formulées par les rivaux de Moscou, des évêques grecs et des moines de Kiev. En 1652, sur le désir du tsar Alexis, acquis aux réformateurs, le métropolite de Novgorod, Nikon, est élu patriarche. Il corrige les livres liturgiques, les textes scripturaires, mais, en même temps, il rêve de reprendre le rôle et l'autorité de Philarète. Abandonné par le tsar, il se retire dans un monastère. Le Concile de 1666-1667 approuve ses réformes et condamne sa personne; puis, avec le concours des patriarches d'Antioche

et d'Alexandrie, présents aux sessions, il proclame l'autorité du tsar illimitée et supérieure à toute autorité.

Une vive réaction se produisit chez les marchands et les paysans. Ces opposants rejetèrent en bloc les décisions du Concile de Moscou. Ils voulaient garder la « vieille foi », les « vieux rites », en particulier le signe de croix. L'Église moscovite se coupa en deux : une Église d'État et une Église persécutée de « vieux-croyants ». La première fut définitivement enchaînée à l'État par Pierre le Grand qui, en 1700, à la mort du patriarche Adrien, fit nommer un « gardien du trône patriarcal », en 1721, abolir par un Concile le pratiarcat et sanctionner la création d'un « Très Saint-Synode dirigeant », aux ordres d'un Ober-Procuror nommé par l'empereur. A partir de ce moment l'Église devint un service de l'État. Fatiguées de sa sécheresse administrative, des milliers d'âmes la quittèrent pour embrasser les doctrines des sectes soit protestantes et importées, soit nationales.

Toutefois, tandis que commençait son émiettement, l'Église moscovite regagnait plusieurs millions de fidèles par l'annexion de la métropole de Kiev. La réunion de l'Ukraine en 1653 et 1687, les partages de la Pologne, en 1772, 1793, 1795, livraient à Moscou sa rivale. L'institution du Saint-Synode et le transfert du gouvernement civil et ecclésiastique à Saint-Pétersbourg rendaient, il est vrai, ce triomphe sans éclat. Kiev, Moscou et Saint-Pétersbourg furent trois métropoles égales dans l'abaissement où le pouvoir les tenait. En 1839 et 1875, les deux millions de Russes unis à Rome qui habitaient les anciennes terres lithuaniennes et polonaises furent déclarés rendus à l'orthodoxie officielle. La conquête du Caucase lia, en fait, l'Église géorgienne à l'Église russe. Enfin un groupe de vieux-croyants, tout en gardant ses usages liturgiques, se réunit à l'Église officielle et reçut le nom de chrétiens « de la même foi ». La persécution fut vivement menée contre tous les dissidents. Ceux-ci opposaient d'ailleurs une forte résistance et pouvaient même se flatter d'un nombre d'adeptes toujours plus élevé. Les vieux-croyants, dont les prêtres avaient disparu, faute d'évêques pour en ordonner de nouveaux, avaient réussi à se reconstituer une hiérarchie et un sacerdoce, grâce à un

évêque grec en rupture avec Constantinople. Mais tous n'avaient pas accepté cette réorganisation. Il y eut des vieux-croyants « avec popes » et des vieux-croyants « sans popes », en tout, au commencement du xxe siècle, une dizaine de millions, auxquels l'Église officielle pouvait opposer un bloc d'environ 100 millions.

La Russie comptait donc, il y a encore onze ans, deux Églises nationales, très inégales quant au nombre des fidèles, toutes deux séparées de Rome, toutes deux étrangères au reste du monde chrétien. Dans ce vase clos une idéologie s'est formée qui est tout à la fois religieuse, politique, sociale. Il y a pour elle un christianisme russe, une religion russe, une Église russe et, comme disait Dostoievsky, même un Christ russe. Au xvie siècle s'est cristallisée la doctrine justificative de ce particularisme. Elle est devenue plus tard la « direction russe », la « direction archéologique », le « slavophilisme », l' « orthodoxie » d'Uvarov; elle a donné naissance à l'orgueil national et au messianisme russes. Elle se retrouve aujourd'hui, sous cette dernière forme, chez les bolcheviks comme dans l'émigration. Dès ses origines et jusqu'à nos jours, elle a provoqué une violente réaction que l'on peut comprendre sous le nom d'occidentalisme et qui est un essai, par les idées ou les faits, de sortir de l'isolement et de rentrer en Europe.

Par un lien très lâche, l'Église d'État russe se rattache au groupe d'Églises qui ont autrefois appartenu à l'empire byzantin et se sont séparées de Rome : Constantinople, Antioche, Alexandrie, Jérusalem, Chypre, les couvents de l'Athos et du Sinaï, les Églises de Bulgarie, de Serbie, de Roumanie et de Grèce, les unes ombres de grands souvenirs, les autres Églises jeunes ou rajeunies, au milieu desquelles l'Église d'État russe brillait, jusqu'à la catastrophe de 1917, comme une étoile de première et unique grandeur. Couvents, évêques et patriarches d'Orient vivaient pour une bonne part des aumônes russes; c'est surtout ce protectorat de l'argent qui rattachait la Russie au reste du monde appelé « orthodoxe ». L'Église des vieux-croyants, excommuniée par sa rivale et privée de l'appui du gouvernement, était tenue, en dehors des frontières, pour inexistante.

Mais, à l'intérieur, deux esprits s'affrontaient. L'Église d'État était et est encore somptueuse dans ses cérémonies, large dans sa morale pratique; l'Église des vieux-croyants était et est restée sévère dans son culte, rigide dans ses mœurs. Dans la première, un grand luxe de décoration, un chant réformé sous l'influence italienne et devenu une merveilleuse œuvre d'art, une grande diversité de fidèles, les uns pieux et absorbés, les autres distraits et bavards; dans la seconde, de sévères sanctuaires, des inconostases chargés de saints effrayants, un chant monotone et dépouillé, des fidèles attentifs et tendus. Dans l'Église d'État, les extrêmes de l'ascèse et du vice, des moines exténués et d'aimables pécheurs, des mendiants, des fous volontaires et des amis de la « large nature russe »; dans l'Église des vieux-croyants, une morale stricte pour tous, pas d'alcool, pas de tabac, une simplicité de principe, la préoccupation du jugement redoutable. Évidemment, les vieux-croyants avaient le bénéfice des minorités.

Au contraire, entre ces deux Églises, point de différences dogmatiques. Orthodoxes d'État et vieux-croyants professent les dogmes catholiques moins l'autorité universelle et l'infaillibilité du Pape, le Purgatoire, la procession du Saint-Esprit « ex Patre Filioque », l'Immaculée Conception. Les uns et les autres regardent les « Sept conciles » comme le fondement de leur foi et ne reconnaissent qu'un chef suprême invisible, le Christ.

II

LES ÉGLISES ORTHODOXES RUSSES ET LA RÉVOLUTION

1. *L'Église d'État et la révolution de février.*

Au moment où éclata la révolution de février 1917, l'Église d'État était une Église triomphante, l'Église des vieux-croyants une Église tolérée de paysans et de marchands. La chute de l'autocratie ne pouvait apporter aux vieux-croyants que plus de liberté, sans rien changer à la constitution de leur société religieuse; mais elle mettait l'Église d'État dans des conditions d'existence entièrement nouvelles.

Le gouvernement provisoire qui s'était constitué sous la présidence du prince Lvov, se trouvait, au point de vue religieux, composé d'orthodoxes d'État libéraux et d'un vieux-croyant. Le courant qui entraînait paysans et ouvriers vers les sectes, intellectuels et fonctionnaires vers l'indifférence ou l'irréligion, et que répressions et missionnaires, obligations officielles ou convenances, avaient pu ralentir mais non arrêter, montrait que l'Église d'État ne répondait pas à tout ce que ses fidèles réclamaient d'elle; une partie du clergé le reconnaissait et n'attendait que la permission de le dire.

Aussi, le premier mouvement dans la masse orthodoxe russe fut-il un mouvement de réaction contre le joug qui avait pesé sur elle. On eut l'impression d'une délivrance. Fonctionnaires, soldats et marins furent les premiers à se sentir heureux que la pratique religieuse cessât de leur être imposée et, en bon nombre, laissèrent vacante leur place à l'église. Çà et là, des paysans trouvèrent l'occasion bonne de s'emparer des terres de leurs prêtres, quitte à étouffer sous une rouée de coups les plaintes des spoliés. Dans des réunions, des congrès, les fidèles s'en prenaient aux défauts de leur clergé, réclamaient des réformes.

Un petit groupe de prêtres et de laïcs alla au-devant de leurs désirs. Il fonda, sur l'initiative de l'archiprêtre Egorov, une « Union démocratique pan-russe du clergé et des laïcs orthodoxes », qui faisait figurer à son programme la participation du bas clergé et des fidèles à l'administration de l'Église, la suppression des classes, la lutte contre le capitalisme, la remise de la terre aux travailleurs et des usines aux ouvriers. Le 7 mars 1917, le prêtre D. Ia. Popov était élu président de l'Union, le prêtre Vvedenskii secrétaire.

Le gouvernement provisoire, à son tour, donnait des gages au mouvement réformiste en supprimant la charge de Procureur du Saint-Synode et en établissant un Ministre des Cultes, en renonçant à la nomination des évêques, qui devaient être désormais élus par des assemblées de délégués ecclésiastiques et laïques, enfin, en autorisant la convocation d'un concile. Dans les réunions pré-conciliaires, qui se tinrent à Moscou, du 1er-14 au 10-23 juillet 1917, l'Église d'État

fit avec une certaine désinvolture ses adieux au régime et au monarque qui l'avaient protégée et qu'elle avait encensés. On y vota une résolution proclamant que « le gouvernement démocratique était entièrement conforme à l'esprit d'égalité chrétienne et au principe conciliaire de l'Église ».

Le concile s'ouvrit le 15-28 août. Il comptait 70 évêques, 239 prêtres et diacres, 300 laïcs. Jamais peut-être la Russie n'avait vu une pareille assemblée; et jamais peut-être elle n'avait entouré un si grand événement d'une si froide indifférence. Mais si, à l'extérieur tout était de glace, à l'intérieur tout était de feu. La flamme des discussions ne s'éteignait pas. Les réformistes s'étaient coupés en deux groupes : les uns voulaient réformer l'Église en lui redonnant son ancien chef spirituel, le patriarche, les autres criaient au pouvoir personnel, à la monarchie papiste, et voulaient réformer l'Église par le moyen de Conciles périodiques et d'un Synode, organe exécutif. Les réformistes patriarcaux avaient pour chefs l'archevêque de Kharkov, Antoine Khrapovitskii; les réformistes synodaux, dépourvus de chef, se ralliaient tant bien que mal autour de l'évêque d'Ufa, André, prince Ukhtomskii. Par leurs tendances, les premiers étaient des réformistes de droite, les seconds des réformistes de gauche. Après de longues et quelquefois confuses discussions, les premiers l'emportèrent. La dignité partiarcale fut rétablie; toutefois, son titulaire devait être, par mesure de précaution et pour éviter la « papisme », assisté d'un Synode de douze évêques et d'un « Conseil suprême ecclésiastique » de quinze membres dont six laïques; le Concile devait se réunir tous les deux ans. Les votes de l'assemblée désignèrent trois noms et, parmi ces trois noms, le sort fit proclamer celui de Tikhon, nommé depuis la révolution métropolite de Moscou. C'étaitun homme bon, pieux et simple d'allures, d'une culture intellectuelle assez limitée, d'une volonté que l'on disait médiocre, le type moyen de l'évêque russe d'Ancien Régime.

2. *L'Église d'État et la Révolution d'octobre. Le conflit.*

Tandis que se faisait l'élection du patriarche, les bolcheviks renversaient le gouvernement provisoire, dont Kerensky

avait pris la présidence, et installaient leur dictature à Pétrograd, à Moscou, sur toute la Russie. La « révolution de février » était balayée par la « révolution d'octobre ».

De ce fait, l'Église d'État se voyait placée devant un problème redoutable. Non seulement le nouveau gouvernement était un gouvernement communiste, dont le programme n'était rien autre que le bouleversement total de la société, l'établissement d'une dictature de classe et d'un état social tenu jusque-là par l'Église comme contraire à sa doctrine, mais encore il se donnait pour foncièrement et radicalement anti-religieux, pour le destructeur implacable de l'Église, du christianisme et de toute foi.

L'Église disposait de cent millions d'hommes et de femmes, constituant, sous une pellicule d'intellectuels, de fonctionnaires, de propriétaires, d'officiers, une masse profonde d'ouvriers et de paysans, chez lesquels l'ignorance religieuse semblait compensée par la fermeté de la foi, le tendre attachement aux églises, aux images et aux saints. Les bolcheviks groupaient, autour d'un noyau de théoriciens, quelques milliers d'ouvriers, de matelots et de soldats, peu sûrs du lendemain, mais en armes, décidés à payer d'audace et à jouer le tout pour le tout. Alors que la prudence leur eût conseillé, dans l'intérêt même du mouvement révolutionnaire, de négliger l'Église, de ne pas mettre contre eux, en l'attaquant, les masses populaires, ce furent eux qui prirent l'offensive. Par les décrets des 25 octobre-8 novembre et 4-17 décembre 1917, la propriété privée de la terre est abolie, y compris celle des biens d'Église, qui font retour à l'État; par le décret du 11 décembre, toutes les écoles d'Église : écoles paroissiales, séminaires, Académies, sont remises à l'État; par le décret du 18 décembre, le mariage civil et le divorce civil sont établis; le décret du 18 janvier 1918 prescrit l'inventaire des objets d'or appartenant aux églises; le décret du 20 janvier supprime le budget des cultes. En même temps, l'imprimerie synodale, d'où sortaient les livres liturgiques et des ouvrages de piété, est confisquée; plusieurs églises sont fermées; une tentative d'occupation de la laure de saint Alexandre Nevskii, à Pétrograd, n'échoue que par l'opposition violente des fidèles.

Le 22 janvier 1918, l'Église répond. Une lettre pastorale est soumise par le patriarche au concile et approuvée. Elle prononce l'excommunication contre le gouvernement bolchevik et défend aux fidèles d'entrer en rapport avec ce « rebut de l'espèce humaine ». Le 23, le gouvernement riposte en publiant un décret qui sépare l'Église de l'État. Par ce décret, l'Église ne peut ni posséder, ni recevoir de dons, ni ester en justice. Les biens de l'Église et édifices du culte sont déclarés « propriété du peuple ». Il est interdit aux prêtres de donner l'enseignement religieux dans les écoles. Le clergé est astreint au service militaire. A son tour, le patriarche publie, le 27, une lettre qui enjoint à tous les fidèles de se grouper autour des églises et des monastères pour la défense de l'orthodoxie. Le concile déclare excommuniés tous ceux qui participeraient soit à la promulgation, soit à l'exécution du décret de séparation; il lance un « Appel au peuple orthodoxe » pour l'exhorter à la résistance, puis envoie une instruction au clergé pour lui enjoindre de « grouper les laïcs en Unions paroissiales ou pieuses destinées à défendre l'Église, les sanctuaires et le patrimoine ecclésiastique », de réunir parents et élèves dans des ligues qui assureront la conservation des établissements scolaires relevant directement de l'Église et le maintien de l'enseignement religieux dans les écoles, enfin de déposer en lieu sûr les vases sacrés et les objets précieux. Lorsqu'est signée la paix de Brest-Litovsk, le patriarche la dénonce dans une nouvelle lettre pastorale comme une « paix honteuse ».

L'ouverture du Carême porte l'agitation à son comble. Les évêques ordonnent des prières et des jeûnes pour la victoire de l'Église. Des processions s'organisent qui, plus d'une fois, se heurtent aux contre-manifestants bolcheviks et à la force armée : on se bat à Orel, où un commissaire du peuple est massacré, à Toula, où treize orthodoxes sont tués, à Kharkov, à Iaroslav, à Voronej, à Saratov, à Nijni-Novgorod, à Viatka, à Vladimir. Les unions paroissiales s'organisent et permettent aux évêques de discipliner leurs troupes.

En même temps, des individus isolés, ou des bandes, ou des soldats, ou des Soviets et comités exécutifs envahissent

les églises et les monastères, arrachent les images saintes des écoles, des gares, des bureaux; à Koursk, les prêtres et les moines sont chargés de nettoyer les toits couverts de neige, de balayer les rues, à Lugansk, de ramasser les cadavres, d'enfouir les bêtes crevées. Le 25 janvier, trois inconnus assassinent le métropolite de Kiev; puis c'est l'archevêque de Perm, puis l'évêque de Tobolsk, tous deux noyés. Le régime, dit le patriarche dans sa pastorale du 26 juillet 1918, est une « étouffante et épouvantable nuit ».

3. *Apaisement. Évolution du patriarche.*

Cependant, l'établissement à Moscou du Conseil des commissaires du peuple, par suite de la menace allemande sur Pétrograd, avait permis au concile d'entrer directement en pourparlers avec le pouvoir central. Une députation du concile rencontrait, le 14 mai, une délégation des commissaires et lui demandait l'abrogation du décret du 23 janvier. Ces pourparlers, peut-être la menace de troubles populaires venant s'ajouter à la guerre soutenue contre les armées blanches, aboutissent à une Instruction en date du 24 août 1918, qui précise sur certains points le décret du 23 janvier, c'est-à-dire marque une série de concessions faites par le gouvernement des Soviets : les associations paroissiales sont implicitement reconnues par le fait que, pourvu qu'elles réunissent un minimum de vingt membres, elles sont autorisées à louer les édifices cultuels et leur mobilier, à recueillir des cotisations en vue d'acheter des édifices nouveaux; les processions peuvent se dérouler sur la voie publique si une permission écrite a été délivrée par le soviet local; l'enseignement religieux peut être donné dans les Instituts de théologie. Une circulaire en date du 3 janvier 1919 marque un nouveau recul des Soviets. Aux termes de cette circulaire, « les biens et immeubles cultuels... doivent être remis aux groupements cultuels », les édifices du culte ne peuvent être désaffectés ou fermés que : 1° si personne ne désire les utiliser; 2° si le soviet local en prend la décision dans une séance plénière à cause de l'insuffisance des locaux d'utilité publique et « sur la demande des masses travailleuses ».

De même, « les objets du culte doivent, après inventaire et quel que soit le métal qui entre dans leur composition, être remis aux unions paroissiales ». La circulaire déclare « tout à fait inadmissible » « la confiscation des rizas (revêtements des icones en or ou en argent et souvent enrichis de pierres précieuses), des croix, évangéliaires, autels de métal », l'utilisation d'étoffes liturgiques pour la confection de drapeaux. « De pareils agissements sont tout à fait irréguliers, déclare la circulaire; de plus ils sont inopportuns parce qu'ils blessent les sentiments religieux d'une partie des citoyens ». Lors des perquisitions ou évacuations on observera une attitude correcte, on évitera de porter atteinte aux sentiments religieux des assistants, ne serait-ce que par « la moindre apparence de moquerie ». Il est aussi interdit de « contraindre les ministres du culte aux corvées manuelles, telles que le balayage des rues et autres gros travaux, manière de faire qui irrite les fidèles... » La relégation des prêtres dans un couvent ou leur expulsion par voie de répression administrative est « inopportune et illégale », de même tout empêchement mis à la prédication ou aux réunions des fidèles.

De son côté, le 25 septembre 1919, le patriarche publie une lettre pastorale dans laquelle il demande aux évêques, prêtres et fidèles de dégager l'Église de tout lien avec la politique, le tsarisme, les « blancs » et l'intervention étrangère, d'obéir au pouvoir des Soviets en tout ce qui n'est pas contraire à la foi et à la morale. Par là se montre un changement complet dans son attitude envers le gouvernement bolchevik.

L'année 1919 s'achève et l'année 1920 commence dans cette atmosphère d'apaisement. Si l'Église continue son œuvre de ralliement des forces populaires et fait bloc contre les Soviets, elle va pouvoir pousser ses avantages.

4. *Division de l'Église. Reprise de la lutte entre les Soviets et l'Église. Le deuxième Concile. Rétractation et mort du patriarche.*

Ce n'est pas ce qui se produit. D'abord, l'élan populaire n'a pas enlevé en une seule et énorme vague tout le peuple orthodoxe. Pour beaucoup d'ouvriers le régime nouveau

est une immense promesse; il représente ou il représentera un jour « leur » régime; il met fin au pouvoir des patrons. Pour beaucoup de paysans, il signifie la liquidation des grandes propriétés ecclésiastiques ou laïques, la possiblité de prendre cette terre depuis si longtemps convoitée, « leur » terre. Aussi bien le régime ne se maintient-il pas que par la terreur. Détesté pour ses excès, il obtient, à cause de ce qu'il donne ou de ce qu'il laisse faire, une tacite autorisation de continuer son expérience. Les bolcheviks ont pu voir que, dans certaines villes et dans nombre de villages, les hommes se montraient moins ardents que les femmes à défendre les prêtres, les églises, les monastères, s'abstenaient même de paraître.

De plus, l'Église s'est divisée. Pour quelques-uns des réformateurs, le rétablissement du patriarcat avait été, non un progrès, mais un recul, une restauration du principe monarchique et papiste dans l'Église, une défaite du principe parlementaire et démocratique des conciles, le renforcement du pouvoir sacerdotal aux dépens du pouvoir laïc. Dans la révolution bolchevique, certains avaient salué l'établissement de la justice sociale sur la terre, la réalisation ici-bas du Royaume de Dieu. Ils souffraient de voir l'Église s'opposer à ce qu'ils regardaient comme un progrès spirituel en même temps que matériel. Ils étaient prêts à faire les plus larges concessions aux Soviets, à interpréter systématiquement dans le sens le plus favorable toutes les mesures prises par les bolcheviks : la séparation, c'était l'émancipation de l'Église; la remise des biens ecclésiastiques au peuple, c'était la suppression d'une des barrières qui séparaient l'Église du peuple en même temps qu'un retour à la pauvreté évangélique; la guerre aux moines, c'était la suppression d'une vie qui ne correspondait plus aux exigences de la civilisation moderne et dans laquelle s'étaient glissés mille abus.... Ce sont des intellectuels qui parlent ainsi, quelques diacres, quelques prêtres, puis quelques évêques : Irinarque de Tobolsk, Victor de Viatka, André d'Ufa.

L'apathie ou la peur qui immobilisaient les paysans, la division qui affaiblissait l'Église ont-ils fait croire aux Soviets qu'ils pouvaient reprendre une lutte ouverte? Toujours est-il

que, au milieu de l'année 1920, ils entrent de nouveau en campagne. Une circulaire du 18 mai édicte des mesures de rigueur contre les prêtres qui n'obéissent pas aux dispositions du décret sur le mariage civil. Le patriarche Tikhon cède et dessaisit les tribunaux ecclésiastiques des affaires de divorce. Mais il ne se fait pas d'illusion sur les dispositions du pouvoir. Il voit bien que l'intention des Soviets est de détruire dans l'Église tout pouvoir centralisateur, de réduire l'Église à une poussière de petites « dvadtsatki », ces groupes de vingt citoyens à qui sont remis les églises et les objets du culte et qui constituent les seules autorités légales et responsables, la hiérarchie et ses degrés étant considérés comme n'existant pas ou ne devant plus exister. Il prend une mesure extrême et, par ukaze en date du 18 mai, il autorise les provinces et les diocèses à se transformer en unités ecclésiastiques autonomes, l'évêque isolé devant lui-même, en cas de nécessité, nommer d'autres évêques dans les villes de son diocèse et les constituer en synode. Ainsi l'Église russe pourra devenir une poussière de diocèses, mais elle ne sera pas une poussière de « soviets » laïques, sans autorité canonique et sans pasteurs.

L'année 1921 est marquée par deux événements importants. Le premier est la condamnation par le patriarche, en janvier, du Concile des évêques russes réfugiés à l'étranger, parce qu'il avait proclamé la nécessité de restaurer la monarchie des Romanov. Par là, le patriarche continue sa politique de ralliement au pouvoir. Le second est la liquidation qu'opère le gouvernement des biens ecclésiastiques; en même temps est annoncée la confiscation des trésors d'or, d'argent et de pierres précieuses que contiennent les églises, pour venir en aide aux victimes de l'épouvantable famine. Le 26 février 1922, le décret de confiscation est rendu.

Le patriarche cherche le salut dans une politique de bascule. Le 28 février 1922, il interdit la remise des trésors ecclésiastiques. En mars, il se déclare prêt à sacrifier tout ce qui ne présente pas un caractère sacré ou ne constitue pas un souvenir historique. Le 5 mai, il supprime le « Conseil Suprême Ecclésiastique » constitué par les évêques réfugiés à l'étranger, parce que ce Conseil avait demandé aux puissances européennes de ne pas admettre les délégués du gouvernement

des Soviets à la conférence de Gênes. Les résultats de cette politique ne sont pas entièrement heureux. En grand nombre, les ouvriers prennent le parti du gouvernement et réclament la confiscation totale des trésors d'Église. L'épiscopat se partage. A Nijni-Novgorod, l'archevêque Eudoxe se met à l'entière disposition des autorités civiles pour l'enlèvement des objets précieux. De même, le métropolite Serge de Vladimir, l'évêque Jean du Kouban. Les membres de l'ancienne « Union démocratique » publient un appel au peuple orthodoxe l'invitant à prendre le parti des Soviets contre Tikhon. A Moscou, où quarante-quatre ecclésiastiques et laïcs passent devant le tribunal révolutionnaire pour résistance à la confiscation, on voit paraître comme témoin à décharge le patriarche, comme témoins à charge le prêtre Kalinovskii et l'évêque Antonin.

Le procès se termine par la condamnation à mort de huit prêtres et de trois diacres. Le 12 mai, une députation des réformateurs se présente, la nuit, au monastère de la Trinité de Saint-Serge où réside le patriarche, sous la garde, depuis quelques jours, d'un poste de soldats qui ne le laisse plus sortir. La députation expose au patriarche les conséquences de sa lettre du 28 février et l'engage à renoncer au gouvernement de l'Église. Le patriarche cède; il signe une lettre par laquelle il transmet ses pouvoirs au métropolite de Iaroslav, Agathange, — désigné par le Saint-Synode, depuis le 7 novembre 1920, comme gardien éventuel du trône patriarcal, — avec mission de convoquer un deuxième concile de l'Église russe qui déciderait de toute question concernant le pouvoir central dans l'Église. Le 14 mai, l'officieuse « Pravda » annonçait la démission des membres du « Conseil Suprême Ecclésiastique » et publiait un appel signé par Antonin, les prêtres Vvedenskii, Krasnitskii, Kalinovskii et d'autres, dans lequel était annoncée la convocation du concile; le 18, le patriarche remettait aux prêtres Belkov, Vvedenskii, Krasnitskii et Kalinovskii, la direction de sa chancellerie jusqu'à l'arrivée d'Agathange, à l'évêque Innocent l'administration du diocèse de Moscou et, en attendant l'arrivée d'Innocent, à l'évêque Léonide, qu'il avait auparavant excommunié; le 23, Vvedenskii et Krasnitskii apportaient à Agathange la lettre

du patriarche, en lui posant les conditions du groupe; les conditions ne sont pas acceptées; les messagers retournent à Moscou et Agathange reçoit du gouvernement des Soviets l'ordre de ne pas quitter Iaroslav.

Alors s'établissent deux pouvoirs. Le 29, Antonin et les réformateurs se constituent en « Église vivante »; ils s'installent au monastère de la Trinité dans les appartements du patriarche (qui avait été transféré le 19 au monastère du Don) et, se basant sur la remise que le patriarche leur a faite de sa chancellerie comme sur l'impossibilité pour Agathange de venir à Moscou et de convoquer le concile, constituent un nouveau « Conseil Suprême Ecclésiastique ». En sont membres : les évêques Antonin (président) et Léonide, les archiprêtres Vvedenskii et Albinskii, les prêtres Belkov, Voskresenskii, Kalinovskii, Krasnitskii, le chantre Skobelev. Agathange, le 18 juillet, porte à la connaissance des évêques et des fidèles sa désignation comme « gardien du trône patriarcal » et leur fait part que, dans l'impossibilité où il est de gouverner l'Église, il remet aux évêques tout pouvoir dans leurs diocèses. Trente évêques reconnaissent le « Conseil Suprême »; soixante Agathange.

Mais bientôt la discorde se met au camp des réformateurs. Antonin, violent de langage mais modéré d'idées, effrayé par les projets radicaux de ses collaborateurs, tout en restant président du « Conseil Suprême », quitte, en août, « l'Église vivante », dont Krasnitskii prend la direction, et fonde avec Vvedenskii, le groupe de la « Renaissance ecclésiastique ». Puis, Vvedenskii abandonne « la Renaissance ecclésiastique » et crée « l'Union des communautés de l'Église apostolique ancienne ». Les trois partis se mettent toutefois d'accord pour faire entrer dans le « Conseil » chacun cinq délégués. En dehors d'eux, s'organisent des groupes indépendants, à Vologda une « Église du peuple russe », à Penza une « Église libre du travail ».

Pendant ce temps, le patriarche Tikhon est mis en accusation pour « contre-révolution » et enfermé au G. P. U. Les bolcheviks mènent autour des fêtes de Noël 1922 et Pâques 1923 une violente campagne anti-religieuse. Avec l'aide de la « jeunesse communiste », ils organisent des processions et céré-

monies grotesques où les religions sont bafouées, des « jugements » où comparaissent Tikhon, Poincaré, Scheidemann, l'Entente, « le cochon de lait de Noël ». « En effet, disent les *Izvestia*, il ne s'agit pas d'une réforme de l'Église, mais de sa complète liquidation »; « les Églises réformées sont des camouflages plus dangereux que Tikhon, car leur but est de chercher une conciliation entre l'Église et la Révolution alors qu'il ne peut s'agir que de la destruction de l'Église, ennemie-née de la Révolution ». Pour Pâques 1923, les « jeunesses communistes » reçoivent le conseil de se livrer, en même temps qu'aux manifestations, à un travail « culturel ». Celui-ci consiste soit en pièces de théâtre anti-religieuses, soit surtout en conférences sur « l'origine (astronomique ou naturelle) de la fête de Pâques ». A Minsk dans la « Maison de la culture », une messe nocturne anti-religieuse est célébrée, qui réunit 3 000 ouvriers; le lendemain, jour de Pâques, 800 jeunes gens chargent 60 wagons de bois; de même, à Viatka, à Odessa, on travaille le jour de Pâques; à Odessa, à Saratov, à Danilovsk, ou brûle publiquement les icones, les bannières et les croix.

Les Soviets locaux collaborent avec les « jeunesses communistes », pour rendre par les moyens légaux dont ils disposent la vie impossible aux « dvadtsatki ». Ainsi à Murom, la location des églises est élevée à un prix tel que les fidèles ne peuvent plus payer et que toutes les églises sont fermées; à Podolsk, dans le gouvernement de Moscou, les églises sont frappées d'assurances et d'impôts si lourds que le Soviet, pour les faire acquitter, recourt à la confiscation des biens de la communauté; à Pavlovskii Posad, le Soviet local assimile les bénédictions que des prêtres vont donner de maison en maison pendant l'Avent et le Carême et pour lesquels ils reçoivent des honoraires « aux actes mensongers ayant pour but d'éveiller la superstition dans les masses» visés à l'article 120 du Code criminel et fait arrêter tous les prêtres.

D'après les réformateurs, ces maux avaient pour cause profonde l'incapacité où se trouvait jusque-là l'Église russe de s'adapter au nouveau régime politique et social. Aussi, le « Conseil Suprême », convoquant le concile, toujours

comme substitut d'Agathange, déclare-t-il, dans une « lettre pastorale » que le concile aura « pour tâche fondamentale de transformer l'Église orthodoxe, selon les conditions nouvelles de la vie en Russie », de « libérer l'Église orthodoxe de Russie de la dépendance matérielle et idéologique qui la tient attachée au capital mondial », d'assurer « dans les affaires ecclésiastiques l'influence prépondérante de ceux des membres de l'Église qui vivent de leur travail producteur ».

Le concile se réunit le 29 avril 1923. Tikhon, qui restait en relations avec les membres du « Conseil Suprême » sans reconnaître ni désavouer leur action, en était averti. 350 délégués (150 autres avaient cru bien faire de rester chez eux), dont 73 évêques, étaient présents. Antonin, devenu métropolite de Moscou, et Pierre, métropolite de Sibérie, présidaient. La session commença par des débats orageux sur l'envoi d'une adresse au gouvernement et à Lénine. Une proposition, introduite par le « Conseil Suprême, » de mise en jugement de Tikhon se heurta à la vive opposition de prêtres et de laïcs venus de la province. A Krasnitskii, anti-tikhonien ardent, répondait le vieux prêtre Sobolev dont les paroles avaient une grande action sur l'auditoire. Alors, 46 évêques signèrent une proposition de déposition du patriarche. Le 3 mai, tous les évêques, presque tous les prêtres et laïcs, soit 344 voix contre une et 5 abstentions, prononçaient la déposition du patriarche, lui retiraient le caractère monastique et le remettaient à l'état laïque. Puis, le concile votait l'abolition du patriarcat et la remise du pouvoir au concile, et, entre les sessions, au « Conseil Suprême ecclésiastique », autorisait le mariage des prêtres veufs, l'accès à l'épiscopat de prêtres mariés, adoptait le calendrier grégorien déjà mis en vigueur par le gouvernement, levait l'excommunication portée contre les Soviets par le patriarche Tikhon et « bénissait le pouvoir des Soviets ». Le 8, le concile avait fait notifier au patriarche la triple sentence qui le frappait; le 11 il se séparait.

D'après ses décisions, il n'y avait donc plus de patriarche en Russie, mais seulement un citoyen Beliavin, laïc, sous le coup d'une accusation pouvant entraîner la peine de mort.

Alors se produit un véritable coup de théâtre. Le 16 juin, Tikhon signe une rétraction de son passé anti-révolutionnaire, reconnaît justes, « sous réserve de quelques inexactitudes », les accusations portées contre lui, particulièrement en ce qui concerne sa protestation contre le traité de Brest-Litovsk, l'excommunication portée contre les Soviets et l'interdiction de livrer les trésors des églises; il attribue son « hostilité réelle » à l'éducation monarchiste qu'il a reçue et aux influences anti-soviétiques qui ont agi sur lui jusqu'à son arrestation; il déclare qu'il n'est plus l'ennemi des Soviets, qu'il rompt définitivement et résolument avec les contre-révolutionnaires et gardes-blancs de l'intérieur comme de l'extérieur; il demande à la « Cour Suprême » de le faire mettre en liberté. Le 27 juin, il sort de prison. Il adresse alors au peuple orthodoxe une lettre, datée du 15, par laquelle il déclare nulle la sentence qui l'a déposé, parce qu'il n'a pas été convoqué devant ses juges, comme l'ordonne le 74e canon apostolique; il conteste le droit de présence de la majorité des évêques; il conteste la valeur du concile et celle du « Conseil Suprême ecclésiastique » parce que, dit-il, dans l'un comme dans l'autre, ne siègent que des réformateurs; il recommande enfin au clergé et auxfidèles de s'abstenir de toute politique hostile aux Soviets. Le document est signé : « Tikhon, patriarche de toute la Russie » et publié avec cette signature par les journaux bolcheviks. Plusieurs évêques signent des déclarations semblables à celle du patriarche et obtiennent ainsi leur liberté.

Le ralliement de Tikhon était pour le gouvernement d'une immense importance. Par l'action qu'il pouvait avoir sur les masses ouvrières et surtout paysannes, il l'emportait de beaucoup sur les « bénédictions » du concile et du « Conseil Suprême ».

Celui-ci, tout joué qu'il fût, ne pouvait évidemment pas abandonner les positions qu'il avait prises. Il lança un appel pour rallier ses partisans, remplaça le métropolite Antonin par un président plus énergique, le métropolite d'Odessa, Eudoxe. Une partie de l'épiscopat et des fidèles se réunit autour de lui; la majorité, toutefois, resta acquise au patriarche. On établit évêque contre évêque; on se dis-

puta les églises. Il y eut ainsi deux hiérarchies, deux Églises : la tikhonienne et la vivante. Dans beaucoup de paroisses, surtout au village, prêtres et fidèles se souciaient d'ailleurs peu de savoir de quelle Église ils dépendaient.

Au point de vue canonique, l'imbroglio était parfait. Le patriarche s'était retiré et s'en était remis au jugement du concile; le concile s'était réuni et l'avait déposé, mais sans l'entendre. Le concile avait aboli le patriarcat; contre cette dernière décision pouvait-on arguer de sa composition ? Avait-il été régulièrement convoqué? Le « Conseil Suprême » pouvait-il s'appuyer sur l'approbation tacite du patriarche, lequel avait paru attendre tout d'abord du concile une solution, et ne l'avait, avant ou pendant sa session, ni approuvé ni condamné? Que valait l'autorité du patriarche, reprise « proprio motu »? Dans les Églises séparées d'Orient où le concile est, théoriquement, l'instance suprême, il n'y avait pas de solution possible. La conséquence est que, dans l'Église orthodoxe russe, il n'y a plus, depuis les événements de 1923, aucune autorité canoniquement indiscutable.

Pour compliquer encore les choses, le concile de 1923 avait reconnu l'Église autocéphale « d'Ukraine, de Crimée et de Galicie » du métropolite Tikhon (remplacé ensuite par Nicolas), sœur de « l'Église vivante » de Moscou. Mais, en Ukraine, beaucoup restaient fidèles à l'Église tikhonienne de Moscou, dont les représentants à Kiev, le métropolite Michel et ses quatre auxiliaires, furent arrêtés. D'autres se rattachaient à une Église autocéphale sans lien avec Moscou, dont le métropolite, Basile, avait été consacré (invalidement bien entendu) par l'imposition de la main d'un saint évêque mort et la volonté du peuple. Il y eut bientôt une quatrième Église, vouée surtout à la prédication. On se disputait aussi sur l'emploi de la langue liturgique : slavon, ukrainien, slavon avec prononciation ukrainienne. En Géorgie, la vieille église des Druses, avait profité de la révolution pour se séparer de Moscou et élire un « catholicos », Ambroise, qui fut arrêté en 1923 comme « contre-révolutionnaire ». A Saint-Pétersbourg, de nombreux orthodoxes, qui ne savaient plus quelle était la vraie Église ou que le ralliement du patriarche avait profondément troublés, pas-

saient aux vieux-croyants ou aux chrétiens « de la même foi », ce qui amena l'arrestation de plusieurs prêtres et laïcs.

Pressées par le danger, le 12 août, « l'Église vivante » et « l'Église apostolique ancienne » avaient fusionné en une « Église russe orthodoxe »; le « Conseil Suprême Ecclésiastique » avait été remplacé par un « Saint-Synode », lequel déclara schismatique « la Renaissance ecclésiastique », qui ne reconnaissait pas son autorité, et interdit le métropolite Antonin. Mais le danger croissait du côté tikhonien. Des fidèles, des prêtres, même des évêques de l'Église synodale faisaient leur soumission au patriarche. Le 1er juillet, Tikhon avait célébré pontificalement dans le monastère du Don, en présence d'une foule immense. Il enlevait, par ailleurs, aux synodaux leur meilleur argument en se montrant un loyal citoyen de l' U. R. S. S. et en imposant aux fidèles le respect de la dictature du prolétariat. Dans une lettre pastorale, en date du 4 juillet, il renouvelait sa déclaration antérieure, accusait son éducation et le premier concile de « la façon tranchante dont il s'était élevé contre le pouvoir des Soviets », condamnait « toute tentative, d'où qu'elle vînt, contre le pouvoir actuel ». « J'ai compris disait-il, la calomnie dirigée par ses ennemis contre le pouvoir des Soviets ». Dans des interviews, dans des sermons, il recommandait de reconnaître le gouvernement de l'Union et désapprouvait tout essai de contre-révolution. Le 24 septembre, il adoptait le calendrier grégorien. Le 22 janvier 1924, il citait devant son tribunal l'archevêque Platon qui, en Amérique, se montrait l'ennemi des Soviets. En février, il faisait afficher dans Moscou, par son auxiliaire et son conseiller le plus écouté, l'évêque Hilarion, une proclamation condamnant « tout discours anti-révolutionnaire » et affirmait, de nouveau qu'il n'avait « rien de commun avec la contre-révolution ». A la mort de Lénine, il faisait paraître ses condoléances dans le journal officieux *Izvestia*. Il avait enfin rédigé un nouvel appel au peuple russe pour lui enjoindre la soumission à la République des Soviets lorsque, le 8 avril 1925 la mort vint le surprendre. On estime à cent mille le nombre des fidèles qui suivirent son cercueil. Accusé par les uns de n'avoir pas su réconcilier à temps l'Église et la « révolution prolétarienne », par les autres d'avoir livré

l'Église au « pouvoir satanique » des Soviets, il restait, pour beaucoup de femmes et d'hommes du peuple, le patriarche.

5. *Le troisième Concile. Les métropolites Pierre et Serge.*

Le 7 janvier 1925, le patriarche Tikhon avait désigné trois évêques qui devaient « garder le trône patriarcal » en attendant la réunion du concile. C'étaient le métropolite Cyrille de Kazan, le métropolite Agathange de Iaroslav et le métropolite Pierre de Krutitsa. A la mort du patriarche, Agathange et Cyrille se trouvaient en exil; ce fut donc Pierre qui devint « gardien du trône patriarcal ». Ancien fonctionnaire, récemment entré dans les ordres, soupçonné de vues ambitieuses, il était, de plus, tenu pour suspect par les tikhoniens non ralliés à cause de la publication qu'il avait faite et confirmée de la proclamation du patriarche. D'après l'ordonnance promulguée par le Concile le 31 juillet-13 août 1918, un concile eût dû se réunir dans les trois mois pour élire un nouveau patriarche. Soixante-dix évêques se trouvaient alors en prison. Le métropolite Pierre trouva là une raison de ne pas convoquer le concile.

L'Église synodale (appelée aussi rénovatrice), à qui le ralliement de Tikhon aux Soviets avait enlevé sa principale raison d'être et qui ne parvenait pas, bien qu'elle ne souffrît aucune persécution, ou peut-être pour cette raison qu'elle n'en souffrait aucune, à remplacer sa rivale, crut les circonstances favorables pour faire la réunion des deux Églises et supprimer d'un commun accord le trône patriarcal qui n'avait plus de titulaire et semblait n'en pouvoir plus avoir. Un canon du Concile de 1917 ordonnait de convoquer le concile tous les deux ans. L'année 1925 se trouvait donc être une année conciliaire. Se considérant comme la véritable Église russe, l'Église synodale convoqua le concile et invita les tikhoniens à y participer. Le premier point du programme proposé au « Troisième Concile » était « de refaire l'unité de l'Église orthodoxe et de mettre fin au schisme causé par la personne de l'ancien patriarche Tikhon et sa politique ecclésiastique ». Le deuxième point était la préparation du concile œcuménique, que voulait réunir le patriarche de

Constantinople, Basile, et auquel il avait invité l'Église synodale. Les trois patriarches de Constantinople, de Jérusalem et d'Alexandrie avaient en effet des représentants près l'Église synodale. Il y eut chez les tikhoniens un moment d'hésitation. Enfin, le métropolite Pierre répondit par un refus et interdit aux tikhoniens de prendre part au concile. Ainsi réduit aux seuls soixante-dix évêques et cinquante délégués synodaux, le concile confirma l'abolition du patriarcat et les pouvoirs du Saint-Synode. Au sujet de quelques-unes des innovations du concile de 1923, il déclara que les masses devaient être préparées à l'épiscopat marié et au second mariage des prêtres, ce qui était, en fait, ralentir ces « réformes ». Il se sépara d'Antonin et de Krasnitskii, le premier ayant gardé son Église propre, le second s'étant rallié au patriarche Tykhon.

La paix n'était donc pas faite. Les deux Églises restaient en présence l'une de l'autre : la synodale continuant à faire l'essai d'une Église orthodoxe dans le cadre de la législation et de la vie soviétiques, la tikhonienne hors cadre et plus ou moins teintée d'opinions anti-révolutionnaires. Toutefois, l'exemple du patriarche, la durée du régime et la nécessité qui apparaissait de s'en accommoder, l'esprit révolutionnaire dans lequel baignaient les esprits, avaient amené un groupe de tikhoniens à chercher un rapprochement avec les Soviets. Ils accusaient, par ailleurs, le métropolite Pierre de se refuser à convoquer le concile, moins à cause d'une impossibilité de fait que par désir d'exercer un pouvoir personnel. Le 6 décembre, Pierre fut arrêté. Le 22, six évêques constituèrent, sous la présidence de l'archevêque Georges, un nouveau « Conseil Suprême Ecclésiastique », qui déclara prendre provisoirement la direction de l'Église et vouloir préparer la convocation du concile. Le second acte du « Conseil » fut de faire tenir au gouvernement une déclaration de loyalisme.

Le métropolite Pierre avait eu la précaution de désigner des « remplaçants du gardien du trône patriarcal » : le métropolite Michel de Kiev, qui refusa, le métropolite Arsène de Novgorod, qui se trouvait déporté, le métropolite Serge de Nijni-Novgorod. Ce dernier n'était autre que l'ancien métropolite de Vladimir qui avait pris le parti du gouvernement

contre le patriarche dans l'affaire des trésors ecclésiastiques; il avait même passé, en juin 1922, à « l'Église vivante », pour revenir ensuite à l'Église tikhonienne. Le Saint-Synode crut pouvoir lui faire des propositions d'accord et reçut, en réponse, une sentence d'interdit prononcée contre tous ses membres. Pendant ce temps, le métropolite Agathange, désigné par le patriarche Tikhon et revenu de déportation, faisait valoir ses droits. Il y eut une lutte de quelques jours entre le « gardien » et le « remplaçant du gardien »; Agathange, vieux et fatigué, finit par reconnaître l'autorité de Serge.

Serge entreprit alors une double action. Se sentant soutenu par les ouvriers orthodoxes, qui avaient autrefois approuvé son opinion en faveur de la remise aux Soviets des trésors ecclésiastiques, il entama des pourparlers avec le pouvoir en vue d'obtenir pour l'Église un « statut légal ». De plus, il envoya aux évêques une lettre confidentielle pour les prier de présenter au gouvernement une adresse collective dans laquelle ils condamneraient le « mouvement blanc » et demanderaient l'autorisation de se réunir en concile pour élire un patriarche. Des évêques de confiance faisaient circuler la lettre; cette opération était déjà avancée et donnait les plus intéressants résultats lorsque l'un des évêques missionnaires fut pris avec sa correspondance. Le métropolite Serge fut aussitôt arrêté. Il avait désigné par avance, comme « remplaçant du gardien », le métropolite Joseph de Novgorod, qui fut arrêté. Mais Joseph avait eu le temps d'établir un ordre de succession en vertu duquel le pouvoir passa à l'archevêque de Sverdlov (Ekaterinburg) Corneille, qui fut arrêté, puis à l'archevêque d'Astrakhan Thaddée, qui fut arrêté, puis à l'archevêque d'Uglitch, Séraphin. Celui-ci entra en possession de sa dangereuse charge le 8 décembre 1926 et fut arrêté. Interrogé sur le nom du successeur qu'il s'était désigné, il répondit : « le Christ »; on le relâcha. En février 1927, il renouvelait les prescriptions données par le patriarche Tikhon et l'archevêque Agathange, donnant à chaque évêque l'autonomie administrative. Il n'y avait donc plus, dans l'Église tikhonienne, de pouvoir central.

Toutefois, la solution de la crise était proche. Hilarion et les évêques détenus aux îles Solovki, dans la mer Blanche,

avaient rédigé un mémoire dans lequel ils demandaient pour l'Église la liberté de réunir des congrès diocésains et le concile, la liberté d'élire les membres du Saint-Synode et le patriarche. Ce mémoire resta sans réponse. Le gouvernement se trouvait engagé dans une négociation infiniment plus intéressante avec le métropolite Serge. Celui-ci obtenait l'autorisation de constituer un « Synode patriarcal »; en son nom et au nom du synode il publiait une lettre pastorale dans laquelle il proclamait l'union des intérêts de l'Église et de la République des Soviets, de leurs efforts pour parer aux attentats de la contre-révolution. Il déclarait que le gouvernement et lui avaient trouvé le terrain d'entente sur lequel pouvait s'opérer la « légalisation » de l'Église. Enfin, il annonçait la convocation du concile. La publication de cette lettre coïncidait, en août 1927, avec sa mise en liberté. Lors du dixième anniversaire de la révolution bolchévique, le métropolite et son synode, de même, que les « rénovateurs » et leur synode, ordonnaient des prières publiques pour le gouvernement.

De son côté, Staline déclarait, en janvier 1928, que « la Russie soviétique n'avait nullement l'intention de combattre la foi de ses citoyens en un Dieu quel qu'il soit ». Il ajoutait que « personne ne peut se passer d'un idéal »; que pour 5 p. 100 des habitants de l'U. R. S. S. cet idéal était le communisme, pour 95 p. 100 la foi religieuse et que « ce serait une absurdité politique et un crime contre le principe soviétique » que d'opposer les 5 p. 100 aux 95 p. 100.

Ainsi cette guerre de dix ans se terminait par une paix blanche. Ni la République des Soviets n'avait détruit l'Église orthodoxe, ni l'Église orthodoxe n'avait renversé la République des Soviets. Avec l'Église vivante et synodale, avec Tikhon, avec Serge, l'U. R. S. S. s'était servie de l'Église orthodoxe, mais se servir d'elle revenait à témoigner de la force qu'elle avait encore. L'Église orthodoxe, de son côté, reconnaissait « l'Union des Soviets comme sa patrie politique ». Évidemment ses raisons n'étaient pas toutes renfermées dans la stricte théologie, encore moins dans le sentiment. L'Église pliait devant la nécessité de se sauver

en trouvant une place légale dans un état de choses qui pouvait durer longtemps encore.

Le métropolite Serge s'est expliqué sur ses raisons d'agir, théologiques et pratiques, dans une instruction complémentaire à sa déclaration. Il se trouve, en ce moment, engagé dans deux négociations difficiles. Le gouvernement de l'U. R. S. S. voudrait, par lui, mettre la main à la fois sur le clergé et sur les biens d'Église qui se trouvent à l'étranger. L'opération est délicate, tant à cause de telle personnalité que, pour des raisons particulières, le métropolite voudrait sauver, qu'à cause de la politique où se trouvent mêlés les intérêts de l'émigration russe et ceux de différents États. En second lieu, il s'agit de refaire l'union entre l'Église thikhonienne et l'Église synodale. Tout d'abord, le « Conseil Suprême ecclésiastique » avait protesté contre l' « usurpation de pouvoir » commise par Serge. Mais que faire? alors que dans le cas de Serge, comme dans celui de Tikhon, le gouvernement était derrière. Les synodaux se rendaient bien compte que le double ralliement de Tikhon et de Serge leur enlevait le principal de leur raison d'être. Ils prêtèrent l'oreille aux suggestions qui leur venaient de Serge. Un concile commun (le quatrième pour les synodaux, le second pour les tikhoniens) aurait pu recoudre les deux morceaux d'Église, rattacher même la fraction de l'émigration disposée à transiger, élire un patriarche « rouge » et rendre à l'Église orthodoxe russe la base canonique certaine qu'elle a perdue. Mais le synode patriarcal refuse de reconnaître en l'Église synodale une sœur avec qui il pourrait se retrouver; il ne veut que recevoir une pécheresse pénitente. L'idée du concile semble s'être brisée sur cette résistance.

III

LA FOI ET LA VIE CHRÉTIENNES DANS LA RUSSIE DES SOVIETS

Si passionnantes que puissent être les péripéties de la lutte entre le gouvernement de l'U. R. S. S. et l'Église orthodoxe, ou l'histoire des convulsions de l'Église, là n'est pas le fond

du problème. Ce qu'il importe plus que tout de savoir, c'est ce que sont devenues la foi et la vie chrétiennes en Russie.

La révolution de février 1917 avait donné aux esprits des préoccupations presque exclusivement politiques; d'où l'indifférence presque générale au milieu de laquelle le concile avait déroulé ses cérémonies et tenu ses séances. Avec la révolution d'octobre les conditions changèrent. L'Église apparut comme la seule chose qui restât debout dans l'éboulement prodigieux et inattendu non seulement d'un ordre politique, mais d'un ordre social, d'une vie, d'un pays. Nombre d'intellectuels, autrefois moqueurs ou méprisants, indifférents ou athées, passèrent à une foi d'autant plus ardente que les motifs de leur conversion étaient plus immédiats et plus violents. Dans les villages, on courait voir les icones, les croix dont les couleurs et l'éclat « se renouvelaient » subitement.

Le gouvernement, de par le décret de séparation, ignorait toute religion. Il ne poursuivait, disait-il, n'emprisonnait, n'exécutait les fidèles, les prêtres et les évêques que comme « contre-révolutionnaires »; mais les cadres de la « contre-révolution » étaient assez larges pour contenir beaucoup de gens et beaucoup d'accusations.

Si, de plus, le gouvernement est, dans l'abstrait, indifférent à toute religion, ses membres et ses partisans s'inspirent d'une doctrine qui proclame la nécessité de détruire toute religion. Ils ont à leur disposition les journaux et les livres, les informations et articles de propagande affichés (« journaux du mur »), les « izba » de lecture, les conférences, les clubs, les écoles, les Universités, la pression sur les soldats et les fonctionnaires, les associations d'enfants, de jeunes gens, de jeunes filles, le parti communiste, les unions professionnelles, les associations de « Sans Dieu ».

Le gouvernement fait sortir des presses, sous forme d' « éditions d'État », une quantité énorme de livres, brochures, pièces de théâtre, revues illustrées dans lesquels passe tout ce qui peut s'écrire ou se dessiner contre les croyances religieuses. Tout ce que l'étranger a produit dans ce genre depuis les pamphlets protestants du XVIe siècle et qui se trouvait utilisable a été traduit. Les « savants » indigènes ont ajouté leurs produits. Deux revues sont les organes permanents

du mouvement : le *Sans Dieu* plus populaire, l'*Athée* plus « scientifique ». Dans le *Sans Dieu*, par exemple, une image montre un tramway en panne; le pope l'asperge d'eau bénite : le tramway ne marche pas; l'ouvrier électricien rétablit le courant : le tramway marche; par là se trouvent établies la vérité de la science et la fausseté de la religion. Dans l'*Athée* on démontre que le Christ relève des mythes solaires. L'Église tikhonienne ne peut pratiquement rien faire imprimer. L'Église vivante et synodale a fait paraître plusieurs ouvrages d'histoire polémique et publie un *Messager*.

La législation du mariage tend à l'union libre sans y être encore arrivée et agite de vives discussions les clubs et les congrès. Le mariage se contracte par inscription sur les registres de l'état civil. Il est conseillé de le faire précéder d'un examen médical; déconseillé de le faire suivre d'une cérémonie à l'église. D'après les statistiques de 1927, 70 p. 100 des mariages seraient contractés, sur le territoire de l'U. R. S. S., sans intervention du prêtre. Le mari n'a le droit d'imposer à sa femme ni son nom, ni sa nationalité, ni son domicile. Le divorce s'obtient par la déclaration de l'un des conjoints. Il était très fréquent, avant la révolution, dans l'aristocratie et la bourgeoisie; il l'est maintenant dans toutes les classes. L'avortement est légal et largement pratiqué. En 1927, il a supprimé le cinquième des naissances. La puissance paternelle est abolie; les discordes entre parents et enfants sont réglées par le tribunal. Les législateurs bolcheviks sont d'accord pour dire que l'enfant, en tant que futur citoyen, est leur préoccupation principale, non la famille.

Un enfant russe né dans les dix dernières années est normalement destiné à l'irréligion. Si ses parents sont de vrais communistes ou cèdent à l'entraînement, il ne doit pas être baptisé, mais « octobrisé » (la révolution bolchevique a eu lieu en octobre). L'octobrisation consiste à présenter l'enfant à l'assemblée communiste locale dans une cérémonie solennelle; le président, ou les assistants, ou les parents lui imposent un nom : pour les garçons, Octobre, Danton, Marat, Engels, Marx, Communard, Gloire rouge (Krasnoslav), Sirius, etc; pour les filles, Octobrine, Sapho, Mimosa, Marianne, Volga, Aphrodite, Étincelle (nom d'un journal

bolchevik d'avant la révolution)... L'école lui donne en même temps qu'un enseignement général, un enseignement politique et social marxistes. On lui apprend à ne voir dans la nature qu'un mécanisme, dans l'histoire qu'un matérialisme économique et qu'une lutte entre le capitalisme et le prolétariat, en lui-même qu'un corps qu'il faut soigner et développer par l'hygiène, la gymnastique, le sport, pour qui l'ascétisme est un danger, la « morale bourgeoise » une hypocrisie, corps pourvu d'une intelligence qu'il faut instruire et mettre au service du prolétariat et de la révolution. S'ils deviennent étudiants, le jeune homme, la jeune fille, recevront dans les établissements d'enseignement supérieur une culture marxiste : l'histoire, l'histoire littéraire, la critique, la philosophie, le droit, tout est présenté sous l'angle marxiste. Ils suivent des cours et passent des examens qui les empêcheront d'être des « illettrés politiques ».

Pour « protéger » l'enfant, le code interdit de lui donner un enseignement religieux « collectif » avant l'âge de dix-huit ans; l'enseignement « individuel » n'est autorisé ni à l'école ni à l'église, mais seulement à la maison, si le père et la mère sont d'accord pour qu'il soit donné. L'enfant ne pourra guère être instruit que par les sermons du prêtre et les leçons des parents chrétiens. Malheureusement, les prêtres orthodoxes prêchent peu et mal. De beaucoup, l'action religieuse principale sera exercée par les parents. Ceux-ci, dans les classes autrefois dirigeantes, ont une connaissance générale de leur religion qui peut suffire à donner aux enfants des éléments d'instruction; dans les classes populaires, les idées sont vagues et confuses, mais suppléées par un sentiment religieux resté, jusqu'à ces derniers temps, très vif. Il faut donc supposer des parents croyants. C'est encore aujourd'hui le cas général de la mère, dans les campagnes. Mais c'est déjà un cas plus rare, chez les hommes particulièrement, dans l'ancien monde des nobles, bourgeois, fonctionnaires, même après le renouveau des premières années révolutionnaires; de plus, on craint, en faisant de l'enfant un chrétien, de lui rendre plus tard la vie impossible, de lui donner des idées ne correspondant en rien au monde qui l'entourera, qui le gêneront et le feront souffrir.

Au contraire, le parti communiste s'empare de l'enfant. Il en fait un « leninets » (petit léniniste), un « pionnier » (sorte de scout bolchevik). Le produit humain qui doit sortir du creuset de l'éducation soviétique est un être bien portant, peu instruit, libre de suivre ses instincts physiques et persuadé que l'U. R. S. S. est cette partie privilégiée du monde où, le capitalisme, la bourgeoisie et la religion — c'est-à-dire les forces du passé qui oppriment l'homme et s'opposent à son bonheur — étant abolis, la vie est meilleure et plus juste qu'ailleurs.

Aux jeunes gens et aux jeunes filles, le parti offre l' « Alliance de la jeunesse communiste » (Komsomol), dont les membres, 500000 en 1927, non seulement reçoivent la doctrine antireligieuse, mais sont entraînés dans les manifestations, surveillés dans leur vie privée. Le « Komsomolets » ne doit plus se rattacher par aucune espèce de croyance, de pratique, de relation à n'importe quelle religion. Il danse dans les églises désaffectées, va en excursion toute la journée du dimanche, fait de la gymnastique pendant la messe, se marie par simple inscription sur le registre d'état civil, empêche sa femme de faire baptiser les nouveau-nés; théoriquement, du moins, car les journaux, revues et bulletins de la « jeunesse communiste » ont, plus souvent qu'il ne voudraient, à se plaindre de « l'inconscience » de tel ou tel qui remplit les fonctions de sonneur, de chantre, de marchand de cierges et se laisse conduire à l'église après l'enregistrement du mariage civil, parce que sa femme veut être non seulement « enregistrée » mais encore « mariée » ou parce que les beaux-parents refusent, si le curé n'intervient pas, de donner l'argent, le linge, la vache, qui constituent la dot.

La même « inconscience » sévit chez les ouvriers organisés et chez les fonctionnaires du parti communiste, malgré les avertissements d'une tutelle attentive. Les dirigeants du parti avaient la douleur de constater, en 1923, que 30 p. 100 de leurs électeurs restaient croyants et pratiquants, bâtissaient des églises et trouvaient de l'argent pour leur curé, alors qu'ils se dérobaient au paiement des cotisations et des impôts. La raison foncière de ces nombreux cas « d'inconscience » est que les associations de jeunesse et le parti comptent

beaucoup de membres attirés par les billets de faveur dans les théâtres et les cinémas, le sport et différents avantages matériels. Les « Sans-Dieu » sont des athées beaucoup plus résolus, mais aussi beaucoup moins nombreux (0,15 p. 100 de la population totale). C'est à eux, de conserve avec les « Komsomol », que revient l'organisation des manifestations, mascarades, représentations antireligieuses.

Les femmes du peuple ont constitué pendant les dix dernières années et constituent encore la plus solide défense de l'orthodoxie en Russie. Le parti communiste a imaginé, pour les atteindre, une action méthodique. Il les mêle autant qu'il peut à la vie publique, les groupes en clubs, en unions professionnelles et les soumet alors à la propagande de la conférence, du cinéma, des conversations. Le mouvement a commencé dans les usines de Moscou et de la banlieue, sous la direction de la camarade Kollontai, et gagne peu à peu toute la Russie.

Il y a donc actuellement trois générations superposées : la génération laissée par l'Ancien Régime, religieuse dans son ensemble, dont les intellectuels ont fait, pour beaucoup, retour à l'orthodoxie, qui, aux fêtes, remplit les églises, génération que les Russes appellent celle des « agonisants »; la génération des jeunes gens qui ont, en 1928, de seize à vingt-cinq ans, née sous l'Ancien Régime, mais qui a pris conscience d'elle-même sous le nouveau et qui offre des aspects divers : les jeunes paysans se prêtent, pendant le temps du service militaire, à ce qu'on leur demande, retirent les « croix de baptême », ne font pas leurs Pâques, se moquent des popes, mais, retournés au village, reprennent leurs habitudes religieuses; la proportion des jeunes paysans croyants est plus forte dans les pays de l'Ouest par réaction contre la Pologne catholique, plus forte en Ukraine, dans les pays du Don et du Kuban, que dans les pays de la Volga; les jeunes ouvriers sont beaucoup plus atteints, à cause de la propagande incessante à laquelle ils sont soumis, de la pression exercée sur eux, de l'action dissolvante des grands rassemblements humains; les jeunes fonctionnaires et officiers sont, par nécessité ou par conviction, dans leur presque totalité au moins des abstentionnistes; les étudiants se montrent,

pour une bonne moitié, indifférents à toute question religieuse; un quart est anti-religieux, anti-clérical, communiste rouge et athée; un quart est, au contraire, profondément religieux, plus qu'il ne l'eût été avant la révolution avec, chez plusieurs, des inquiétudes qui les font s'échapper des théories matérialistes d'autant plus violemment qu'ils les sentent plus imposées comme un enseignement officiel, ou qui les font rêver d'une orthodoxie idéale, de l'ascèse des saints russes, ou qui les rendent inquiets de connaître le catholicisme, aperçu à travers Solovev. Derrière ceux-là monte la génération née depuis la révolution et sur laquelle la Russie d'aujourd'hui pèse de tout son poids. Si le régime actuel continue et continue tel qu'il est, si l'éducation et la formation reçues produisent leurs résultats logiques, l'orthodoxie, malgré les nouvelles formes d'apostolat empruntées aux méthodes bolcheviques (« christolom »; « journaux du mur », clubs), disparaîtra lentement pour ne plus être que le privilège d'îlots de paysans et d'intellectuels. Le Russe croyant est, d'une façon générale, profondément croyant; mais le Russe incroyant est plus profondément incroyant qu'aucun autre être humain. Il n'y a pas au monde d'athée plus froidement et plus radicalement vidé de Dieu que l'athée russe.

Un autre danger menace l'orthodoxie russe : c'est le développement des sectes. Déjà, avant la révolution, le progrès des sectes, d'origine soit russe, soit étrangère, rongeait l'Église. Elles étaient partout, dans les villes et dans les villages; il y en avait d'évangéliques, de semi-juives, de protestantes, de mystiques, d'anti-sociales, d'hallucinées, d'immorales. Il y en avait de dansantes, de tournoyantes, de tremblantes, de flagellantes. Les unes se disaient sous l'action directe du Saint-Esprit; d'autres montraient le roi David, saint Jean-Baptiste, la Mère de Dieu réincarnés et les faisaient quelquefois finir en cours d'assises. Le gouvernement impérial les combattait par des missionnaires professionnels et inopérants en même temps que par sa police, à peine plus efficace.

La décomposition de l'ancienne Russie, le trouble et l'inquiétude ont favorisé leur rapide développement. On a vu de nouveau des paysans « se purifier en commun » par l'incendie volontaire de l'izba où ils s'étaient enfermés; des « forces

spirituelles » ont passé dans les airs et commencé le combat du bien contre le mal; sur les bords de la Volga, des villages attendent la fin du monde; en Ukraine, une vieille fille sent des ailes lui pousser et s'entretient avec un ange qu'elle porte, assis, sur sa tête. Les Soviets avaient d'abord favorisé quelques sectes protestantes, les méthodistes, en particulier. Il y avait là, en même temps, réaction contre le régime précédent et désir de ne pas se fermer les marchés anglais et américain. Puis, les Soviets ont vu dans les missionnaires protestants des témoins gênants, des « espions politiques et économiques », des propagandistes de cette « maladie religieuse » qu'ils voulaient supprimer sous la forme orthodoxe. Mais les sectes, avec leur hiérarchie rudimentaire, leur organisation souvent insaisissable, leur culte sans éclat, leurs réunions plus ou moins secrètes, échappent à la surveillance du gouvernement soviétique comme elles échappaient à celle du gouvernement impérial. De plus, le tempérament russe est particulièrement « sectaire »; il aime la dispute, l'indépendance, la division. Maintenant qu'il n'est plus maîtrisé dans les affaires de religion par la forte main de l'autocratie il suit son penchant. Enfin, dégoûtés de l'orthodoxie par les bolcheviks eux-mêmes, troublés par les divisions de l'Église, les luttes entre prêtres et entre évêques, beaucoup de paysans passent aux sectes. Les prédicateurs — formés chez les adventistes, baptistes, méthodistes par des leçons spéciales, voire même des cours suivis — trouvent donc un terrain tout préparé. Il arrive aussi que la propagande se serve de la révolution en formant des « léninistes » ou des « communistes chrétiens ». Le résultat est que les sectes augmentent parallèlement à l'incroyance : tolstoïens et méthodistes à Moscou, évangélistes et baptistes à Leningrad, évangélistes dans le gouvernement de Tver, baptistes en Sibérie orientale, baptistes, adventistes, stundistes en Ukraine; au total, quatre millions.

Il se fait une Russie athée et une Russie sectaire. Refoulée par elles, la Russie orthodoxe, divisée et affaiblie, retire et essaime ses effectifs, sans que personne puisse dire s'il s'agit d'une retraite définitive ou d'un repli momentané.

CH. QUÉNET

L'EX-DÉTENU 299

I

Il y avait de quoi déconcerter le directeur de la prison : le sourire de l'homme était si étrange! Naturellement, ces intellectuels (médecins, hommes de loi ou d'Église), on ne pouvait jamais leur dire adieu sans une certaine gêne; on ne pouvait pas non plus les congédier avec l'habituelle poignée de main et le conseil : « Allons, j'espère qu'on va bien se conduire... bonne chance! » Non! sa peine purgée, un homme bien élevé reprend un peu son rang, cesse d'être un numéro, cesse même d'être ce nom sans préfixe auquel la loi et les journaux, avec leur sens infaillible des convenances, réduisent immédiatement un prisonnier au moment de sa condamnation, ou même avant. Le numéro 299 devenait de nouveau le docteur Philippe Raider, maigre et frêle dans son costume de cheviotte gris foncé, avec ses cheveux gris, qu'il avait laissé repousser pour être prêt à rentrer dans le monde, avec ses yeux brillants, profondément enfoncés, et ce sourire étrange... Conversation difficile. Le directeur se décida tout d'un coup à dire seulement : « Eh bien, adieu, docteur », et, tendant la main, il ne rencontra que le vide.

Ainsi, il s'en allait, ce gaillard-là, en prenant des airs de défi! Cette attitude, après plus de deux années de séjour à la prison, fit une assez désagréable impression au directeur; dans son esprit, il repassa les souvenirs que lui laissait ce détenu : ... affaire d'avortement... caractère sans « liant »...

non pas qu'il permît aux prisonniers de se lier entre eux; mais c'était toujours bon signe de savoir qu'ils se lieraient s'ils n'en étaient rigoureusement empêchés! Notes : exemplaires. Rapport de l'aumônier : « Rien à faire », ou quelque chose d'approchant. Travail : reliure. C'est bien ça! Mais le directeur se souvenait surtout de cette silhouette longue et souple, qui, à l'exercice, marchait à grandes foulées, un peu comme un loup. Et le voilà, maintenant, debout devant lui! Le directeur, malgré sa haute taille, se sentit à ce moment-là singulièrement petit. Élevant la main, il la tira de cette position d'isolement peu reluisante et, d'un geste, mit fin à l'entretien. Les lèvres du numéro 299 remuèrent :

— Est-ce tout?

Habitué à être appelé « monsieur le directeur » jusqu'à la dernière minute, il rougit. Mais il y avait tant de distinction dans le ton qu'il décida de laisser passer.

— Oui, c'est tout.

— Merci. Bonjour.

Les yeux brillèrent sous les arcades sourcilières, un sourire retroussa les lèvres sous le long nez fin et légèrement busqué; l'homme gagna la porte avec aisance. Il n'était pas embarrassé de ses mains. Il ne fit aucun bruit en sortant. Crédié! c'est qu'il avait tellement eu l'air de penser, le lascar : « Allez, vous n'êtes qu'un pauvre diable! » Le directeur promena ses yeux autour de son bureau. Existence extrêmement spécialisée, assurément. Les fenêtres avaient des barreaux, c'était ici qu'il voyait le matin de bonne heure les prisonniers récalcitrants. Fourrant les mains dans ses poches, il fronça les sourcils...

Dehors, le gardien chef, grisonnant, droit, vêtu de bleu, marchait le premier, avec son trousseau de clefs.

— Tout est en règle, — dit-il au portier, également vêtu de bleu. — Le 299, sortant; y a-t-il quelqu'un qui l'attende?

— Non, chef.

— C'est bon, ouvrez!

La porte résonna au contact de la clef.

— Adieu, mon ami, — dit le gardien chef.

Le prisonnier libéré tourna vers lui son visage souriant et inclina la tête; il se tourna ensuite vers le portier, salua

de nouveau, passa entre eux et sortit en mettant son chapeau de feutre gris. La porte résonna au contact de la clef.

— Il a le sourire, — dit le portier.

— Ah! Guère causant, c'client-là, — dit le gardien-chef; — un type calé cependant, à c'qu'on m'a dit.

Sa voix avait une intonation de reproche et se nuançait d'un peu de surprise, comme si, tout en l'ayant dit, il n'avait pas eu le dernier mot...

Les mains dans les poches, le prisonnier libéré marchait à loisir au milieu du trottoir. Un jour d'octobre, de soleil et de brume, les rues pleines de gens à la recherche de leur repas de midi. Regardant par hasard ce passant, leurs yeux se détournaient aussitôt, comme le doigt s'écarte vivement d'un fer trop chaud...

***

Sur le quai de la gare, l'aumônier de la prison, dont c'était le jour de congé, et qui allait en ville, aperçut, sous un chapeau gris, un visage qui lui était vaguement familier.

— Oui, — dit une voix, — l'ex-299. Raider.

L'aumônier éprouva de l'étonnement.

— Oh! Ah! — bégaya-t-il. — Vous êtes libéré d'aujourd'hui, je crois. J'espère que vous...

— Merci, merci beaucoup.

Le train entrait en gare à grand fracas. L'aumônier monta dans un compartiment de troisième classe : l'ex-299 le suivit. L'aumônier en ressentit comme un coup. Cela ressemblait si peu à un prisonnier! Et ce prisonnier, chez lequel il n'avait pour ainsi dire pu provoquer aucun changement au cours de ces deux années, lui avait toujours causé une sorte d'embarras. Il était là, assis en face de lui, retournant son journal, fumant une cigarette, comme s'ils eussent été sur un pied de parfaite égalité. L'aumônier abaissa la feuille qu'il lisait et regarda par la portière, cherchant à se tracer une ligne de conduite; puis, se sentant dévisagé, il jeta à la dérobée un coup d'œil rapide à son vis-à-vis. Les traits de l'homme semblaient dire : « Vous vous sentez un peu mal à l'aise, n'est-ce pas? mais ne vous tourmentez pas. Je n'ai

pas de mauvais sentiments. Vous avez une bien lamentable existence. » Incapable de trouver la rispote que méritait ce regard, l'aumônier observa :

— Belle journée, la campagne a l'air magnifique.

L'ex-299 tourna vers le paysage ces yeux brillants qu'il avait. En dépit du sourire, le visage paraissait affamé; l'aumônier demanda :

— Voulez-vous un sandwich?

— Merci.

— Excusez-moi de vous poser une question, — dit l'aumônier au bout d'un moment, tout en soufflant les miettes restées sur ses genoux, — mais que comptez-vous faire maintenant? J'espère que vous allez... (Comment lui dire cela?) changer de conduite?... vous réhabiliter?... reprendre votre train-train?

Il ne pouvait rien formuler et prit, au lieu de continuer sa phrase, la cigarette que l'ex-299 lui offrait. L'homme parlait aussi; ses mots semblaient venir lentement, à travers la fumée, comme s'ils n'étaient pas encore réaccoutumés à se servir de la langue.

— Ces deux dernières années ont été inestimables pour moi.

— Ah! — dit l'aumônier, plein d'espoir.

— Je me sens en pleine forme.

Un découragement saisit l'aumônier.

— Est-ce que vous entendez par là, — dit-il, — que vous ne regrettez pas... que vous n'êtes pas... heu...?

— Inestimables!

La figure de l'homme avait une expression affligeante, opiniâtre et étrangement souriante. Pas la moindre humilité en tout ceci. Il s'apercevra bientôt que la société ne tolère pas une telle attitude. Non certes! Il ne tardera pas à se faire remettre à sa place.

— Je crains, — dit l'aumônier avec bonté, — que vous ne trouviez la société implacable. Avez-vous de la famille?

— Femme, fils et fille.

— Comment vous recevront-ils?

— Sais pas, pour sûr.

— Et vos amis? Je veux seulement vous préparer un peu.

— Heureusement, j'ai des ressources personnelles.

L'aumônier écarquilla les yeux. Était-ce une chance, ou plutôt un malheur?

— Si j'avais été de ceux qu'on peut briser, votre prison m'aurait brisé. Une autre cigarette?

— Non, merci.

L'aumônier se sentit profondément triste. Il avait toujours dit qu'on ne pouvait rien faire de ces gens-là tant que leur force de volonté n'était pas brisée. Désolant de voir un homme qui avait reçu cette grande leçon rester encore si arrogant!

Et, relevant son journal, il s'efforça de lire. Mais ces yeux, qui semblaient percer les caractères imprimés! C'était infiniment gênant. Oh! infiniment!...

II

Dans le salon d'une petite maison, près de Kew Gardens, madame Philippe Raider regardait un bout de papier bleu qu'elle tenait à la main, comme si c'eût été une de ces araignées dont elle avait une si instinctive horreur. Elle était assise sur une chaise; son fils, qui était en face d'elle, se leva; adossée au mur, sa fille, qui jouait les variations de Brahms sur un thème de Haydn, s'arrêta soudain :

— Il dit ce soir!

Les mains de la jeune fille tombèrent du clavier.

— Ce soir? Je croyais que c'était le mois prochain. C'est bien notre père! Pas un mot d'avertissement!

Le fils, machinalement, sortit sa pipe et se mit à en frotter le fourneau. Il était frais de visage, blond, avec une petite tête.

— Pourquoi ne nous a-t-il pas dit d'aller à sa rencontre à Londres? Il doit bien savoir qu'il faudra en venir à un arrangement.

La jeune fille se leva aussi, s'appuya contre le piano; silhouette frêle couronnée de cheveux noirs, embroussaillés et courts.

— Qu'allons-nous faire, maman?

— Il faut que Jack aille décommander Mabel et Roderick pour ce soir.

— Oui, et puis, s'il allait rester ici? Sait-il que je suis fiancé, et Beryl aussi?

— Je crois que je le lui ai dit dans ma dernière lettre.

— Et vous, maman, qu'est-ce que vous allez faire?

— C'est arrivé si subitement... je ne sais pas.

— C'est inconvenant, — dit le jeune homme violemment.

Sa sœur ramassa le télégramme tombé à terre.

— Earls'Court, 5 h. 04. Il peut arriver d'un moment à l'autre. Jack, je t'en prie, dépêche-toi. Ne se rend-il pas compte que dans le quartier on ne sait rien?

Madame Raider se tourna vers le feu.

— Votre père ne se sera rendu compte que de ses propres sentiments.

— Eh bien, il le faudra, qu'il s'en rende compte. Je m'en charge.

— Le docteur Raider, Madame.

L'ex-299 se tenait debout, souriant, à la porte, que la femme de chambre avait fermée derrière lui.

— Eh bien, Berthe, — dit-il. — Ah! Beryl. Allons, Jack!

Sa fille seule répliqua :

— Eh bien, mon père, vous auriez bien pu nous prévenir à l'avance.

Les regards de l'ex-299 allèrent d'un visage à l'autre.

— Il ne faut jamais dire aux enfants qu'ils vont prendre un remède. Comment allez-vous tous?

— Parfaitement, merci. Et vous, comment allez-vous?

— Je ne me suis jamais mieux porté. Vie saine... la prison!

Comme une somnambule, madame Raider traversa la pièce. Elle tendit la main, d'un geste tâtonnant. L'ex-299 ne la prit pas.

— Pas mal ici, — dit-il. — Peut-on se laver?

— Jack, mène ton père dans le cabinet de toilette.

— Dans la salle de bains, je te prie.

Venant de la fenêtre, le fils s'approcha, jeta un coup d'œil au visage souriant de son père, et lui montra le chemin. Madame Raider, brune, mince et pâle, parla la première :

— Pauvre Philippe!

— On ne peut plaindre papa, maman; on ne l'a jamais pu; sauf qu'il n'a plus sa moustache, je ne vois pas grand changement en lui, d'aucune manière. C'est vous que je plains. Lui, c'est bien simple, il ne peut rester ici. Songez donc! tout le monde vous croit veuve.

— Les gens en savent généralement plus long qu'ils n'en ont l'air, Beryl.

— Personne ne nous a jamais fait une allusion. N'aurait-il pas pu nous consulter?

— C'est à *lui* qu'il faut penser.

— Lui, il n'a guère pensé à nous, quand il a fait cette chose horrible. Et c'était tellement inexplicable, à moins que...! Maman, parfois, j'ai pensé qu'il avait été obligé; qu'il était... son amant et son docteur à la fois!

Madame Raider secoua la tête.

— Si cela avait été, il me l'aurait dit. Ton père s'est toujours justifié à ses propres yeux.

— Que faut-il que je fasse à propos de Roddy?

— Il faut attendre, voilà tout.

— Voilà Jack! Eh bien?

— Il prend un bain aussi chaud qu'il peut le supporter. Voici tout ce qu'il a dit : : « C'est la première chose qu'on fait en y entrant, et la première en en sortant... c'est symétrique, n'est-ce pas? » Il faut que je lui monte une tasse de café. C'en est vraiment trop! Les domestiques ne peuvent ignorer qu'un docteur Raider qui prend un bain au moment même où il vient faire une visite ne saurait être que notre père.

— C'est comique.

— Vraiment? Il ne donne aucun signe de honte. Il le criera sur les toits. Je pensais naturellement qu'il irait à l'étranger.

— Nous le pensions tous

— S'il était démoralisé, on pourrait s'apitoyer sur lui. Mais il a l'air fier comme un paon, enchanté de lui-même. Et c'est un crime si ignoble... comment l'expliquer à Mabel? Si je lui dis simplement qu'il a été en prison, elle imaginera encore quelque chose de pire. Maman, je vous en prie, insistez pour qu'il parte sur-le-champ. Nous pouvons dire aux domes-

tiques que c'est un oncle... qui a été en rapport avec des contagieux.

— Portez-lui son café, vous, maman. Ah! c'est vrai, vous ne pouvez pas, s'il doit passer pour un oncle. Jack, dis-lui que personne ici n'est au courant et que maman ne peut pas supporter cette situation, et dépêche-toi. Voilà qu'il est maintenant six heures et demie.

Le fils passa ses doigts à travers ses cheveux brossés en arrière; son visage paraissait juvénile et désolé.

— Faut-il?

Madame Raider inclina la tête.

— Dis-lui, Jack, que j'irai le rejoindre où qu'il désire aller; que je m'étais toujours attendue à le voir arranger ça, mais que ceci... c'est vraiment trop difficile

Elle porta la main à ses lèvres.

— Bien, maman! je m'en vais lui faire comprendre ça carrément. Mais ne triomphez pas trop tôt devant les domestiques. Et si c'était nous qui devions partir? C'est sa maison, après tout!

— Elle est à lui, maman?

— Oui, je l'ai achetée avec son argent, grâce à la procuration qu'il m'a laissée.

— Oh! comme c'est affreux!

— Tout est affreux, mais c'est à lui qu'il faut songer.

La jeune fille secoua sa tête embroussaillée.

— Voilà vraiment un exemple d'accueil « plutôt frais ». Mais papa a toujours été renfermé en lui-même. Il ne peut pas s'attendre à ce que nous l'inondions de baisers. S'il en a vu de dures, nous aussi.

— Eh bien, est-ce que j'y vais?

— Oui, porte-lui son café, dépêche-toi, mon garçon, et sois gentil pour lui.

Le fils répondit avec une dureté toute juvénule :

— Oh! je serai gentil, — et il sortit.

— Maman, ne prenez pas cette mine.

— Quelle mine dois-je avoir? souriante?

— Non, ne souriez pas... ce serait trop comme lui. Pleurez, cela vous soulagera.

***

L'ex-299 était assis dans le bain, souriant à son gros orteil à travers la vapeur de l'eau et la fumée de la cigarette. Émergeant juste au ras de l'eau, l'ongle en était noir pour avoir été meurtri par la chute d'un poids. Il prit la tasse de café des mains de son fils.

— Pendant deux ans et neuf mois, j'ai aspiré à ce bonheur, mais ça, Jack, ça dépasse tout!

— Mon père... il faudrait que je...

— Du bon café, du tabac, de l'eau chaude, voilà les plus grands biens de la terre. Une demi-heure ici, et... me voilà sans une tache, corps et âme.

— Mon père...

— Oui, as-tu quelque chose à ajouter?

— Nous... nous sommes ici depuis deux ans.

— Pas si longtemps que moi là-bas. Vous vous y plaisez?

— Oui.

— Moi pas. Est-ce que tu fais ta médecine?

— Non, de la botanique.

— Bon! Tu n'auras rien à faire avec les êtres humains.

— On m'a promis une situation dans les jardins, ici, au commencement de l'année prochaine. Je... je suis fiancé.

— Parfait, je suis pour le mariage jeune.

— Beryl est fiancée aussi.

— Ta mère ne l'est pas par hasard?

— Papa!

— Mon cher ami, on s'attend à avoir été plaqué. Pourquoi s'imaginer sa famille supérieure à celle des autres? Pas si bête[1]!

Le jeune homme contemplait ce visage souriant où la température surchauffée dissipait peu à peu la pâleur de la prison; il observait, à la naissance du cou, des tendons qui lui semblaient anormalement accusés et apparents, et un remords lui serra le cœur.

— Nous n'avons jamais eu une vraie occasion de vous dire combien nous avons partagé vos souffrances. Seulement,

1. En français dans le texte.

nous ne comprenons pas, même à l'heure qu'il est, pourquoi vous avez fait ça.

— Penses-tu que je l'aurais fait si j'avais cru que ça se saurait? Une femme qui allait tourner mal; un petit risque pour soi... et voilà où l'on en était. Ne sauve jamais personne à tes risques et périls, Jack. Je suis sûr que tu es de mon avis.

Le jeune homme devint très rouge. Comment pourrait-il jamais énoncer ce qu'il était venu dire?

— Je n'ai pas eu l'intention d'aller l'échine basse. Veux-tu prendre cette tasse?

— En voulez-vous une autre, mon père?

— Non, merci. A quelle heure dînez-vous?

— Sept heures et demie.

— Tu pourrais me prêter un rasoir. On m'a rasé ce matin avec une espèce de serpe.

— Je vais vous en chercher un.

Ayant quitté cet étranger souriant dans le bain, le jeune homme se secoua. Il fallait qu'il parlât, et il parlerait.

Quand il revint avec l'attirail de la barbe, son père était étendu à plat, profondément immergé, les yeux fermés. Et s'appuyant du dos contre la porte, le jeune homme éclata :

— Personne ne sait ici. On croit maman veuve.

Les yeux s'ouvrirent, le sourire reprit possession des traits.

— Tu le crois vraiment?

— Oui, je le crois. Je sais que Mabel, ma fiancée, ne se doute de rien. Elle vient dîner, ainsi que Roddy Blades, le fiancé de Beryl.

— Mabel et Roddy Blades... Je suis ravi de connaître leurs noms. Donne-moi donc cette grosse serviette, voilà qui est bien. Je vais me laver la tête.

Le jeune homme lui tendit la serviette et se détourna. Mais à la porte il s'arrêta :

— Mon père...!

— Assurément; voilà des rapports de parenté qui sont fixés par la nature; on n'y peut rien.

Le jeune homme se retourna et s'enfuit.

Sa mère et sa sœur attendaient debout au pied de l'escalier.

— Eh bien?

— Rien à faire. Il m'est tout bonnement impossible de lui dire que nous voulons qu'il parte.

— Non, mon petit. Je comprends.

— Oh! mais, maman...! Jack, il le faut.

— Je ne peux pas, je m'en vais les décommander.

Saisissant son chapeau, il partit en courant. Il courut entre les maisons basses, dans la brume du soir, cherchant des prétextes. Au coin d'une longue avenue de petites villas, il sonna :

— Puis-je voir miss Mabel?

— Elle s'habille, Monsieur. Voulez-vous entrer?

— Non, j'attendrai ici.

Sous le porche sombre, il essaya de toutes ses forces de se répéter sa leçon : mille regrets! quelqu'un est arrivé... à l'improviste... pour affaires! Oui! mais quelles affaires?

— Eh bien, Jack!

Une vision sur le pas de la porte... Une tête blonde, des yeux bleus dans une figure rose et ronde, au-dessus d'un col en cygne.

— Écoutez, chérie. Fermez la porte.

— Pourquoi? Qu'est-ce qu'il y a? Est-il arrivé quelque chose?

— Oui, quelque chose d'assez ennuyeux. Vous ne pouvez pas venir ce soir, Mabel.

— Ne me serrez pas si fort! Pourquoi pas?

— Oh! eh bien!... il y a... il y a une raison...

— Je sais. Votre père est libéré!

— Quoi?... Comment?...

— Mais naturellement. Nous le savions tous. Il faut que nous soyons très bons pour lui.

— Comment, vous voulez dire que Roddy et tout le monde... Nous pensions que personne ne savait.

— Mais oui, voyons! Certaines personnes sentent d'une façon, d'autres d'une autre. Pour moi, c'est l'autre.

— Savez-vous ce qu'il a fait?

— Oui, je me suis emparée du journal. J'ai lu tous les débats.

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit?

— Et *vous* donc, pourquoi?

— C'était trop ignoble. Eh bien?

— Je trouve que c'est scandaleux de l'avoir condamné.

— Mais on ne peut pourtant permettre ces choses-là.

— Pourquoi pas?

— Où en serait la natalité?

— Eh bien, nous sommes surpeuplés. Tout le monde le dit.

— C'est une tout autre affaire. Ça, c'est la loi.

— Écoutez, si vous voulez discuter, entrez donc. Il fait rudement froid.

— Je ne veux pas discuter. Il faut que j'aille prévenir Roddy. Que vous le sachiez, c'est un immense soulagement, ma chérie. Seulement... vous ne connaissez pas mon père.

— Alors, je ne peux pas venir?

— Non. Pas ce soir. Maman...

— Oui, je pense qu'elle est au bonheur.

— Oh! oui... oui! Elle... oui!

— Alors, bonsoir. Et tenez, vous, rentrez. Moi je préviendrai Roddy. Non! ne me chiffonnez pas!

Rentrant en courant, entre les maisons basses, le jeune homme pensa : « Grands dieux, que c'est baroque! Quel bouleversement! Elle... elle...! C'est effroyablement moderne! »

***

L'ex-299 était assis, éclairé par le feu, un verre à son côté, une cigarette entre ses lèvres souriantes. La braise grésillait; la pendule sonna. Onze heures. Il lança le bout de sa cigarette dans les cendres, s'étira et se leva. Il monta l'escalier et ouvrit la première porte. La chambre était sombre. On entendit une voix éteinte :

— Philippe?

— Oui.

D'un coup de pouce, il fit jaillir la lumière. Sa femme était assise dans son lit, le visage pâle; ses lèvres remuaient.

— Ce soir... faut-il?

L'ex-299 gagna le pied du lit; sa bouche souriait encore; il y avait de l'avidité dans son regard.

— Pas du tout. On apprend à se contenir en prison. Pas de vil contact? Parfait. Bonsoir!

La voix venant du lit dit faiblement :

— Philippe, je regrette tant; c'est cette soudaineté... Je suis...

— N'en parlons plus.

La lumière s'éteignit sous son doigt. La porte se referma...

Trois êtres restaient éveillés; un autre dormait. Ceux qui veillaient, pensaient : « Si seulement il nous donnait envie de le plaindre! Si seulement on pouvait l'aimer! Sa maîtrise de soi est rebutante... ce n'est pas humain! Il devrait avoir besoin de notre sympathie. Il devrait compatir à notre peine. Il a l'air de ne rien éprouver... ni pour lui, ni pour nous, ni pour rien. Et demain qu'arrivera-t-il? La vie est-elle possible maintenant? Pouvons-nous supporter sa présence dans la maison, autour de nous? Il est... effrayant. »

Le dormeur, dans son premier lit depuis mille et une nuits, était couché, les paupières serrées entre les sourcils et les joues amaigries d'un visage qui semblait sculpté dans l'ivoire, et les lèvres souriant encore à sa couche moelleuse.

L'aube passée, les veilleurs s'endormirent et le dormeur s'éveilla. Ses yeux cherchèrent la petite pyramide habituelle de vêtements sur l'étagère du coin, au-dessus des pots d'étain brillants, le judas arrondi, la ligne peinte à la détrempe le long du mur, l'étroitesse solide de la cellule close. Et le sang abandonna son cœur. Ils n'étaient pas là! Tout son être batailla contre une telle invraisemblance. Il était dans une chambre, il contemplait la lumière qui venait à travers les rideaux de cretonne. Ses bras n'étaient pas nus. Ceci était un drap! Pendant un instant il frissonna, incertain de toutes choses; puis il s'étendit de nouveau, souriant au plafond tapissé de papier.

III

— Ça ne peut pas durer, maman. Il faut en finir. Je me sens absolument écrasé dès que je suis avec lui. Je serai forcé de filer comme Beryl. Il n'a qu'un seul but tout le temps... donner l'impression à chacun d'être méprisable et mesquin.

— Pense à ce qu'il a traversé!

— Je ne vois pas pourquoi ce serait nous qui devrions lui servir à se venger. Nous n'avons rien fait que souffrir par lui.

— Il ne veut pas nous faire de mal, ni à nous, ni à personne.

— Pourtant, dès que les gens lui parlent, ils se dessèchent immédiatement comme s'il les écorchait. C'est une maladie.

— On ne peut que le plaindre.

— Il est parfaitement heureux, maman. Il reprend goût à la vie.

— Si seulement ce premier soir...

— Nous avons essayé... Il n'y a rien à faire. Il est absolument sûr de lui. Que faisons-nous pour demain soir?

— Nous ne pouvons pas le quitter le soir de Noël, Jack.

— Alors il faut le mener chez Beryl. Je ne puis tenir le coup ici. Regardez. Le voilà qui sort.

L'ex-299 passa devant la fenêtre où ils se tenaient, flânant sans hâte, un livre sous le bras.

— Il a dû sûrement nous voir. On dirait que nous n'existons pas!...

***

L'ex-299, son livre sous le bras, entra dans les jardins de Kew et s'assit sur un banc. Une gouvernante, avec ses élèves, vint s'installer auprès de lui.

— Pierre, Jeanne et Michel, c'est bien à la mode, — dit l'ex-299.

La gouvernante, gênée, s'agitait; il avait un drôle d'air, ce monsieur qui souriait là!

— Et que leur enseignez-vous?

— La lecture, l'écriture et l'arithmétique, monsieur, et aussi l'histoire sainte.

— Intelligents?... ah! pas trop. Francs?... Non! Aucun enfant ne l'est.

Les mains de la gouvernante se crispèrent.

— Pierre, — dit-elle, — où est votre balle? Il faut que nous allions la chercher.

— Mais je l'ai, miss Somers.

— Oh! allons, l'air est trop vif pour rester sur ce banc. Venez.

Elle s'en alla, et Pierre, Jeanne et Michel la suivirent clopin-clopant.

L'ex-299 continua de sourire; un pékinois remorquant une grosse vieille dame vint le flairer.

— Il sent mon chat, — dit l'ex-299. — Les chiens et les chats trouvent leur plaisir à...

Ramassant le pékinois, la grosse vieille dame le pressa sous son bras, comme si c'était l'outre d'une cornemuse, et poursuivit sa route en hâte comme une oie effarouchée.

Quelques minutes passèrent. Un ouvrier et sa femme s'assirent pour contempler la pagode.

— Une drôle de bâtisse! — dit l'ex-299.

— Ah! — fit l'ouvrier, — japonaise, qu'on dit.

— Chinoise, mon ami. Braves gens, les Chinois... sans égards pour la vie humaine.

— Comment ça? Braves gens, que vous dites?

— Très.

— Eh?

Le femme de l'ouvrier se tourna vers lui et le dévisagea.

— Allons, viens, Jean, le soleil me tape dans les yeux ici.

L'ouvrier se leva.

— De braves gens, vous avez dit, n'est-ce pas? *Braves* gens?

— Oui.

La femme de l'ouvrier lui tira les bras :

— Allons, viens, ne te mets pas à discuter avec des inconnus. Viens.

L'ouvrier se laissa entraîner...

Une horloge sonna midi. L'ex-299 se leva et quitta le jardin. Il marcha entre les maisons basses et alla sonner à la porte de service d'un petit magasin.

— Si votre père est toujours aveugle... je suis venu lui faire encore la lecture.

— Je vous remercie, monsieur, il le sera toujours.

— Je le pensais bien.

Sur un canapé de crin, sous des plumets d'herbes des pampas teintes en rouge, un petit homme trapu était assis, s'acharnant avec un couteau sur une figurine de bois. Il renifla,

et tourna vers le visiteur ses yeux sans regard. Sa figure carrée, dans chacune de ses rides et chacune de ses bosses, semblait dire : « Vous ne m'épatez pas. »

— Qu'est-ce que vous fabriquez? — dit l'ex-299.

— C'est la veille de Noël. Je découpe la figure de Notre-Seigneur. Je les fais assez bien. Voulez-vous que je vous donne celle-ci?

— Merci.

— A bien tenu parole jusqu'au bout, Notre-Seigneur, hein? Aimez votre prochain comme vous-même... ça, ça veut dire qu'il faut s'aimer soi. Et il l'a fait, ma foi! Ah! pas de reproche, d'ailleurs...

— C'est plus facile d'aimer ses semblables quand on ne les voit pas, n'est-ce pas?

— Comment dites-vous? Dites, voulez-vous me prêter votre figure une minute? Ça m'aidera beaucoup à ce que je fais. Je les fais d'après nature, vous savez.

L'ex-299 se pencha en avant, et, du bout des doigts, l'aveugle lui explora le visage.

— Pommettes hautes, yeux enfoncés dans la tête. Sillons au-dessus des orbites, très particuliers. Front plutôt bas, fuyant vers cheveux épais. En descendant, deux creux sous les pommettes, nez mince, un peu busqué, menton plutôt pointu, pas de moustache. Vous souriez, n'est-ce pas? Et ces dents sont à vous? Il me semble que vous devez faire un très bon modèle. Je ne suis pas d'avis de Lui mettre toujours une barbe. Voudriez-vous le Christ crucifié ou portant la croix?

— Comme vous voudrez. Est-ce que vous vous servez parfois de votre visage à vous?

— Non, pas pour Lui. Moi, je pose pour les hommes d'État ou les héros. J'en ai fait un du capitaine Scott avec ma figure. J'ai le type un peu batailleur; le vôtre est acerbe, un peu aigre, convenant aux saints, martyrs et autres. Je vais vous tâter encore une fois... puis j'aurai tout à fait votre modèle. Le cou est saillant, une épaule un peu voûtée; les oreilles sont un peu décollées; un homme assez grand, mince, pas vrai? et qui jette les pieds en avant quand il marche. Voyons votre main une minute. Ah! on se ronge les ongles, à

ce que je sens. Les yeux sont bleus, hé!... avec un point visuel comme la tête d'une épingle... oui. Les cheveux un peu carotte avant de devenir poivre et sel... c'est pas ça? Merci, bien obligé. Maintenant, si vous voulez lire, je vais avancer mon ouvrage.

L'ex-299 ouvrit le livre.

— « Mais à la fin, à mesure que le temps passait, Hadleyburg eut la mauvaise chance d'offenser un étranger de passage, peut-être sans le savoir, certainement sans s'en inquiéter, car Hadleyburg se suffisait à lui-même et se moquait bien des étrangers et de leurs opinions. Cependant, il eût été bon de faire une exception dans cette circonstance particulière, car il s'agissait d'un homme amer et vindicatif. »

— Ah! — interrompit l'aveugle gravement, — voilà, nous y sommes. A propos de sentiments, qu'est-ce qui vous a donné de la sympathie pour moi? Voulez-vous me le dire?

— Je puis vous regarder, mon ami, sans que vous me voyiez.

— Eh! Alors, comment faites-vous avec les autres gens?

— Ils peuvent me regarder sans que je les voie, moi.

— Je comprends. Vous êtes misanthrope. Avez-vous une raison de l'être?

— La prison.

— Vraiment. Ah! Rejeté et banni par les hommes.

— Non. Tout le contraire.

L'aveugle cessa de découper et de sculpter.

— J'aime l'indépendance, — dit-il. — J'aime qu'un homme aille son chemin. Avez-vous jamais remarqué les chats? Les hommes ressemblent généralement aux chiens. Une fois sur cent vous trouverez un homme pareil au chat. Quelle était votre profession, si ce n'est pas une question indiscrète? Dans les contributions?

— Médecine.

— Que faut-il faire quand le cœur vous brûle?

— Quel genre de brûlure?

— C'est des gaz, pas vrai? Mais je comprends ce que vous voulez dire. Avoir perdu la vue me donnait une brûlure au cœur, mais ça m'a passé. A quoi bon? Il n'y a pas de pire malheur. Ça donne l'impression d'être assuré contre d'autres risques.

— Vous avez raison, — dit l'ex-299 en se levant pour partir.

L'aveugle redressa son visage en même temps.

— Vous souriez toujours, — dit-il. — Laissez-moi le tâter encore une fois ce sourire, voulez-vous?

L'ex-299 se pencha vers les doigts tendus.

— Oui, — dit l'aveugle, — comme vous... j'ai touché le fond. La prochaine fois que vous viendrez, j'aurai quelque chose à vous montrer qui vous plaira, je crois. Et merci pour votre lecture.

— Vous le direz, si ça vous rase.

— Sûrement, — dit l'aveugle. Et, immobile, il suivit le bruit des pas qui allait décroissant.

***

Nuit de Noël... orageuse et froide; la rue éclaboussée des flots d'une averse; l'ex-299 marchait deux mètres en avant de sa femme, leur fils suivait deux mètres en arrière de sa mère. Une silhouette mince, enveloppée de fourrures jusqu'aux oreilles, les attendait sous un porche.

— Allons, chérie, je regrette que nous ayons dû l'amener.

— Vous ne pouviez faire autrement, Jack.

— Regardez. Il ne peut même pas marcher à côté de maman. C'est une maladie. Il est allé à l'église aujourd'hui, et tout le temps du sermon il n'a cessé de dévisager... le pauvre vieux prêtre qui a failli perdre contenance.

— A propos de quoi était-ce?

— Sur l'amour du prochain. Maman dit qu'il ne le fait pas exprès... mais il est comme... comment s'appelle cette bête qui regarde fixement?

— Le basilic. J'ai essayé de me mettre à sa place, Jack. Il a dû avaler des larmes et du sang là-bas... mené comme un chien par des hommes vulgaires, pendant presque trois ans. Si on ne succombe pas, on devient forcément inhumain. Ça vaut mieux que s'il en était sorti en rampant.

— Peut-être. Attention... la pluie! Je vais remonter votre capuchon, ma chérie.

Une averse les aspergea, les chuchotements cessèrent.

Un porche ouvert et éclairé, un vestibule rouge, une boule de gui pendant du plafond, et en-dessous une jeune fille aux cheveux en broussaille.

— Heureux Noël, papa!

— Merci. Veux-tu que je t'embrasse?

— Comme vous voudrez. Eh bien, maman chérie. Eh bien, vous deux! Entrez. Roddy, prenez le paletot de papa.

— Comment allez-vous, monsieur? Mauvais temps.

— C'était l'avantage que nous avions en prison, on se moquait bien du temps! « Paix et bonne volonté » en baies de houx... très joli. On en mettait aussi là-bas. Le christianisme est vraiment une blague épatante, vous ne trouvez pas?

Et de nouveau ces quatre personnes furent dans la rue, et les cloches sonnaient pour le service religieux de minuit.

— Quelle soirée!

— Laissez-les s'éloigner pour qu'ils ne nous entendent pas, Jack.

— Pire que jamais. Il est aigre à faire tourner le lait. Et moi qui pensais que l'alcool le rendrait possible. Il en a bu une bonne quantité.

— Encore quelques jours à attendre, et puis!...

— Êtes-vous de l'avis de maman? Il ne fait pas exprès, Mabel.

— Oh! oui, je le crois.

— Cette manière de rester assis et de sourire! Pourquoi est-ce qu'il ne s'offre pas un désert!

— Il en est peut-être un...

***

— Ah! vous v'là, — dit l'aveugle. — Voici ce que je puis faire de mieux dans l'occase. Ah! j'en ai eu du mal! avec la croix, est-ce que j'ai pas raté l'équilibre, seulement! Ah! et puis j'ai pensé que vous aimiez mieux la porter.

— Un vrai chef-d'œuvre!

— Parlez sérieusement? — dit l'aveugle.

— Pourriez l'améliorer avec une boîte de couleurs, lui donner l'air plus vivant.

— Oui, c'est ça.

— Au visage, je n'y toucherais pas, à la croix non plus... je laisserais le bois apparent; mais les cheveux et la robe, et le sang de la couronne d'épines, ça leur ferait pas de mal d'être un peu soutenus.

— Et l'histoire de l'homme qui avait acheté Hadleyburg?

L'ex-299 ouvrit le livre.

«... Goodson le toisa comme s'il cherchait sur lui l'endroit qu'il pût mépriser le plus, puis il dit : « Alors c'est vous » qui êtes la commission d'enquête, hein? » Salwsberry répondit qu'en effet c'était à peu près ce qu'il était. « Hum! Croyez-» vous qu'ils demandent des détails ou bien comptez-vous » qu'une espèce de réponse générale suffira? — S'ils veulent » des détails, je reviendrai, monsieur Goodson; je vais rap-» porter d'abord la réponse générale. — Très bien alors; » dites-leur d'aller au diable... voilà qui est assez général, » je pense. Et puis je vais vous donner un conseil, Sawls-» berry : quand vous reviendrez pour savoir les détails, » prenez un panier pour rapporter chez vous ce qui restera » de votre carcasse. »

L'aveugle étouffa un rire.

— Ah! je l'aime ce Mark Twain. C'est épatant ce qu'il est drôle... rien de maladif, de faiblard.

— C'est pas à l'eau de rose, hein?

— Plutôt roses et épines, — dit l'aveugle. — Que pensez-vous du genre humain?

— Peu de chose, rien même.

— Cependant il y a du bon quand-même. Voyez, vous et moi, nous avons eu nos peines, et nous v'là... heureux comme des rois. Faut savoir faire ses affaires soi-même, ou bien faut souffrir. C'est bien votre avis? Vous avez fait oui de la tête? je ne me trompe pas?

— En effet. Vos yeux ont l'air d'y voir.

— Ils brillent, n'est-ce pas? Nous aurions pu tous les deux nous mettre là et pleurer de tous nos yeux à tout bout de champ. Nous aurions pu, mais nous ne l'avons pas fait. C'est pour ça que je dis qu'y a du bon pour nous. Se moquer du monde et ne pas s'en faire. Quand on ne peut trouver les choses pires qu'on ne croit, alors on est heureux... mais pas avant. C'est vrai, pas?

— Parfaitement.

— Ça m'a pris cinq ans. Et vous? combien de temps?

— Presque trois.

— Eh bien, v's aviez l'avantage d'la famille. V's aviez d'l'éducation, je sens ça à votre voix... elle a le ton moqueur et fin. Moi, j'ai commencé dans une boutique de coiffeur; ça m'est arrivé comme ça, un accident de fers à friser. Ce qui me manque le plus, c'est de ne pouvoir aller à la pêche. Personne pour me conduire. Ça ne vous manque pas, de ne plus charcuter le monde?

— Non.

— Ah! oui, je pense bien : les bourgeois, ça se passionne jamais pour rien; moi, j'avais une vraie passion pour la pêche. Jamais manqué un dimanche par pluie ou soleil. C'est pour ça que j'ai appris cette sculpture-ci..., faut bien une marotte pour s'occuper. V's allez pas écrire votre histoire? Est-ce que je me trompe? Vous avez secoué la tête?

— Oui, en effet. Ma marotte à moi, c'est d'observer la vie qui défile.

— Moi, ça aurait pu m'aller, à un moment... j'ai toujours aimé voir couler le fleuve. Suis un type dans le genre philosophe. Vous non, il me semble.

— Pourquoi pas?

— Ben, j'imagine que vous voulez trop que ce soit la vie qui vous cède... c'est le malheur, sans doute, d'être bourgeois. J'ai pas raison?

L'ex-299 ferma son livre et se leva :

— C'est l'orgueil, — dit-il.

— Ah! — dit l'aveugle, cherchant à voir de ses yeux morts, — ça c'est le boire et le manger pour vous. Je le pensais bien. Revenez encore, si je ne vous fatigue pas.

— Pour vous mener à la pêche?

— Pour de bon, vous le feriez? Serrez-moi la main.

L'ex-299 tendit la main. L'aveugle en tâtonnant la trouva.

***

— Mercredi encore, mon copain, si je ne vous ennuie pas.

— Entendu, mercredi.

A la porte de sa maison, les appâts dans un cabas de paille, l'aveugle s'arrêta un instant, écoutant décroître les pas de son compagnon; ensuite il vint à tâtons jusqu'au canapé de crin, sous les plumets des herbes de pampas. Il enfonça ses pieds froids sous la couverture, poussa un soupir de satisfaction et s'endormit.

Entre les acacias dénudés et les buissons de lilas des petites villas, l'ex-299 passa son chemin. En rentrant dans sa maison, il gagna son cabinet de travail et étendit ses pieds vers le feu; le chat, lui trouvant une odeur de poisson, sauta sur ses genoux.

— Philippe, puis-je entrer?

— Mais oui.

— Les domestiques m'ont donné leur congé. Je voulais vous dire, n'aimeriez-vous pas quitter cette maison, et partir, avec moi, pour l'étranger?

— Pourquoi ce sacrifice soudain?

— Oh! Philippe! Vous me rendez tout si difficile.

— Que voudriez-vous vraiment que je fisse?

— Prenez la moitié de mes revenus et partez.

— Que deviendrez-vous ici tout seul?

— Engagez-moi une femme de ménage. Le chat et moi nous adorons les femmes de ménage.

— Philippe!

— Oui?

— Vous ne voulez pas me dire ce que vous avez dans le cœur. Vous voulez toujours rester, ainsi, solitaire?

L'ex-299 leva les yeux.

— La réalité ne signifie rien pour ceux qui ne l'ont pas vécue. Moi, je la connais.

— Mais pourquoi?

— Ma chère Berthe... C'est votre nom, je crois?

— Seigneur! Vous êtes terrible!

— Comment me voudriez-vous...? plat comme un ver et gémissant? ou prosterné devant des gens que je méprise... me tortillant de fausse position en fausse position? Vous voulez de l'humilité? Qu'est-ce donc que vous voulez?

— Je voudrais que vous fussiez humain.

— Alors vous êtes servie à souhait. Je suis si humain que le monde entier peut bien aller se faire f... avant que j'accepte

sa pitié ou que je mange son sel. Laissez-moi tranquille. Je n'ai besoin de rien.

— N'y a-t-il vraiment aucune chose que je puisse faire pour vous?

— Si, vous ôter de devant mon feu...

***

Deux silhouettes au-dehors, dans l'obscurité, devant la fenêtre sans rideaux.

— Regardez, Mabel.

— Prenez garde! Il pourrait voir. Parlez bas.

— La fenêtre est fermée.

— Oh! Mais pourquoi ne tire-t-il pas les stores, s'il doit rester ainsi?

> Un désert sombre, sans un bruit,
> Et rien à manger, rien à boire,
> Un désert sombre autour de lui.

— Jack, je le plains.

— Il ne souffre pas. C'est quand on aime les gens qu'on souffre. Il a tout ce qu'il désire. Regardez-le.

Le reflet du feu illuminait le visage, en faisait ressortir les arêtes et les sillons, accusait l'éclat des yeux, le calme intense des traits, le sourire; la lueur éclairait le chat blotti, niché au creux du corps tiède.

Et les deux jeunes gens, reculant d'effroi, s'éloignent, mains étreintes, entre les maisons basses.

JOHN GALSWORTHY

(Traduit par madame JACQUES ARNAVON.)

BALZAC DÉTECTIVE,

OU L'AFFAIRE PEYTEL

« ...J'ai le nez fendu comme les chiens chasseurs. Vous aussi, monsieur de Balzac, vous avez le nez fendu. Nous flairons de loin! »

Flatté au point sensible, le romancier se dilate et rit. C'est Vidocq, après dîner, qui fait ce compliment à son hôte : Vidocq, le malfaiteur devenu limier de police, le spécialiste de l'évasion promu chef de la brigade de la Sûreté, garantit que Balzac est, comme il dit, *du bâtiment*. Et pourtant, quelle distance entre eux! Malgré les protestations du détective, l'écrivain affirme que rapports de police, faits divers de journaux, comptes rendus d'assises même ne sont que des torses auxquels manque la vie, des sauvageons privés de vraie saveur et qu'il faut cultiver savamment : aux auteurs de donner le coup de pouce à la glaise informe, de prodiguer les soins ingénieux et les greffes habiles à l'arbuste trop spontané. « Ça se fait, ça ne vient pas tout seul! » Et, devant Gozlan qui nous a transmis la scène, Balzac interrompt le policier racontant une histoire, une banale affaire criminelle, et *remet d'aplomb* un récit simplet qui risque de perdre son équilibre et même sa vraisemblance.

Mais cela, c'est l'art de la présentation, de la mise en scène, l'assaisonnement et la cuisine de l'information criminelle : ne faut-il pas que, tout de même, la littérature affirme sa supériorité? S'il s'agit au contraire, avant toute inter-

vention de métier, de flairer des traces et de suivre des pistes, les deux hommes se sentent bien, comme dit Vidocq, des *chasseurs* de la même meute : quel honneur, pour l'homme de lettres, de recevoir son brevet du légendaire chef de forçats qui a mérité une absolution pleine et entière en mettant son zèle au service de l'ordre, après l'avoir employé si longtemps à aider le crime! Gozlan, à tort, s'imagine que c'est pour rivaliser avec Voltaire défendant Colas, avec Beaumarchais accusant Goesman, que Balzac s'est risqué dans le domaine de la justice. Point : c'est avant tout parce que la « perspicacité de lynx » dont le félicitera Th. Gautier se plaît de plus en plus à découvrir les *dessous de la vie*, à expliquer comment l'envers du décor, cruellement, semble se retourner sur l'endroit. Rendre vraisemblable le déconcertat passage des raisons cachées aux actes imprévus, humer d'avance le crime possible dans un milieu parfaitement normal, ou bien, l'attentat commis dans le mystère, remonter à ses vraies causes, ne serait-ce point là, au gré de cet ancien adepte du « roman noir », la suprême activité dévolue à un romancier? Enfin, de la part d'un homme qui a pratiqué la vie réelle, ses embuscades et ses soubresauts, et qui ensuite a dû, à l'infini, imaginer des possibilités d'action pour des milliers d'êtres imaginaires, ne serait-ce pas un calcul de probabilités, appliqué au concret, qui rendrait plausibles certaines explications, devant de brusques catastrophes éclatant au milieu de la vie quotidienne? Faisant concurrence à l'état civil par l'abondante création de personnages, l'auteur de la *Comédie humaine* hésiterait-il à rivaliser avec l'instruction judiciaire?

D'une telle curiosité chez Balzac, les témoignages n'avaient jamais manqué : ils se multiplient dans les derrières années de sa carrière. *Une ténébreuse affaire, l'Envers de la vie contemporaine* attestent, dès leur titre, une hantise de ce genre, et les *Paysans* ne sont guère, avec un souci sociologique et une prétention à l'ethnographie, qu'une gageure du même ordre, étendue à des classes entières du pays. Or, parmi ces affabulations plus ou moins romanesques, il était arrivé que Balzac appliquât à la réalité la plus cruelle sa volonté de débrouiller la trame compliquée des choses : ce fut à propos de « l'affaire

Peytel », singulier affleurement de causes embrouillées, qui s'offrait à lui dans un raccourci d'autant plus pathétique qu'il connaissait le principal personnage du drame — et que ce personnage était condamné à mort. La générosité d'âme du grand romancier devait faire le reste.

***

On a oublié ce « crime du Pont d'Andert », commis à une lieue de Belley, dans l'Ain : Me Peytel, notaire dans cette ville, accusé d'avoir tué sa femme et son domestique dans la soirée du 1er novembre 1838, est jugé par la Cour d'assises de Bourg-en Bresse du 26 au 30 août 1839. Affaire plutôt « crapuleuse », dirait-on aujourd'hui, et où la cupidité la plus basse jouait le rôle principal : de celles qui font dire au lecteur de faits divers (surtout au temps du roi Louis-Philippe) « qu'on ne sait vraiment plus à qui se fier. Un notaire assassin! » Seulement il se trouve que l'inculpé a été, quelques années auparavant, étudiant et journaliste à Paris. Lié avec le dessinateur Gavarni, il a rencontré Balzac plusieurs fois. Il est de Mâcon, et Lamartine, le grand homme du pays, a fait à ce jeune compatriote la gracieuseté de lui servir de témoin pour son mariage. Avec Émile de Girardin débutant, il s'est occupé du *Voleur*, sorte de « revue des revues » à laquelle presque tous les gens de lettres de 1830 ont eu affaire, à laquelle la cassette royale avait souscrit, dès sa fondation en 1828.

L'émoi semble avoir été assez vif parmi ceux qui se souvenaient, dans la tribu des écrivains, de ce grand garçon barbu et expansif, obligeant et fastueux, batailleur et bon camarade. Il n'est pas en prison depuis dix jours que Lamartine l'assure de sa douloureuse sympathie et de sa confiance dans la lumière immanquable. Louis Desnoyers, Toussenel, d'autres hommes de lettres, ont grand'peine à croire à l'inculpation qui atteint leur ancien camarade; des fournisseurs parisiens garantissent l'honnêteté d'un malheureux auquel est reprochée une sombre intrigue de basse convoitise, l'intérêt paraissant le seul motif du crime. Quand Peytel paraît devant le jury, Gavarni interrompt un beau voyage

dans le Midi, entre Marseille et Arles, pour venir au secours de l'inculpé; mais il écrit le 27 août 1839 : « L'affaire de mon pauvre ami Peytel, pour laquelle je vais à Bourg de ce pas, a commencé hier; je suis fort inquiet, et j'arriverai trop tard. »

Trop tard en effet, et l'horreur de ce retard s'aggrave, s'il faut en croire le *Journal de l'Ain* du 9 septembre[1], de circonstances particulièrement douloureuses. Le vendredi 30, dans la nuit, après une délibération du jury qui a duré une heure, Peytel est condamné à mort, ayant été, à la majorité, reconnu deux fois coupable avec préméditation. Gavarni — dont le nom a figuré parmi les témoins à décharge — a beau presser sa chaise de poste. A deux heures du matin, à Pont d'Ain, son postillon est accosté par un camarade venant en sens contraire, qui lui crie : « Condamné à mort à minuit! »

Le pauvre artiste, arrivé à Bourg, n'en est que plus impatient de revoir son ami dans son cachot. Grâce à Me Guillon, avocat, il obtient une permission que lui avait d'abord refusée le procureur : il trouve Peytel au lit, parfaitement calme et maître de lui, et qui proteste de son innocence dans des termes mystérieux, les lèvres collées à l'oreille de l'artiste...

Gavarni, de retour à Paris, apprend que Balzac est, lui aussi, convaincu de l'erreur judiciaire qui est en train de se commettre. Mais il se trouve que les deux hommes sont en froid à ce moment : Curmer, l'éditeur, s'entremet pour les rapprocher; Balzac, dit-il à Gavarni, a « la tête pleine de choses » pour la défense du condamné. L'argent leur fait à tous deux défaut? Un des successeurs de Peytel comme propriétaire du *Voleur* consent à escompter à Gavarni les valeurs qui leur permettront leur charitable voyage, passant ainsi l'éponge sur un ancien différend.

Si bien que l'auteur d'*Eugénie Grandet* abrège une longue épître à madame Hanska pour lui dire : « Je suis excessivement agité par une horrible affaire, l'affaire Peytel. J'ai vu ce pauvre garçon trois fois... Il est condamné; je pars dans deux heures pour Bourg. »

Mais cette fois il ne s'agissait plus d'échouer, sans aucun moyen d'intervenir, dans le chef-lieu de l'Ain. Grâce à des

1. Renseignement dû à l'obligeance de M. A. Villefranche, directeur du *Journal de l'Ain*.

relations qui peuvent avoir touché le ministre de l'Intérieur lui-même, les voyageurs sont munis du précieux billet que voici, un peu bref, mais aussi officiel que possible :

CABINET
DU
MINISTRE DE L'INTÉRIEUR

Paris, le 7 septembre 1839.

Monsieur le Préfet,

M. de Balzac est très lié avec Peytel, et nous demande d'être autorisé à le visiter dans sa prison. Le Ministre ne trouve pas qu'il y ait le moindre inconvénient à permettre cette visite. M. de Balzac est accompagné de M. Gavarni.

Veuillez agréer, Monsieur le Préfet, l'expression de ma haute considération.

Signé : le Maître des Requêtes, chef de cabinet,

E. MALLAC

Munis de ce précieux papier, les voyageurs prennent la poste; elle met normalement trente heures à franchir 440 kilomètres. Pour hâter l'allure du postillon, Balzac, emphatique, gonfle à chaque relai, paraît-il, le chiffre des gains quotidiens que font, dans leur métier respectif, son compagnon et lui-même : jusqu'à des cinquante francs, jusqu'à des cent francs par jour! Sans doute enfle-t-il du même coup les pourboires. Si bien que dès le lendemain, dimanche 8 septembre, la chaise de poste déposait sur le pavé de la bonne ville de Bourg les deux messieurs de Paris, qui sonnaient sans retard à la porte de la préfecture. Un dimanche de septembre! Et sous Louis-Philippe, roi des Français! La chasse n'est-elle pas ouverte, et la pêche est-elle fermée? Ni le préfet ni le secrétaire de la préfecture ne sont aux champs, et le *Sésame, ouvre-toi!* du chef de cabinet du ministre fait aussitôt merveille. M. Bonnet, le préfet, remet aux deux voyageurs un ordre prescrivant au concierge de la prison de les laisser communiquer *l'un après l'autre* avec le détenu.

Vers 5 heures du soir, voici Balzac et son compagnon devant la prison, mais Gavarni seul y entre d'abord : il était le plus lié avec Peytel. Il reste avec lui cinq minutes, et le gardien se trouve en tiers dans la cellule. Dans l'intervalle, cependant, les choses se sont gâtées, et tout un conflit d'attributions commence à s'élever entre fonctionnaires.

Le préfet n'avait pas plutôt donné l'autorisation de communiquer avec Peytel qu'il déléguait M. Bouvier-Bonet, son secrétaire général, chez le procureur du roi, M. Perrot, « pour prendre les mesures qu'il jugerait convenables ». Le procureur se rend aussitôt à la préfecture et refuse de s'associer à aucune autorisation; il s'inquiète des « intrigues de tout genre qui s'efforcent d'arracher Peytel à la vindicte publique », insiste par-dessus tout sur le danger qu'il peut y avoir à communiquer avec lui sans témoins. Et comme Lyon est le siège de la Cour royale dont dépend le Tribunal de première instance de Bourg, le procureur général est vite avisé. Sans doute est-il en vacances, car c'est le premier avocat général, Vincent de Saint-Bonnet, qui s'émeut à son tour d'une initiative nettement attentatoire aux prérogatives de la justice. Il se hâte d'écrire au ministre de la Justice — le fameux Teste — pour l'informer du conflit latent. MM. de Balzac et Gavarni sont arrivés à Bourg, « venant de Paris, pour voir le condamné Peytel... porteurs d'une lettre émanée du cabinet particulier du ministre de l'Intérieur signée E. Mallac et adressée au préfet de l'Ain ». Ces messieurs ont laissé entendre que peut-être leur intervention déterminera le malheureux condamné, — buté dans ses déclarations d'innocence et comptant sur un recours en cassation fondé sur de simples vices de forme — à entrer dans la voie des aveux. « Mon substitut, déclare l'avocat général, dit que le soin de demander et d'obtenir des aveux ne pouvait appartenir à des étrangers, à des artistes, quel que fût d'ailleurs leur réputation ou leur talent, et persiste dans son refus de prendre part à une mesure qui ne lui paraissait ni convenable, ni prudente... »

Et voilà le conflit d'attributions greffé sur la question d'indiscrète ingérence. Balzac et Gavarni ont donné au préfet leur parole de ne point abuser de l'autorisation donnée par ce fonctionnaire; le concierge de la prison, en tout cas, assiste à chaque entretien : c'est dire que le condamné, qui tient cependant un journal dans sa cellule et qui y écrira des vers, n'est guère en mesure de prodiguer les explications révélatrices. Aurait-il été, matériellement, libre de s'exprimer en toute confiance, qu'il ne l'aurait pas fait dans son cachot

plus qu'à l'audience : une réticence qui est peut-être le comble de la mansuétude lui coud les lèvres.

Mais ce qu'il ne veut pas dire, ses deux amis le proclameront : il s'agit d'un crime passionnel, et non d'une laide affaire d'argent, de testament à faire jouer à toute force, de témoin gênant à supprimer. Balzac est si convaincu de la simplicité de la cause que, dans sa généreuse gaminerie, il fait concurrence à son compagnon le caricaturiste : c'est lui qui dessine une pochade, reproduite dans ses *Œuvres complètes* et montrant Gavarni faisant un pied-de-nez au bourreau, à la porte de la prison, derrière la chaise de poste encore attelée. La hache ridicule ne s'abattrait pas sur la tête d'un innocent!

Cependant, de son côté, le préfet de l'Ain, Alexis de Jussieu, le 11 septembre, faisait part de la situation à son ministre, et copie de son long rapport fut, par les soins de ce dernier, envoyée au garde des Sceaux.

Monsieur le Ministre, avant-hier 9 sont arrivés à Bourg M. de Balzac, l'écrivain, et M. Gavarni, l'artiste. L'un et l'autre se sont présentés devant moi et m'ont remis une lettre de M. Mallac, chef du cabinet de Votre Excellence, qui m'exprimait le désir de ces messieurs de voir le condamné Peytel et m'assurait que vous ne trouviez pas le moindre inconvénient à cette visite.

Peytel n'avait jusqu'à ce jour communiqué avec personne. On avait même refusé à sa sœur la permission de le voir.

D'un autre côté mon droit d'ouvrir les portes de sa prison pouvait peut-être m'être contesté par l'administration de la Justice, ce condamné n'étant pas l'objet d'un arrêt définitif et ayant formé un pourvoi en cassation.

Je regrettais aussi que la lettre qui m'était remise ne fût pas partie de la Police Générale du Royaume et ne contînt pas une autorisation plus régulière dans sa forme.

J'y déférerai toutefois mais sans vouloir y ajouter une permission qu'elle ne contenait pas et que réclamaient ces Messieurs, celle de voir le condamné *sans témoin*. Je pris même le soin de les adresser à M. le Procureur du Roi avec une lettre qui priait ce magistrat de prendre les mesures convenables pour que l'ordre que je venais d'accorder ne reçût pas d'extension. M. le Procureur du Roi ne crut pas devoir s'opposer à la mesure que j'avais consentie et ces Messieurs virent une première fois, le jour même, le condamné en présence du concierge.

Depuis lors ils ont sollicité de nouveau la faculté de conférer sans témoin et j'ai persisté dans mon refus. M. de Balzac s'est rendu

ensuite à Belley, il a visité les lieux où s'est accompli le double crime de Peytel; il a fait une sorte d'enquête, et interrogé des témoins, recueilli des renseignements, et, de retour à Bourg m'a demandé ce matin la permission d'avoir une dernière entrevue avec le condamné. Je la lui ai accordée dans les mêmes termes que la précédente.

Je ne vous dissimulerai pas, Monsieur le Ministre, que l'administration de la Justice a vu ces diverses démarches et cet espèce de contrôle de ses actes avec étonnement. Le même sentiment s'est manifesté dans l'opinion publique fortement prononcée ici contre le condamné. Mais d'une part je devais tenir compte de la lettre partie de votre cabinet, de l'autre il s'agissait de la vie d'un homme, et il m'a paru que les susceptibilités les mieux fondées ne devaient pas prévaloir contre cette double considération.

Je dois vous faire connaître maintenant les intentions de ces Messieurs.

Peytel a été journaliste et la presse veut tenter un dernier effort en sa faveur. M. de Balzac va émettre dans le journal *le Siècle* une nouvelle interprétation des motifs qui ont pu déterminer le crime de Peytel; il cherchera à l'expliquer par un transport de jalousie, se flattant d'abord de jeter utilement un premier doute dans l'esprit des Magistrats appelés à juger le pourvoi, et plus tard de créer un nouveau et meilleur système de défense à Peytel, redevenu accusé devant un autre jury. M. de Balzac et M. Gavarni se disent certains que la conduite de leur ami n'a pas eu d'autre principe; ils semblent avoir des preuves matérielles à en donner. Si c'est de leur part une fable imaginée pour le sauver, elle produira le scandale d'une diffamation dirigée contre une famille déjà bien malheureuse, et il sera fâcheux qu'on ait autorisé leur intervention dans cette affaire. Mais si le fait est réel, s'ils arrivent à une démonstration à cet égard et que le procès recommence avec plus de lumières, rien ne sera à regretter dans la conduite que j'ai dû tenir en recevant la lettre de M. Mallac.

Je suis, etc.

De son côté, le garde des sceaux a reçu le rapport de son subordonné lyonnais. Dès le 15 septembre, M. Teste écrit à son collègue de l'Intérieur, le comte Tanneguy-Duchâtel — et les ratures de la minute témoignent des difficultés d'une rédaction épineuse :

Monsieur et cher collègue, je suis informé par M. le Procureur Général de Lyon que le 8 septembre dernier les sieurs de Balzac et Gavarni sont arrivés à Bourg venant de Paris pour visiter le condamné Peytel; ils étaient porteurs d'une lettre émanée de votre cabinet particulier et signée E. Mallac; M. le Préfet de l'Ain qui vient de m'adresser copie du rapport qu'il vous a transmis à ce sujet, a cru ne pouvoir refuser à ces deux personnes, d'après cette lettre,

un ordre au concierge de les laisser communiquer avec le détenu; cette communication a eu lieu une première fois en présence du concierge; M. le Procureur du Roi s'est opposé à ce qu'une seconde visite eût lieu et en a référé à M. le Procureur Général de Lyon, qui, en me rendant compte de cet incident, m'annonce qu'il a donné l'ordre formel à son substitut de n'obtempérer à l'avenir à aucune demande de cette nature.

J'approuve complètement les instructions données par ce magistrat. Le nommé Peytel s'est pourvu en cassation contre l'arrêt qui l'a condamné; il n'a pas encore été statué sur son pourvoi; l'arrêt de la cour d'assises n'est donc pas définitif et dès lors cet individu qui n'est encore aux yeux de la Justice qu'un accusé, n'est soumis qu'à la seule surveillance de l'autorité judiciaire; les mesures qui peuvent le concerner, dans la maison où il est détenu, ne peuvent donc émaner que de cette autorité[1].

Quant à cette espèce d'enquête dont parle le Préfet et à laquelle se livrent les sieurs de Balzac et Gavarni sur des faits souverainement jugés par le jury, je n'ai pas besoin de vous en faire remarquer l'inconvenance[2]. Il n'appartient qu'à l'activité judiciaire, dont les différents degrés rassurent complètement contre toutes les chances d'erreur, de contrôler elle-même ses propres décisions. Si des faits nouveaux devaient se révéler dans l'affaire Peytel, la vigilance des magistrats saurait les recueillir[3] et l'administration ne doit seconder ni directement ni indirectement des démarches dont le principal résultat serait d'ébranler dans le sein des populations l'autorité des décisions de la justice.

Je vous prie en conséquence, Monsieur et cher collègue, de vouloir bien prescrire sur-le-champ à M. le Préfet de l'Ain de n'autoriser désormais aucune communication avec Peytel qu'après s'être assuré de l'assentiment complet et formel de l'autorité judiciaire.

Je vous serai obligé de me faire connaître les instructions que vous aurez données à cet effet.

Agréez, etc.

D'autre part, le garde des sceaux écrivait au procureur général de Lyon pour approuver toutes les décisions des

1. *Barré* : « et sous ce rapport je ne puis qu'appeler votre attention sur l'irrégularité grave qui a été commise dans vos bureaux. Je n'ai pas besoin de vous signaler ensuite l'extrême inconvenance de cette espèce d'enquête... »

2. *Barré* : « mais elle doit faire regretter davantage que ses auteurs puissent sembler agir avec l'assentiment de l'autorité administrative ».

3. *Barré* : « Les démarches imprudentes des sieurs de Balzac et Gavarni, auxquelles l'assentiment de l'autorité administrative semble donner quelque poids, ne peuvent avoir d'autre effet que d'ébranler dans le sein des populations l'autorité des décisions de la justice et d'ôter à la réparation qu'elles apportent à la société sa force morale. »

magistrats et lui faire savoir qu'il avait envoyé à l'Intérieur la lettre ci-dessus.

***

On voit que les autorités ne facilitaient pas précisément, dans la calme province aux vives réactions de susceptibilité, la tâche de nos enquêteurs bénévoles. Heureusement que, pour Balzac détective, le tête-à-tête avec le malheureux Peytel ne pouvait être qu'une démarche accessoire, et presque sentimentale : dans l'acte d'accusation et les dépositions des témoins, dans le résumé du président des Assises, dans le réquisitoire, intégralement publiés par la *Gazette des Tribunaux*, le romancier possédait les éléments matériels de son enquête. La délicate interprétation des indices, une chaîne d'inductions assez forte pour s'opposer aux arguments de l'accusation, — c'est à cela qu'il fallait procéder désormais.

Peut-être Balzac, plus intuitif qu'il ne le croit lui-même, a-t-il obéi à une sorte d'inspiration plutôt qu'il ne s'est appliqué à reconstituer patiemment, impartialement, la vérité. Le *Journal de l'Ain* (11 septembre) se faisait écrire de Paris, dès le départ de l'écrivain et de son ami :

Hier, au foyer du théâtre de l'Ambigu-Comique, qui avait l'honneur, par suite de la première représentation des *Filles de l'Enfer*[1], de réunir tous les journalistes de la capitale, on s'entretenait du départ de M. de Balzac.

Notre grand romancier a pris, assure-t-on, la poste pour se rendre auprès de Peytel. Il a l'intention de publier, après une entrevue, un mémoire en faveur du meurtrier de Louis Rey et de Félicie Alcazar. Il veut tenter d'obtenir une commutation de peine...

...Le mémoire de M. de Balzac pourrait paraître à la fin de cette semaine. Jusque-là, nous garderons le silence sur les moyens dont l'auteur d'*Eugénie Grandet* a l'intention de se servir...

Les moyens dont Balzac se servira? Tous ceux dont pourra l'armer sa technique de romancier. La science des tempéraments d'abord. Peytel est un sanguin « jusqu'à la pléthore », passionné, emporté, orgueilleux, mais foncièrement bon, et incapable surtout d'une tortueuse machination. Tout ce

1. Vaudeville en cinq actes et six tableaux de Dupeuty et L. Desnoyers.

qu'on sait de lui à Paris coïncide : et le physionomiste, en Balzac, prête main-forte au moraliste. « Peytel a cet œil qui regarde toujours en face et dont les rayons sont directs, un œil sans faux-fuyants, plein d'ardeur, qui s'allume d'une soudaine colère, un œil qui dément l'hypocrisie que lui prête le réquisitoire. » Tout ceci fait écho au bon renom dont l'ancien journaliste jouissait dans les milieux de la presse parisienne : cinq ans de basoche en province auraient-ils pu modifier le caractère de l'homme?

Après le mari, la femme; et ici Balzac « travaille » sur des données indirectes : mais notre enquêteur, ayant quelque raison de faire fonds sur sa connaissance de la nature féminine, va donner à sa reconstitution une particulière importance. D'abord, elle s'appelait Félicie Alcazar, et nous savons combien le romancier était tenté d'attribuer aux noms mêmes une valeur d'indice : mauvaise consonance que ce prénom et ce patronymique! En face de Sébastien Benoît Peytel, provincial de bonne qualité malgré sa vivacité de Bourguignon sanguin, l'oiseau des Iles, transplanté à Paris, qui répond à ce nom de Félicie Alcazar fait piètre figure. La jeune femme, d'ailleurs, de l'aveu de tous, famille d'abord, amis et relations, était évidemment une nature vicieuse. Il semble que l'auteur de *La Fille aux Yeux d'or* ait tenu à rester fidèle à une consigne de discrétion donnée par le pauvre Peytel, en n'accumulant pas à l'excès les charges posthumes sur cette malheureuse, cause première et victime principale de l'affaire. De quinze ans plus âgé que cette enfant mal élevée qu'il avait épousée sans se faire aimer d'elle, le notaire assassin n'avait jamais chargé *à fond* cette compagne de peu de mois que la voix publique et la magistrature l'accusaient d'avoir ramenée, le visage ensanglanté, les genoux découverts, les vêtements trempés d'eau, jetée sans aucun égard au fond de sa fatale voiture, dans la nuit du 1er au 2 septembre : mais il semble bien que, par un scrupule dont il ne devait pas se départir, Peytel ait répugné à articuler, sur celle qui allait, comme il le répétait, « le rendre bientôt père », des griefs qui l'eussent souillée dans la mort. Des propos terribles qu'il avait tenus par deux fois au maréchal des logis de gendarmerie, au moment de son arrestation, il affecta d'atténuer

la gravité. Aux assises, il réduisit à des enfantillages les fautes dont naguère il exigeait que Félicie se repentît, et même par écrit. Il y a là toute une réserve dont il faut bien dire que si elle a été simulée, Balzac est un peu naïf d'en avoir été dupe, mais que, si elle était sincère, Peytel mérite l'admiration sans limite que lui voue à ce sujet le grand romancier.

Félicie, donc, est une petite créole à qui personne, ni sa mère, restée veuve d'un colonial avec quatre filles à élever, ni ses sœurs, Pépita mariée à M. de Montrichard, une autre devenue madame Broussais, ni les éducatrices d'un pensionnat de hasard, n'ont pu apprendre un peu de sérieux. Et un détail rapporté par Gavarni aux Goncourt qui n'en ont pas compris l'opportunité, nous représente Balzac expliquant, sur la place publique de Bourg, au préfet qui n'en peut mais, les singuliers enseignements que des filles peuvent retirer de certains pensionnats. Sans aller jusqu'à des insinuations aussi graves, il restait avéré que Félicie avait toujours été capricieuse, versatile, gourmande, indocile. N'était-elle pas, d'après son beau-frère M. de Montrichard, « un enfant gâté sous tous les rapports, entêtée, violente, impérieuse »? Bonne au fond, « son caractère avait été faussé dès le principe ». Quand, le 7 mai 1838, le notaire de Belley la conduit aux autels (avec Lamartine dans le cortège), c'est après des fiançailles pénibles, des menaces de rupture : leur union n'est cependant pas un mariage d'argent ou de convenances, et Peytel semble avoir aimé cette femme-enfant boudeuse, avoir fait de son mieux pour lui faire comprendre ses responsabilités. Dès la nuit de noces, — les dépositions l'ont laissé entendre, — les plus graves dissentiments éclatent, et l'homme de lettres impénitent qu'est Peytel s'ingénie à trouver des moyens de fixer la perverse petite fille : il lui fera rédiger et signer deux étranges billets où elle s'accuse d'abord de ses torts, puis de « vœux ignobles », d'une « honteuse passion qu'elle ne peut maîtriser » et qui lui fait horreur; elle promet de témoigner à son mari plus de déférence. Le bon billet! Puis le pauvre diable espère qu'une maternité qui s'annonce ramènera sa femme à de meilleurs sentiments : n'a-t-il pas, si l'on peut dire, compté sans son hôte? Voici paraître enfin le larron d'honneur.

Félicie n'est pas mariée depuis trois mois que — peut-être à la requête du mari — le petit domestique Louis Rey entre au service du ménage. Enfant trouvé, élevé à la Charité de Lyon, puis chez des paysans, ensuite soldat, il ne suscitera contre lui, au procès, aucune déposition hostile, et quelques négligences dans le service, les jours qui précédèrent le crime, ne tirent guère à conséquence. La jeune femme l'avait-elle apprécié, avant son mariage, chez un de ses beaux-frères? Un démenti, là-dessus, ne lève pas tous les doutes. Le valet, d'âge plus voisin du sien, était-il plus au goût de la notairesse que le colérique époux, qui lui faisait peur avec ses violences, ses gros sourcils, sa façon d'aller mettre sous la pompe son crâne en feu, ou d'exiger de sa jeune femme des aveux de culpabilité et des promesses d'amendement? Elle n'était certes pas moins humiliante pour le bourgeois — faut-il dire pour le notaire? — que pour le mari, la terrible confidence faite au gendarme Chaillon : « Vous ne connaissez pas tout mon malheur, ma femme aimait mon domestique. » D'où l'acharnement avec lequel Peytel a tué à coups de marteau le petit domestique; d'où l'impulsion qui, par surcroît, fait qu'il voudrait que les roues de la voiture passent sur le cadavre gisant au bord de la route...

Balzac n'a connu ni Félicie ni Louis, les deux victimes de la noire aventure : il n'a pu appliquer à ces deux êtres ses évaluations à la Gall, à la Lavater. Mais il lui est facile de replacer en imagination le mauvais ménage dans le milieu cancanier d'une petite ville où le notaire est particulièrement mal vu (« un artiste manqué, un ancien journaliste! ») et où Peytel, pour comble de malheur, a mécontenté ses confrères en abaissant le taux des prêts notariaux. Bourg est aussi monté contre lui que Belley. Fâcheuses conjonctures! Un ensemble différent de suppositions, tissé contre le notaire par l'opinion, par les premières rumeurs du public alerté, a empêché d'apercevoir les mailles authentiques dont le romancier, pour son compte, s'ingénie à reconstituer les réseaux. L'homme qui, avouant qu'il avait assommé à coups de marteau le domestique, se déclarait innocent du premier meurtre et l'imputait à Louis Rey, avait contre lui, d'avance, une autre série de présomptions qui masquaient le véritable enchaînement des circonstances. Comme, par surcroît, il s'est refusé

à articuler nettement la douloureuse vérité, le *cui prodest* légendaire s'est imposé au juge d'instruction. Au lieu d'un crime « passionnel », avoué pour moitié par un époux outragé et en état de légitime défense, on a construit un sombre édifice de préméditation, une affaire de testament dont il s'agissait de hâter la tragique échéance. La simulation, ensuite, aurait complété chez Peytel ce que la préméditation lui avait fait faire, et l'acte d'accusation tire argument de son « agitation sans mesure », ou de sa « douleur bruyante », de ses « élans calculés », de l'absence cruelle d'égards où il a laissé sa femme qu'il ramenait dans la nuit, et pour laquelle il demandait en hurlant les soins de tous les médecins de Belley! « L'œil pénétrant » du lieutenant Wolff, commandant la gendarmerie de l'endroit, avait aussitôt fait justice de tous ces faux semblants. « Vous êtes partis à trois, vous revenez tout seul : je vous arrête! »

Balzac ne mène peut-être pas à son avantage la discussion qu'il va faire de toute cette dernière partie de l'accusation : lui qui, dans certains romans, maniera avec tant d'aisance des procédures et des dossiers sans fin, il ne semble pas manœuvrer à l'aise parmi les chiffres qui doivent prouver quoi? que Peytel était plus riche que sa femme, n'ayant dilapidé que sa fortune paternelle; que ce notaire mériterait, au bagne, le mépris de ses compagnons de chaîne pour l'impatience avec laquelle il aurait tué sa femme pour hériter d'elle, alors que, peu de mois plus tard, il eût été mis, par la naissance d'un enfant, en possession d'un legs plus intégral. Le romancier retrouve toute sa vigueur dans une autre partie de son argumentation, qui coïncide bien, en effet, avec certaines dispositions naturelles de son génie.

***

« Suivre le crime ou la pensée du crime à la piste, en refaire le chemin moralement et physiquement; car les preuves du pour et du contre sont partout, *dans les êtres, dans les choses, dans les lieux...* » Ces préceptes serviront de devise à bien des Sherlock Holmes : Balzac y fait tenir sa connaissance de la vie, sa conception des *ensembles* qui sont con-

stitués par toutes les choses vraiment vivantes, et aussi les souvenirs de lectures et d'admirations un peu aventureuses, Fenimore Cooper et ses Indiens suiveurs de pistes, le *Caleb Williams* de Godwin s'épuisant à déjouer la police du Royaume-Uni, et toute la basse pègre des romans criminels. Comme lorsque, préparant *les Chouans*, il explorait avec M. de Pommereul les alentours de Fougères, Balzac tient à se pénétrer de la topographie de ces sinistres lieux. « Je le déclare ici sur mon honneur, j'ai parcouru consciencieusement la route de Bourg à Belley de manière à me trouver au pont d'Andert et à monter la côte de la Darde à l'heure où l'homicide de Louis Rey a eu lieu. Ce que je vais articuler repose sur un examen auquel personne ne s'est livré. Si l'Instruction s'était livrée à cette enquête, si elle avait parcouru comme moi la route..., certes l'accusation aurait effacé le mot *préméditation* de ses réquisitoires; elle eût été convaincue de l'innocence de Peytel, au moins jusqu'au pont d'Andert... »

D'après le *Journal de l'Ain* du 11 septembre, c'est la veille de ce jour que « MM. de Balzac et Gavarni sont partis, en poste, pour aller visiter le pont d'Andert et les lieux théâtres du crime ». Et le journal ajoute : « Cela va sans doute fournir à l'écrivain de magnifiques descriptions. Nos romanciers ne se contentent plus d'exploiter des crimes imaginaires; il faut travailler maintenant sur le vrai pour exciter la curiosité publique... » Quelle erreur! Si Balzac, dans l'après-midi et la soirée du mardi 10 septembre, a refait la montée de la Darde, ce n'est pas du tout pour enrichir son récit de quelques belles descriptions : c'est parce qu'il est persuadé qu'une sorte d'empreinte est laissée sur les choses par les actes humains qui s'y sont joués; une convenance, tout au moins, et une logique serrée vont d'*un esprit qui médite un crime* à *un lieu propice à ce crime*. Or, « dans ce col qui serre adroitement Saint-Rambert, qui s'ouvre après Rossillon, il existe une vingtaine d'endroits où Peytel aurait pu accomplir ses desseins, s'il en avait eu, en mettant la justice en défaut. Entre tous ces lieux favorables au crime, M. Gavarni et moi en avons remarqué un qui ne laisse rien à désirer au criminel le plus inquiet, le plus méticuleux... Au lieu d'accomplir ses mauvais desseins dans cet endroit, que les plus innocents reconnaîtraient

propice à un assassinat, Peytel choisit le pont d'Andert, sur lequel plonge la maison du père Thermet, forgeron, habitée par lui et par son fils; un endroit surveillé par les douaniers qui peuplent la campagne en s'y mettant en embuscade; une rivière où pêchent en fraude les paysans à la nuit... »

Cette excursion du 10 septembre permet d'ailleurs aux deux enquêteurs d'interroger les premiers témoins, ce père Thermet et son fils, maréchaux-ferrants à Andert : la déposition du premier, brave homme de soixante-quatre ans, avait fait grand effet aux Assises. Balzac interprète son témoignage, cela va sans dire, d'une autre façon que le parquet et le jury de Bourg : « J'ai vu le forgeron Thermet, il m'a formellement dit que Peytel était hors d'état de tenir la bride de son cheval pendant que lui et son fils mettaient le corps de Félicie Alcazar dans la voiture. Selon lui, Peytel était tombé dans un profond abattement. J'ai reconnu là cette torpeur qui suit, chez les natures violentes, les grands efforts, les déploiements de force inaccoutumés. Peytel est bon, il croyait sa femme vivante, et, après avoir tué Louis Rey, il l'a cherchée; en la voyant morte, il a été abasourdi... »

Ici viennent donc aboutir et se joindre tous les chaînons du problème reconstitué : celui qui part de Peytel à la « vie irréprochable », mais affligé d'un « caractère sanguin-bilieux » qu'il n'avait jamais su réprimer; celui qui part de la perverse Félicie, l'insubordonnée créole dont la myopie maladive, par surcroît, avait augmenté la susceptibilité et l'aigreur; celui qui part de l'aventureux valet, très capable de convoiter, outre l'épouse du patron, les sacs d'écus qu'il est chargé de convoyer dans sa carriole qui précède le cabriolet de ses maîtres. Cette jonction de formules explicatives peut se faire en cet endroit, si mal choisi au contraire et si peu indiqué pour qu'y aboutissent les déductions de ces messieurs de la Justice. Comme l'auteur de *la Rabouilleuse* en sait long sur les ragots d'une ville de province, et comme Peytel, « accusé, a noblement gardé le silence sur les vices moraux de sa femme », Balzac se flatte d'apporter des éléments de certitude dont les magistrats ne s'étaient pas avisés. « Composons, avait dit le romancier, une avalanche de petits faits inconnus, qui a roulé pour éclater dans cette journée... » Sa restitution du passé,

il l'a faite comme il a créé, en somme, toute son œuvre : en faisant entrer, de gré ou de force, certains détails, observés et pris du réel, dans un système, ou dans plusieurs systèmes, qui sont comme une manifestation de son être profond. Son ancien camarade, « les fers aux pieds comme les plus vils criminels », l'émeut assurément, et la noblesse de cet homme qui a « gardé le silence sur les vices moraux de sa femme », n'a pas cessé de le transporter. Pourtant, Peytel est surtout, pendant les jours passés dans l'Ain par Balzac, le terme principal d'une équation tragique : les « implacables haines de petite ville » ne lui avaient pas laissé sa figure authentique, et, du coup, s'étaient déformés les autres termes du problème, la petite créole volontaire, le valet sans famille... Voici Balzac certains de ses arguments. Avant la mi-septembre, l'écrivain — qui n'a pas, à son ordinaire, que cette affaire-là à manœuvrer — rentre à Paris en grande hâte.

***

Car tout cela, il s'agissait de le porter devant l'opinion. Il fallait le dire d'une façon assez discrète pour ne pas démentir cette charité du condamné, soucieux de ne pas « découvrir » à fond celle qu'il a aimée, peut-être aussi de ne pas faire figure lui-même de mari laidement trompé; d'une façon assez persuasive pour agir cependant sur le public, tandis que le pourvoi en Cassation, fondé sur des vices de forme, suivait la voie normale, et que se préparait, à toute éventualité, un recours en grâce.

Du 15 au 17 septembre[1], aux Jardies où il s'est terré dès son retour de province, avec cette frénésie qui si souvent lui fit passer des journées et des nuits entières à sa table de

1. Gozlan qui, dans *Balzac intime*, traite toute cette affaire avec une certaine désinvolture, affirme que « c'est à Bourg même qu'il rédigea ses lettres... et c'est de Bourg même aussi qu'il me les fit parvenir toutes chaudes en épreuves, afin que je les revisse avant de les envoyer au journal *le Siècle* ».

D'après le *Journal de l'Ain* du 11 septembre 1839, reproduisant une correspondance de Paris du 9, « le mémoire que M. de Balzac se propose de publier serait changé en une suite de lettres qui seront imprimées dans le feuilleton du *Siècle* ». On sait combien la correction et la *composition sur épreuves* importaient à Balzac : c'est à Ville-d'Avray qu'elle se fait.

travail, le grand romancier rédige sa consultation bénévole — j'allais dire sa déposition de témoin officieux. Il l'envoie à Dutacq, fondateur du journal *le Siècle* et de beaucoup d'autres journaux : comme ce professionnel de la presse quotidienne pourrait ne voir, dans l'insertion souhaitée, qu'une affaire de mise en pages, sa généreuse anxiété lui dicte ce pressant message dont il accompagne le long manuscrit : « Tout le monde à la manœuvre, prenez des ouvriers supplémentaires, le temps presse, il s'agit de la vie d'un homme! » Il n'est plus question, de fait, de dessins goguenards escomptant le succès; il n'est même plus question d'une perspicacité de *détective* amateur, supérieure aux inductions un peu banales d'un gendarme ou d'un juge d'instruction! L'angoisse commande la prompte publication du *Mémoire* : il paraît dans *le Siècle* les 27, 28 et 29 septembre (dans la *Gazette des Tribunaux* les 28, 29 et 30 septembre), précédé d'un « chapeau » alléchant : il est parlé d'« un homme de grand talent qui a vu, qui a connu Peytel, qui a pu récemment s'entretenir avec ce malheureux »; d'une « voix éloquente », d'un « admirable plaidoyer ». Peu après, dans le numéro du 3 octobre, Balzac remercie les lecteurs qui lui ont envoyé leurs félicitations, il proteste contre une lettre par laquelle un des beaux-frères de Félicie Alcazar, Casimir Broussais, lui interdisait de l'accuser de mensonge, même par insinuation. Hélas! rien n'y fait : dans son audience du 10 octobre, la chambre criminelle de la Cour de Cassation, sur un rapport du conseiller Vincens Saint-Laurent, rejette le pouvoir formé par Peytel et soutenu par Me Lanvin.

La justice va-t-elle suivre son cours? Oui, si un recours en grâce, dernière instance possible, reste sans effet. Mais ici, Peytel a, d'avance, joué de malheur, et sa sœur, qui voudrait invoquer la clémence du roi, se heurte, au palais de Saint-Cloud, à une consigne irrévocable. Le malheureux, au début du régime de Juillet et quand il était un joyeux *bousingo*, a commis un volume de trois cents pages, illustré, la *Physiologie de la Poire*. Républicain des trois glorieuses, peut-être aide de camp bénévole du général Lafayette, il est de ceux qui n'ont pas vu sans amertume la « greffe en couronne et en écusson » permettre à la « poire royale » de s'étaler sur un

trône : et une vignette malencontreuse représentait sur la couverture ce coup d'État du fruit légendaire. Malencontreuse aussi, l'énumération humoristique qui faisait dire à l'auteur à demi anonyme, « L. Benoît, jardinier », après le récit de sa participation aux journées de juin, de sa condamnation à mort pour conspiration et de sa grâce : « Il ne sera pas guillotiné comme Bories, Raoulx, Pommier et Goubin; pas pendu comme Villon, etc. »

Faut-il croire que Louis-Philippe, après s'être donné l'apparence d'une hésitation, n'a pas cru devoir user du droit de grâce à l'égard d'un homme muni d'aussi fâcheux antécédents? Peytel cependant, résigné à son sort, nous dit-on, écrivait dans sa prison des vers et de la prose où il protestait également de son innocence; le curé de Bourg lui faisait de fréquentes visites et se montrait fort édifié des sentiments du prisonnier. Louis-Philippe n'a vraisemblablement pas poursuivi la satisfaction d'une vengeance contre l'auteur de la *Physiologie de la Poire* : il a dû simplement, normalement, consulter le garde des sceaux sur le cas de Peytel. Est-il bien sûr que J.-B. Teste, le futur prévaricateur de la grave affaire que l'on sait, ait rendu au roi le compte le plus fidèle, et que, fils lui-même d'un notaire de Bagnols, il n'ait pas redouté des insinuations comme il en encourra quatre ans plus tard? La justice suit son cours, et Peytel est guillotiné le 28 octobre sur une place publique de Bourg.

Balzac, toujours sur la brèche pour les intérêts corporatifs des écrivains, revient de Rouen, où il était le 22 octobre à cause d'un procès intenté là-bas par la Société des Gens de Lettres. Ses soucis d'argent coutumiers sont particulièrement aigus en un temps où « vingt mille ducats de dettes », comme il dit, lui paraissent un fardeau sous lequel il faudra succomber. « Je suis effrayé, va-t-il écrire à madame Hanska, d'une espèce de vieillesse intérieure qui m'a saisi. » N'hésitons pas à voir une des raisons de cette brusque diminution d'entrain et de fougue dans la déception qui s'est emparée de lui et qu'il ne cache pas à la lointaine amie. Le 30 octobre 1839, sous le coup de la nouvelle de l'exécution capitale qui a eu lieu l'avant-veille à midi, il lui écrit :

Vous avez peut-être appris qu'après deux mois d'efforts inouïs

pour l'arracher à son supplice, Peytel a marché, il y a deux jours, à l'échafaud, *en chrétien*, a dit le curé; moi, je dis en homme qui n'était pas coupable.

Vous devinez pourquoi cette horrible lacune dans ma correspondance. Ah! chère, mes affaires étaient déjà en fort mauvais état, mais mon dévouement me coûte un argent fou, cinq cents ducats au moins, et cinq cents ducats de non-travail, des calomnies de toute nature m'ont récompensé. Maintenant, je verrais, je crois, tuer un innocent sans m'en mêler... je ferai comme les Espagnols qui s'enfuient dès qu'on assassine un homme.

Nous causerons de tout cela...

Et, comme l'odieux d'une accusation mensongère vient aggraver durement tout le tort matériel que lui a fait son intervention (car Gozlan affirme qu'une partie de sa popularité se trouva compromise dans sa clientèle bourgeoise), il revient avec amertume, en février 1840, sur le dommage pécuniaire qu'il a subi :

L'affaire Peytel me coûte 10 000 francs, et l'on disait que j'avais reçu 50 000 francs!

***

Dédaigné par les pouvoirs publics, sans écho dans l'opinion bourgeoise, l'appel de Balzac trouvait cependant un retentissement dans une autre conscience d'écrivain.

Il y avait alors à Paris, faisant chez nous un des fréquents séjours que l'on sait, un grand auteur anglais, Thackeray, fort méprisant pour certaines surenchères de notre Romantisme à cette époque, extrêmement froissé en particulier par l'exubérance de Balzac, — donc mal disposé à accepter le sauvetage de Peytel par cet émule français en maraude dans les maquis de la procédure, bien préparé cependant à opposer les garanties judiciaires de la Grande-Bretagne à la désinvolture gauloise, et sa propre clairvoyance à la crédulité des Français. Balzac a-t-il jamais eu la consolation de savoir qu'à travers mille réserves, il avait gagné à son inquiétude, sinon à sa plaidoirie, un confrère de cette qualité? Thackeray, dans son *Paris Sketch Book*, consacre à l'affaire Peytel tout un chapitre — le XVIe — sous forme d'une lettre

adressée à un *barrister* imaginaire. Or il a beau faire; il a beau déclarer que l'écrit de Balzac, trop long et prétentieux, promettait beaucoup et donnait peu, et que l'exécution du notaire a fait à elle seule plus de sensation que tous les autres incidents qui ont jalonné cette pénible affaire : s'il garde ses doutes sur la culpabilité du meurtrier prétendu, c'est que son indifférence a été ébranlée par son confrère parisien.

Dans la mesure où l'on peut parler de « conviction morale », le crime de cet homme lui a été imputé avec une dose de clarté suffisante. Mais quiconque a lu les *Causes célèbres* sait bien que des condamnations à mort et des exécutions ont été le résultat de preuves dix fois plus fortes que celles qu'on a pu mettre en ligne contre Peytel. Sa propre explication de l'horrible crime peut être vraie : rien dans les témoignages n'est assez fort pour la renverser... Un jury anglais n'aurait jamais demandé la vie d'un homme sur de telles dépositions; un juge d'instruction, un procureur, en Angleterre, n'auraient jamais procédé comme firent ces Français : ce dernier excitant l'opinion publique en exagérant l'appel aux passions; le premier cherchant de toutes les manières à extorquer des confessions au prisonnier, à le désorienter et à le confondre, à écarter, par de féroces interventions et d'amères remarques venues de son siège de ministère public, tous les effets que le témoignage de l'inculpé pouvait produire sur le jury....

Alors que Balzac, en somme, refait à sa façon le travail de l'instruction, c'est la méthode de l'accusation que Thackeray critique et prétend amender, avec une foi aveugle dans la supériorité britannique. En France, « un homme est coupable tant qu'il n'a pas prouvé son innocence » : Dieu soit loué! les choses en Angleterre sont bien différentes. Et le substitut du procureur du roi, si j'ose dire, va en en prendre « pour son grade! » Si naguère on reprochait à Balzac de figurer, lui, la littérature envahissant le Parquet, c'est, ici, à la déformation romanesque de l'accusateur public que Thackeray s'en prend : l'acte d'accusation, le réquisitoire sont des romans feuilletons, qu'on imaginerait assez mis en mélodrame selon le *schéma* suivant, que l'auteur de *Pendennis* donne malicieusement en français :

Personnages.		*Costumes.*
SÉBASTIEN PEYTEL . .	Meurtrier	Habillement complet de notaire perfide : figure pâle, barbe noire, cheveux noirs.

LOUIS REY.	Soldat retiré (*sic*), bon, brave, franc, jovial, aimant le vin, les femmes, la gaîté, ses maîtres surtout; vrai Français enfin.	Costume ordinaire; il porte sur ses épaules une couverture de cheval.
WOLF.	Lieutenant de gendarmerie.	
FÉLICITÉ D'ALCAZAR. .	Femme et victime de Peytel.	

Médecins, villageois, filles d'auberges, garçons d'écurie, etc., etc.

La scène se passe sur le pont d'Andert, entre Mâcon et Belley. Il est minuit. La pluie tombe; les tonnerres grondent. Le ciel est couvert de nuages et sillonné d'éclairs.

« Tous ces personnages, continue Thackeray, sont mis en scène par le drame du procureur : les villageois interviennent avec leur chœur; le vieux lieutenant de gendarmerie avec ses soupçons; la franchise et la gaieté de Rey, les circonstances romanesques de sa naissance, son courage et sa fidélité, tout cela est mis en œuvre, afin de faire contraste avec Peytel et de susciter contre ce dernier l'indignation des jurés. Mais sont-ce là des preuves? Cela ressemble-t-il à des preuves? Et à défaut de preuves, les présomptions, que sont-elles? »

C'est tout l'acte d'accusation que l'écrivain anglais démolit morceau par morceau : on sait que Thackeray, quand il s'y met, n'y va pas de main-morte. Ici, imaginant le dialogue entre le juge d'instruction et l'inculpé, et reconstituant les fins de non-recevoir de celui-là et les allégations de celui-ci, il a assez beau jeu à donner, à son *schéma* de mélodrame de tout à l'heure, sa contrepartie judiciaire. Et il conclut (en insérant dans cette conclusion le récit de l'exécution capitale) :

Peytel peut n'avoir pas commis le crime qui lui est imputé; M. le juge l'instruction, avec ses discussions sur les possibilités et les impossibilités; M. le procureur, avec son exposé romanesque et ses harangues enflammées au jury, peuvent avoir usé de ces grands moyens pour mettre à mort un innocent... Dans le cas de S. Peytel et de sa famille, il y a déjà eu deux morts; une troisième (cette exécution de l'accusé) était-elle absolument nécessaire? Considérant la faillibilité des juges et des gens de loi, et en présence des milliers d'exemples de peines imméritées qui ont déjà été infligées, sur preuves analogues ou même plus fortes, y a-t-il *un seul* homme pour déclarer, positivement et sous la foi du serment, que Peytel était coupable, et que sa mise à mort n'était pas *le troisième assassinat dans la famille*?

***

Est-ce le durable effet d'une déconvenue qui lui fut amèrement sensible? Balzac tenait-il sa promesse de ne plus bouger, dorénavant, en face de méprises judiciaires possibles? Faisait-il en 1840 meilleur crédit qu'en 1839 à des juges de provinces dont le verdict a été, cependant, souvent contesté; ou si le caractère plus technique, dans ce cas particulier, des arguments de l'accusation lui rendait difficile une intervention de détective? L'affaire de madame Lafarge, qui devait faire couler des flots d'encre, lui inspire d'abord, pour la *Revue parisienne*, un article qu'il n'y a, finalement, point inséré, et où la question de culpabilité cède le pas à des vues sur la déportation, sur le jeu difficile des « circonstances atténuantes », à des digressions sur les loges de concierges à Paris. Cependant le grand romancier se préoccupe, là aussi, de ce qu'on peut appeler *l'individualisation de la peine*, et, par conséquent, de la juste détermination d'une culpabilité[1] :

> Une faute n'est pas le vice. Ce sens est le vrai; sans quoi, la justice serait plus horrible que les criminels...
>
> Un individu convaincu d'un vol n'est donc pas un voleur; mais il peut le devenir. Dans le même ordre d'idées, la Voisin, la Brinvilliers étaient des empoisonneuses; mais une femme qui se laisse aller à ce crime n'est pas absolument empoisonneuse...

Mais, comme il est naturel, c'est dans son œuvre d'écrivain que se retrouve surtout l'effet de son enquête en province, de ses impressions sur la terrible hostilité qui peut galvaniser pour l'injustice ou, en tout cas, pour la partialité, des milieux bourgeois de petite ville. *Pierrette* à la fin de 1839, *Ursule Mirouet* en 1841, *la Rabouilleuse* en 1842, laissent flotter, dirait-on, des germes de poison dans des atmosphères provinciales qu'on n'aurait pas imaginées si délétères. Et

1. La distinction entre le « criminel d'occasion » et le « criminel d'habitude » est signalée par M. F. Roux, *Balzac jurisconsulte et criminaliste* (Paris, 1906). Le rôle joué dans l'affaire de Bourg par le romancier avait été signalé dans un article de G. Ferry, *Balzac et le notaire Peytel* (*Grande Revue*, 1er juin 1899); mais l'auteur n'avait pas connaissance des incidents administratifs qui avaient compliqué l'intervention, et que j'emprunte à un dossier des Archives Nationales (BB18 1258-65).

surtout, comme Balzac a presque toujours, dans ses mécomptes les plus graves, une réaction de forte santé, et même de goguenardise, qui lui fait résoudre les pires dissonances dans une sorte de gausserie supérieure, on peut se demander si l'*Esquisse parisienne* qu'en 1839 il consacrait au *Notaire*, « un homme gros et court, bien portant, vêtu de noir, sûr de lui, presque toujours empesé, doctoral, important surtout », ne doit pas sa conclusion humoristique à l' « affaire Peytel » :

Quand un notaire n'a pas la figure immobile et doucement arrondie que vous savez, s'il n'offre pas à la société la garantie immense de sa médiocrité, s'il n'est pas le rouage d'acier poli qu'il doit être, s'il est resté dans son cœur quoi que ce soit d'artiste, de capricieux, de passionné, d'aimant, il est perdu...

FERNAND BALDENSPERGER

A PROPOS DE GLOZEL

Les découvertes de Glozel apparaissent aux yeux de certains savants comme les plus fécondes et les plus mémorables qu'ait inspirées la préhistoire : elles ouvrent à la recherche des horizons inconnus, et, comparables aux grandes révolutions scientifiques, elles marquent vraiment, dans la connaissance de nos origines, un tournant nouveau. Pour d'autres savants, non moins compétents, on ne peut même pas parler d'une question de Glozel. Les pièces sur lesquelles on élève des conclusions grandioses ne sont que de vulgaires faux : c'est à la justice des tribunaux et non à la discussion scientifique que ressortit une pareille affaire.

Et les controverses sont des plus vives, à la grande surprise de quelques-uns qui ne voyaient dans la science que ces *templa serena* où la seule réflexion, froide et sans préjugés, fait loi.

Cette étude ne se propose pas d'apporter une opinion nouvelle dans ce concert discordant. Son but est d'exposer, aussi simplement que possible, les arguments des diverses thèses et d'essayer de dégager l'état actuel de nos connaissances sur l'une des périodes les plus importantes mais les plus obscures de la préhistoire : celle qui correspond au passage de l'homme fossile à l'homme historique.

I

On ne peut parler du gisement de Glozel sans le situer, au préalable, dans les cadres généraux de la chronologie

préhistorique. Nous allons donc caractériser brièvement les grandes périodes de la préhistoire.

De la longue série des vivants qui, au cours des temps géologiques, ont peuplé notre terre, l'homme est assurément le dernier venu. Par l'ensemble de ses caractères anatomiques il appartient au groupe des Primates et émerge, au milieu de ce groupe, comme le terme ultime d'un rameau longuement préparé dans les profondeurs du passé géologique. Les derniers stades de cette évolution commencent à être bien connus, et, de l'homme ancien, de l'homme fossile, nous possédons quelques restes organiques. On distingue ainsi la race ou mieux l'espèce de Néanderthal, très primitive, à l'aspect bestial, et, se développant en même temps qu'elle, mais ne tardant pas à seule subsister, l'espèce *Homo sapiens*, l'homme actuel.

Nous connaissons aussi cet homme préhistorique par son industrie, manifestation d'un facteur jusqu'alors inconnu, l'idée, qui le rend capable d'invention. Sur les grands plateaux du Nord de la France, dans les alluvions de la plupart de nos rivières, dans les remplissages d'un grand nombre de grottes, on rencontre des silex taillés soit sur les deux faces, soit sur une face seulement. C'est l'industrie de la pierre taillée qui correspond à la période la plus ancienne de la préhistoire ou *période paléolithique*. D'ailleurs, au cours de ce Paléolithique, lorsque l'*Homo sapiens* eut supplanté l'homme de Néanderthal, se développa peu à peu l'usage de l'os et de l'ivoire en même temps qu'apparurent la préoccupation artistique, le goût du dessin et de la peinture; et la fin du Paléolithique (âge du Renne) fut marquée par la naissance de l'art.

Ainsi passèrent beaucoup de siècles; puis vinrent d'autres peuplades, qui utilisaient la pierre polie. Nous entrons avec elles dans la *période néolithique* qui se continua par celle des métaux. Et nous arrivons aux temps historiques, où des textes écrits nous permettent de déchiffrer le passé.

C'est au cours de l'époque néolithique que s'effectua la mise en place des diverses races humaines et que s'élaborèrent les grandes transformations qui ouvrent le cycle actuel de l'Histoire. Mais toujours ces transformations nous

apparaissent quand elles ont déjà acquis un plein développement : on a cru en voir naître quelques-unes à Glozel.

***

Glozel est un petit hameau du département de l'Allier, situé à 25 kilomètres au Sud-Est de Vichy et à 4 kilomètres de Ferrières-sur-Sichon.

Le 1er mars 1924, en labourant son champ, situé au lieudit « les Durantons », le long de la rivière la Vareille, affluent du Sichon, M. Émile Fradin mit à jour une série de briques régulièrement disposées dans lesquelles M. Clément, instituteur à la Guillermie, crut reconnaître les restes d'un de ces fours de verrier, comme il en existait encore dans la région, au XVIIIe siècle. Un préhistorien, M. Franchet, après une étude attentive sur place, adopta cette interprétation.

A l'intérieur du four, M. Clément recueillit des débris de vases en grès bleuté, et, dans les environs immédiats, une hache en pierre polie avec signes, ainsi que diverses briques ou tablettes. On devait remarquer, mais au mois de janvier 1925 seulement, que l'une des tablettes portait des inscriptions.

A partir du mois d'avril 1925, les investigations archéologiques dans le champ de Glozel furent poursuivies sous la direction du Dr Morlet, médecin consultant à Vichy, qui loua à cet usage le terrain des Fradin.

Aux quelques pièces déjà trouvées vinrent alors s'ajouter une multitude d'objets nouveaux : débris d'une céramique grossière, silex taillés, haches polies, idoles, nouvelles briques présentant des rudiments d'écriture linéaire, objets en os, etc. Un renne gravé sur galet vint indiquer qu'il fallait attribuer au gisement un âge très reculé. Puis furent mises à jour en juin 1927 deux tombes intactes renfermant des objets appartenant, d'après les auteurs de la découverte, à la haute époque néolithique. Il y avait des haches de pierre polie, des galets avec gravures d'animaux ou signes alphabétiformes, une idole bissexuée avec masque, des vases en argile à peine cuite, l'un d'eux décoré d'un masque sans bouche, d'infimes débris de squelettes humains, etc.

Pendant toute la belle saison dernière, les chercheurs furent nombreux et les découvertes abondantes. Les fouilles, et, par suite, les trouvailles semblent avoir été ralenties par l'hiver; mais depuis le mois de février les recherches ont été reprises : divers objets du type glozélien furent trouvés dans les environs du petit hameau, et un groupe de savants, actuellement à Glozel, viendrait de mettre à jour, selon les indications des journaux, de nouvelles figurations animales accompagnées de nombreux signes alphabétiformes. Il est probable que le nombre des pièces actuellement recueillies dépasse 2 000.

La nouvelle de ces découvertes s'était peu à peu répandue dans les milieux qui s'intéressent, avec plus ou moins de compétence, à la préhistoire. Et les discussions commencèrent rapidement. Dès le mois de juin 1926, M. Van Gennep se déclarait convaincu, après une visite à Glozel, de l'antiquité du gisement. Au mois d'août de la même année, M. Salomon Reinach revenait de Glozel estimant que toute fraude était impossible et qu'on ne pouvait croire à une mystification. Quelques jours après, M. Depéret apportait l'appui de sa profonde compétence de géologue et de paléontologiste aux défenseurs du gisement.

Mais il y avait aussi des opinions opposées. M. Seymour de Ricci, qui avait accompagné M. Salomon Reinach et assisté avec lui aux fouilles de Glozel, loin de partager l'avis du savant archéologue, estimait au contraire qu'on était en présence d'une « mystification nettement caractérisée ». M. Camille Jullian faisait également de nombreuses réserves. S'il admettait l'authenticité de certains objets, qu'il rapportait d'ailleurs à la basse époque romaine, leur enlevant tout intérêt préhistorique, il avait été « inquiété » par l'allure de certaines briques dont l'écriture était « plus tremblante, moins ferme », comme si « le graveur copiait ses lettres quelque part » sans en comprendre la valeur et la signification. Et, lorsqu'il lut à la fin d'une tablette « quelque chose comme Closel ou Closet », il parla de faussaire.

En 1927, à la suite d'une étude du gisement et des objets, M. Vayson de Pradenne déclarait très nettement que toutes

les pièces de Glozel étaient fausses; il était bientôt suivi par M. Dussaud pour qui la correspondance étroite entre l'alphabet glozélien et l'écriture phénicienne la plus récente ne pouvait s'expliquer que par la fraude. Enfin, en octobre dernier, M. Marcellin Boule publiait une observation faite par lui deux ans auparavant : le seul objet qu'il avait pu examiner, le renne gravé, si important pour dater le gisement, n'était pas authentique.

Dès le début de ce mois d'octobre 1927, le ministre de l'Instruction publique avait ouvert une instance en classement pour le gisement de Glozel. D'autre part, un Congrès d'anthropologie réuni à Amsterdam avait émis le vœu qu'une Commission internationale composée de savants compétents fût chargée d'étudier le gisement. Cette commission, nommée en octobre, se rendit sur le champ de fouilles au début de novembre. Dans les derniers jours de l'année elle publiait son rapport qui concluait à « la non-ancienneté des documents qu'elle avait pu étudier à Glozel ».

Enfin M. Champion, du Musée de Saint-Germain, chargé par le ministre de l'Instruction publique d'examiner les objets trouvés au point de vue de la technique de leur fabrication, concluait également au faux.

Et la lutte continua, très vive, entre glozéliens et antiglozéliens, les premiers apportant pour étayer leur conviction l'appoint de nouvelles découvertes, les seconds contestant, par des arguments de divers ordres, l'authenticité des objets présentés.

Tout récemment, à la suite d'une plainte déposée par la Société préhistorique de France, une perquisition faite dans la ferme de la famille Fradin amenait la saisie d'un certain nombre de pièces actuellement soumises à l'expertise judiciaire.

***

Comment, pour ses défenseurs, se présente le gisement de Glozel? Quelles observations en établissent l'authenticité? Quelle synthèse peut-on donner des nombreuses trouvailles que l'on y a faites?

Tout en dirigeant les fouilles de Glozel, le Dr Morlet

publiait au fur et à mesure des découvertes la description des principaux objets trouvés. Dès sa première publication (signée, ainsi que la suivante, avec Émile Fradin), il place le gisement de Glozel dans le début de la période néolithique; il y voit des traces d'influences égéennes et parle de la marche d'une civilisation du Nord-Ouest vers le Sud-Est. Et il estime être en présence d'une période nouvelle du Néolithique, le *Glozélien*, caractérisé par les briques à signes et l'industrie du verre.

Dans les publications suivantes il étudie l'alphabet glozélien (dont on connaissait 81 signes à la fin de 1925 et actuellement 120 ou 130 selon M. Salomon Reinach). Il le compare au hiératique et au phénicien et y voit le fond commun où « les peuples de souche néolithique puisèrent selon leur génie propre ». Le nombre des signes de l'alphabet glozélien, bien supérieur à celui des signes des alphabets méditerranéens, confirme l'hypothèse que le premier est la source des seconds. « A la théorie d'un alphabet primitif phénicien, conclut-il, nous opposons la notion d'alphabets méditerranéens dérivés d'un prototype néolithique. »

Passant ensuite aux objets travaillés, le Dr Morlet considère l'idole glozélienne comme l'ancêtre de la déesse funéraire des tombes égéennes et portugaises.

Le travail de l'os se faisait à Glozel à l'aide de petits outils en grès (ce qui expliquerait, dit-il, les rayures souvent constatées). Il y aurait d'étroites analogies entre cette industrie et celle de l'os dans les contrées boréales et ainsi serait posé à nouveau le problème de l'origine de la culture arctique. Quant aux vases ornés, le Dr Morlet estime qu'ils « devaient avoir une destination relative à la nourriture du défunt; ceux qui étaient inscrits portaient peut-être des invocations rituelles pour le repos des morts. »

Enfin, dans sa plus récente publication, il traite de Glozel, *premier âge de l'argile*, et y expose ses idées sur le développement de la céramique.

M. Salomon Reinach, qui, l'un des premiers, a proclamé l'authenticité du gisement, s'est attaché à montrer que la controverse actuelle ne faisait que répéter les discussions

qui se sont déjà produites en Préhistoire, chaque fois qu'un fait nouveau venait bouleverser des idées acquises. Et il en cite plusieurs exemples. Lorsqu'au siècle dernier Boucher de Perthes démontra l'antiquité de l'homme sur la terre, il ne reçut d'abord de la science officielle que « dénégations, railleries, dédains ». En particulier, l'illustre géologue Elie de Beaumont ne voulait pas admettre que l'homme eût été le contemporain du Mammouth et « se demandait même si les silex taillés n'étaient pas d'origine romaine ». Il fallut attendre plus de dix ans pour que les vues de Boucher de Perthes pussent obtenir les adhésions décisives. Lorsqu'en 1864 Édouard Lartet découvrit à La Madeleine un Mammouth gravé sur un fragment de défense, établissant ainsi, d'une façon définitive, la contemporanéité de l'homme et du Mammouth, bon nombre de préhistoriens crièrent au faux. Même opposition lorsque Piette fit connaître les galets coloriés du Mas d'Azil. Les peintures d'Altamira, la plus belle manifestation de l'art paléolithique, ont toujours été considérées comme fausses par certains préhistoriens.

A ces raisons d'ordre historique, M. Salomon Reinach en ajoute une autre, d'ordre psychologique, ce qu'il appelle la jalousie du savant pour l'amateur.

Sur le terrain purement scientifique, l'importance du gisement de Glozel est surtout marquée par deux grandes nouveautés : d'abord la confirmation de la chronologie babylonienne (?) conservée par la Genèse, ensuite un bouleversement complet de nos idées sur l'origine de l'écriture. Alors qu'on faisait venir de l'Orient méditerranéen les rudiments de l'écriture linéaire, les découvertes du Dr Morlet et d'Émile Fradin nous montrent que c'est en Gaule qu'ils ont pris naissance. « Les tablettes de Glozel, dont l'une contient plus de cent caractères, sont contemporaines des plus anciennes inscriptions d'Égypte et de Chaldée, sinon plus vieilles, et ne leur doivent absolument rien. En revanche, les cent vingt ou cent trente signes de cette écriture comprennent, à côté de beaucoup qui sont tout nouveaux, presque tous ceux des écritures ibériques, phéniciennes, grecques, italiques, etc. Force est donc de se demander si l'alphabet dans lequel j'écris ces lignes ne serait pas d'origine occidentale, hispano-

gauloise, et non orientale, c'est-à-dire syro-phénicienne ». Les écritures de Glozel comme celles du Mas d'Azil et du Portugal « descendent, par voie de développement, des rudiments de l'art d'écrire à l'âge du renne. Cette magnifique civilisation du Périgord et des Pyrénées a pu être étouffée, en Gaule et en Espagne, par des invasions venues du Nord, mais ses conquêtes essentielles se sont conservées près de la grande mer intérieure, ont voyagé vers l'Est et ont été rendues bien plus tard à nos rivages par les marins phéniciens et grecs. » Glozel viendrait détruire à son tour le « mirage oriental ».

A la suite de plusieurs visites au gisement, en septembre 1926, puis en 1927, et après avoir fait lui-même plusieurs fouilles, M. Depéret s'est déclaré convaincu de l'authenticité de l'outillage néolithique de Glozel (objets en pierre et en os), de la céramique et de l'écriture. Dans le terrain, M. Depéret distingue deux niveaux : d'abord une couche de terre végétale d'une trentaine de centimètres d'épaisseur, puis une couche d'argile jaune. A la limite des deux couches on rencontre divers débris d'une poterie récente, bien postérieure au Néolithique. On observe donc à Glozel la superposition de deux civilisations d'âge différent. « Plus bas, écrit M. Depéret, dans l'argile jaune, tendre, qui contient à la profondeur moyenne de 0 m. 60 à 0 m. 70 la couche archéologique, j'ai recueilli, dans l'argile vierge de tout remaniement, entre autres objets, un beau fragment de tablette à inscriptions alphabétiformes enserré dans une trame de racines et de radicelles d'arbustes aujourd'hui disparus. Cette observation, continue-t-il, est, à mon avis, décisive et implique à elle seule d'une manière irréfutable l'authenticité de la tablette et, par suite, de l'écriture glozélienne. Pour penser autrement, il faudrait supposer qu'un faussaire aurait préparé le terrain en y introduisant des objets il y a au moins vingt ans, temps nécessaire à la croissance et au développement des racines qui entouraient la tablette. L'énoncé seul de cette hypothèse permet d'en saisir l'absurdité. »

Une deuxième preuve d'authenticité résulte du fait que l'écriture de Glozel n'est pas isolée. Elle se rattache aux

écritures de la fin du Paléolithique, et se continue par les alphabets ibériques; dans le département même de l'Allier on trouve quelques gisements contemporains, à Sorbier, aux Berthelots, à Blenières.

M. Depéret n'a pas limité ses investigations au seul champ de la famille Fradin. En compagnie du docteur Morlet, il vient de fouiller deux grottes situées dans les environs de Glozel. L'une de ces grottes a fourni, au cours d'une première fouille, une hache polie et une figuration animale. Une seconde fouille a amené la découverte d'un galet quadrangulaire, portant, gravée sur une face, une tête de cheval entourée de signes de l'alphabet glozélien, et, sur l'autre face, « une véritable page d'écriture glozélienne » d'une trentaine de signes.

Toujours près du hameau de Glozel, mais cette fois à la surface du sol, en plein air, deux autres galets ont été trouvés : sur l'un d'eux, on voit une tête de cheval, avec la crinière hérissée, et une vingtaine de signes glozéliens; sur l'autre galet se distingue, en plus des signes glozéliens, une tête de cervidé dans laquelle M. Depéret croit reconnaître un renne analogue à ceux déjà trouvés à Glozel.

Enfin M. Mendès-Corréa vient de signaler, à Alvao, en Portugal, où l'on avait déjà trouvé, à la fin du siècle dernier, des traces d'écriture, l'existence de caractères nouveaux qu'il rapporte, sans d'ailleurs donner de raisons très convaincantes, à la période néolithique. Cet alphabet présenterait une profonde ressemblance avec celui de Glozel; on y trouverait en particulier deux caractères connus dans ce dernier seulement.

Je crois n'avoir omis aucun fait important. J'ai présenté, débarrassée de nombreux détails secondaires, la thèse des partisans de Glozel. Je vais maintenant indiquer les principales objections que certains savants y ont apportées.

***

La thèse de M. Camille Jullian est intermédiaire entre celle des glozéliens et celle des antiglozéliens. Il y a, à Glozel, un mélange d'objets faux et de pièces authentiques. Celles-ci, les seules dont il y ait à tenir compte, indiqueraient l'exis-

tence d'un logis de sorcière attenant à quelque sanctuaire rural de source ou de forêt, comparable à ceux déjà signalés au Portugal, en Suisse ou en Palestine, mais beaucoup plus complet. Dans de tels sanctuaires, on entassait des objets de toutes les époques et chacun d'eux correspondait à un but bien déterminé. Les figurines où l'on croit voir des idoles sont des poupées d'envoûtement; les visages sans bouche correspondent à ceux des envoûtés; les briques à inscriptions sont les tablettes où l'on inscrivait les formules magiques d'incantation; elles sont gravées en cursive latine et se rapportent à la pêche, à la chasse, à la vie aux champs, à l'amour. Diverses caractéristiques : la lettre *x* remplaçant sur les inscriptions la lettre *s*; l'analogie des formules magiques avec celles des tablettes déjà connues, la forme particulière de certaines lettres et l'absence de poteries vernissées indiquent qu'il faut rapporter à la basse époque romaine, peut-être vers 300 après J.-C., les objets authentiques de Glozel.

Dès novembre 1926, M. Camille Jullian écrivait, au sujet des tablettes : « Je lis toutes les lettres sans exception; je lis toutes les lignes; je lis aussi les formules sans exception », et en novembre 1927 il donnait de la première tablette la traduction suivante : *Tali(ter) nob(is) l(oquitur) Ax... ut opitulare(tis) amare, s(ic) n(ova) l(una) c(irca) cal(endas) april(is) adite Sux(onem) lavatim.* Ainsi nous parle AX... Afin que vous vous aidiez à aimer, faites ainsi à la nouvelle lune, autour des calendes d'avril : allez au Sichon prendre des bains. » « Il est possible, ajoute M. Jullian, que *Suxon* désigne Vichy même. » Il ne garantit pas, d'ailleurs, l'authencité de l'inscription qui, si elle était fausse, ne pourrait être que l'œuvre d'un faussaire connaissant à fond la paléographie latine.

Ainsi, rien dans les pièces authentiques de Glozel ne peut être considéré comme préhistorique. « Nous ne sommes pas à l'aube rayonnante des civilisations, mais dans les bas-fonds du paganisme romain à la veille de sa chute. Ce ne sont pas Adam et Ève, les initiateurs traditionnels des temps néolithiques, ce sont des Locuste et des Canidie de bas étage. »

***

S'il n'est pas absolument le premier à avoir proclamé la non-authenticité du gisement de Glozel, M. Vayson de Pradenne est bien en tout cas le premier préhistorien qui mit en avant des arguments suffisants pour entraîner l'adhésion de bon nombre de spécialistes.

Sa première visite à Glozel eut lieu au mois de juin 1927. En examinant les objets déjà trouvés il crut reconnaître, sur la plupart d'entre eux, l'action d'un instrument de métal : coups de couteau ou coups de râpe. Ce n'était donc pas du Néolithique, mais des pièces fabriquées par un faussaire moderne et même peu expérimenté.

Au cours d'une seconde visite, procédant lui-même à une fouille, M. Vayson de Pradenne aperçut, sur la paroi de la tranchée, un petit cercle où l'argile était moins compacte qu'ailleurs; un peu plus profondément, il en était de même, et, au bout de quelques centimètres, il trouva un galet gravé placé verticalement contre l'argile dure. De ces observations M. Vayson de Pradenne conclut que le galet avait été introduit dans le terrain de la façon suivante : « On avait creusé dans la paroi de tranchée un petit conduit à peu près horizontal, placé le galet au fond, et rebouché en tassant l'argile ». Mais un tel travail avait laissé des traces.

L'examen des tombes ne fit que le confirmer dans l'idée du faux. Il constata un vide entre la paroi latérale de la tombe et l'argile environnante; de plus, il observa que la terre n'avait pas pénétré entre les joints des pierres et dans l'intérieur même de la tombe. « On voit sans peine, écrivit-il alors, à quel point il est invraisemblable que de telles constructions en pierres sèches soient restées ainsi intactes et vides à vingt ou trente centimètres sous terre pendant des milliers d'années, dans un sol traversé d'eau, jadis couvert de bois et récemment défriché. »

Puis, faisant l'historique des fouilles, il fut amené aux constatations suivantes : Dans une première période qui s'étend du début de 1924 au mois de mai 1925 environ, on ne trouve que des débris de creusets en grès, des briques, des fragments vitrifiés, le tout provenant du four de verrier.

A partir d'octobre 1924 apparaissent cependant les premiers « faux » : hache avec signes, puis la brique trouvée près du four en mars 1924 et sur laquelle on ne remarque qu'en janvier 1925 des signes qui, selon M. Vayson, n'auraient pas existé auparavant. A partir du milieu de l'année 1925, le nombre des objets mis à jour augmente considérablement; leur apparition graduelle marque un perfectionnement dans la technique, chaque création ou modification venant fournir une réponse à une objection déjà faite. Enfin, il est possible de retrouver quelques-unes des sources d'inspiration : le manuel classique de Déchelette pour les vases à visages, certaine revue gynécologique pour les idoles bissexuées, etc., M. Vayson n'accuse d'ailleurs que ce qu'il nomme « l'esprit de Glozel ».

Toute l'importance de Glozel résiderait dans l'antiquité jusqu'à présent insoupçonnée que ce gisement établirait pour les débuts de l'écriture linéaire. Et c'est précisément sur le terrain de l'épigraphie et uniquement sur ce terrain que s'est placé M. Dussaud dans son étude des inscriptions de Glozel. Dans l'une de ses publications, le Dr Morlet avait examiné 21 tablettes et de nombreux galets couverts de signes variés. Établissant un tableau comparatif entre ces caractères glozéliens et l'écriture phénicienne, il retrouvait, parmi les 81 caractères glozéliens alors connus, les 22 lettres de l'alphabet phénicien. Et la ressemblance entre ces deux alphabets étant beaucoup plus grande que celle mise en évidence par de Rougé entre le phénicien et l'hiératique égyptien, le docteur Morlet concluait que les Phéniciens avaient emprunté leur écriture non aux Égyptiens mais à un alphabet néolithique du type glozélien. Ainsi se trouvait établie l'origine occidentale de l'écriture.

On sait que l'alphabet phénicien n'a atteint que par étapes sa forme définitive Il y a eu d'abord une écriture archaïque représentée sur le sarcophage d'Ahiram (XIIIe siècle av. J.-C.); puis vinrent les lettres de la stèle de Mésa, roi de Moab, qui remontent à environ 900 ans avant Jésus-Christ; enfin le phénicien récent qui figure sur le sarcophage du roi de Sidon, Eshmounazar (Ve siècle avant J.-C.). Or, déclare M. Dussaud, ce n'est pas à l'écriture phénicienne archaïque que ressemblent

les caractères de Glozel, mais à celle du sarcophage d'Eshmounazar, c'est-à-dire au phénicien le plus récent. « Ah! si les tablettes de Glozel avaient révélé la plus ancienne écriture phénicienne, celle d'Ahiram, alors que le docteur Morlet et son entourage ignoraient cette écriture, nous eussions été vraiment impressionné et il nous aurait fallu nous demander comment l'écriture d'Ahiram pouvait se rattacher, sans aucune évolution, à celle du glozélien. Mais la correspondance rigoureuse de ce dernier avec l'écriture d'Eshmounazar, précisément celle qu'utilise E. de Rougé dans son *Mémoire*, est d'une telle absurdité — puisqu'elle passe par-dessus tout le phénicien archaïque — qu'une seule hypothèse reste ouverte : la fraude. »

Il existe aussi des ressemblances entre les caractères de Glozel et l'alphabet ibérique d'Alvao, dont l'âge est d'ailleurs incertain. M. Dussaud fait remarquer que ces analogies n'ont apparu qu'après l'envoi à Glozel de la revue *Portugalia* qui reproduisait les inscriptions d'Alvao. Et il n'hésite pas à déclarer que l'écriture de Glozel est à rayer définitivement du nombre des écritures anciennes.

Dans les sciences qui traitent de l'histoire de la vie, un document paléontologique ou archéologique ne peut avoir de signification que s'il est possible de le dater. D'après l'allure de l'outillage, les partisans de Glozel avaient été conduits à placer ce gisement au début du Néolithique. La découverte d'un renne gravé, indiquant l'existence de cet animal en ce point, vint compliquer la question. On admet en effet que le Renne a quitté nos pays à la fin du Paléolithique. La découverte de Glozel nous met donc en face du dilemme : ou bien vieillir le gisement et le placer à la fin du Paléolithique, ou bien le laisser dans le Néolithique et rajeunir considérablement la date finale de l'âge du Renne.

M. Boule, désireux d'élucider cette question capitale, demanda donc, en 1925, au Dr Morlet, de lui montrer la pièce décisive à cet égard : le galet portant l'image d'un renne. Le Dr Morlet l'apporta à Paris, et voici le résumé de la fin de leur entretien tel qu'il a été déjà publié : « Quand M. Marcellin Boule eut la pièce en mains, il dit au Dr Morlet :

« M'autorisez-vous à la nettoyer? » Le Dr Morlet hésita, puis enfin consentit qu'une petite partie de la surface du galet fût débarrassée des impuretés qui la recouvraient. M. Marcellin Boule pratiqua donc l'opération, avec de l'eau et une simple brosse à dents, sur environ un centimètre carré de l'objet, qu'il plaça ensuite sous le microscope, priant même le Dr Morlet de mettre à son tour l'œil à l'appareil. Avec une aiguille, M. Marcellin Boule souleva une sorte d'enduit qui demeurait encore au creux d'un trait de la gravure. « Cela, dit-il, c'est de la gélatine; c'est probablement de la colle forte. » Et le fond du trait apparut alors d'une couleur plus claire que la surface de l'objet. Au dos du galet, M. Marcellin Boule fit en outre une légère incision avec son aiguille, et le trait ainsi obtenu fut de la même couleur que le trait qui venait d'être examiné. « Votre galet est faux », conclut M. Marcellin Boule. Et il montra à son interlocuteur, dans l'ouvrage populaire de zoologie de Brehm, l'illustration qui avait pu, qui avait dû servir de modèle. « Ah! s'écria le Dr Morlet en se retirant, si cette pièce est fausse, c'est donc que toutes les autres sont fausses! » Tels furent les résultats de cet entretien. Par la suite d'autres rennes gravés furent trouvés à Glozel; mais quelle confiance peut-on avoir en leur authenticité?

Il nous reste à examiner le rapport publié par la Commission d'enquête internationale, après deux jours de fouilles, et celui présenté par M. Champion sur le mode de fabrication des objets.

Les conclusions de la Commission d'enquête, comme nous l'avons dit plus haut, furent nettement défavorables : diverses observations amenèrent ses membres à proclamer la non-authenticité du plus grand nombre des objets trouvés. En un point, par exemple, ils eurent l'impression qu'une motte de terre (sous laquelle fut trouvée une brique à inscriptions) avait été enlevée comme à la bêche, puis, après dépôt des objets, remise en place. Il en résultait une différence de niveau avec le sol environnant qui « s'expliquerait par la présence dans la fosse, ainsi préparée, des objets qu'on y avait déposés et qui remplissaient une partie de la cavité ».

Un anneau plat fut trouvé dans une position verticale qui ne « peut guère s'expliquer que par une habile pénétration par le haut, sans enlèvement nécessaire préalable de la terre végétale ». Pour les tombes, reprenant en partie les arguments de M. Vayson, la Commission d'enquête déclare que leur construction est toute récente. L'examen des pièces conservées chez le Dr Morlet et à la ferme Fradin ne fut pas plus favorable. Certains objets en os « paraissent tout frais ». Sur un harpon, « il est difficile de croire que les signes gravés ont pu être réalisés autrement qu'à la gouge. » Deux briques et un vase portent bien des marques de racines; mais « il s'agit là de racines de fougères nécessairement récentes, puisqu'elles n'ont subi qu'un commencement de décomposition, plus exactement de dessiccation ». Au sujet de la faune, la Commission se demande « comment admettre que des ossements ou bois de renne fassent complètement défaut dans cette « station » dont les habitants auraient cependant si bien connu cet animal qu'ils pouvaient en reproduire la silhouette? » Aussi, tout en admettant l'authenticité possible de certains objets : fragments de haches en pierre polie, morceaux de silex taillés, tessons de poteries en grès, matières vitreuse, etc., la Commission d'enquête termine ainsi son rapport : « Appuyée sur toutes les constatation qu'elle a faites, sur les discussions serrées qu'elle a eues, la Commission, à l'unanimité — avec les réserves qui viennent d'être formulées — conclut à la non ancienneté des documents qu'elle a pu étudier à Glozel. »

Enfin, dans un rapport technique, M. Champion, comparant les perforations faites avec un instrument de métal à celles produites par un instrument de pierre, conclut que les nombreux objets qu'il a examinés à Glozel sont « le produit du travail du métal », ce qui exclut l'hypothèse d'un gisement néolithique.

Je ne puis terminer ce long exposé sans parler des réponses que les défenseurs de Glozel ont faites à quelques-unes de ces objections.

A la thèse de M. Camille Jullian, M. Audollent répliqua en déclarant qu'il ne reconnaissait dans les textes dits magiques de Glozel ni cursive, ni latin.

Le Dr Morlet s'attacha à réfuter les conclusions de M. Dussaud, déclarant qu'il n'avait jamais fait usage des livres que celui-ci lui attribuait, et que les ressemblances entre les alphabets glozélien et ibérique avaient été constatées bien avant l'envoi de la revue *Portugalia*. Enfin il insista, avec M. Salomon Reinach, sur le fait que, parmi les 1 500 caractères trouvés à Glozel, la lettre B ne se rencontrait jamais. Cette absence constante de la lettre B (absence que l'on ne constate qu'à Glozel et dans les alphabets ibériques) est pour lui la preuve qu'il ne peut y avoir de fraude. De son côté M. Depéret répondait à certaines objections de M. Vayson. Les zones moins compactes, dans lesquelles M. Vayson voit la preuve de l'introduction latérale des objets, seraient occasionnées, pour M. Depéret, par des galeries de taupes très abondantes dans ce terrain. La présence d'un vide entre la paroi de la tombe et l'argile environnante serait due au ruissellement des eaux de pluie le long des pierres de la tombe, ruissellement qui aurait dissous peu à peu les particules d'argile. Quant à l'absence de patine dans les sillons du renne gravé sur un galet de roche dure, elle s'expliquerait de la manière suivante : l'argile jaune de Glozel est absolument imperméable à l'action des eaux souterraines et par suite très propre à protéger les pièces qu'elle renferme contre l'oxydation. Or la patine du galet ramassé dans un dépôt ancien est de date très antérieure à son utilisation par les Glozéliens : d'où une différence notable entre la patine ancienne de la surface du galet, et celle, beaucoup plus récente, que l'on trouve au fond des traits du dessin.

Enfin, on vient de faire connaître les résultats d'un examen, par le Laboratoire minéralogique de l'Université d'Oslo, de certains échantillons trouvés à Glozel (mais sans indiquer si ce sont ceux que M. Champion avait déjà examinés) et sur lesquels on n'a pu trouver aucune trace d'action d'un instrument de métal.

II

Nous venons d'exposer les principales phases de l'affaire de Glozel et les arguments des divers camps opposés. Cet

examen des opinions serait sans doute suffisant pour tenter de prendre parti. Mais, au lieu de nous engager dans la controverse, essayons plutôt de répondre à la question suivante : si le gisement de Glozel était authentique, quelles modifications faudrait-il apporter à nos conceptions sur les débuts de l'humanité actuelle? Pour cela, cherchons de quelle manière viendraient s'ajouter aux chapitres déjà écrits de la préhistoire les faits que certains savants ont cru constater à Glozel. Pour les partisans de l'authenticité, le gisement est du début du Néolithique; ils nous faut donc connaître, pour pouvoir l'insérer dans l'ensemble de nos connaissances, la période immédiatement antérieure. Nous allons en dire quelques mots.

***

A la fin du siècle dernier, un grand préhistorien français, Édouard Piette, fouillant la caverne du Mas d'Azil, dans le département de l'Ariège, découvrit, entre le Paléolithique et le Néolithique, des terrains de transition pour lesquels il créa le nom d'Azilien.

Nos connaissances sur cette période azilienne se sont beaucoup développées dans ces dernières années et, en nous bornant à l'Europe occidentale, voici le tableau sommaire, établi sur des faits incontestables, qu'on en peut présenter.

Notre pays avait alors ses contours géographiques actuels; les glaciers avaient depuis longtemps déjà regagné les hautes montagnes, les saisons se succédaient selon le même rythme que de nos jours. Le renne, ce compagnon des grands artistes de la fin du Paléolithique, était remonté vers le Nord, et, dans les vastes forêts qui couvraient le sol de nos régions, l'homme ne trouvait plus à chasser que le cerf élaphe, le sanglier et les autres animaux sauvages actuels.

A ce profond changement dans la vie de la nature correspondit un changement non moins grand dans les races humaines. Aux hommes de l'âge du renne, à crâne allongé, vinrent se mêler des hommes à crâne rond : on constate ainsi, pour la première fois d'une façon nette, les traces d'une vaste migration. Il est probable que cette migration, comme il arrive dans les grands déplacements humains, fut accom-

pagnée de luttes très vives. Peu à peu, d'ailleurs, il y eut un commencement de fusion des deux races et on observe, en divers gisements, la coexistence de types à crâne allongé, de types à crâne rond et de types intermédiaires.

Les œuvres d'art des populations magdaléniennes nous avaient laissé l'impression d'hommes capables de cultiver leur esprit, ayant une intelligence affinée et déjà une vie intérieure profonde. La pauvreté de l'art azilien ne nous permet au contraire aucune conjecture sur les mœurs et les croyances de cette époque. La peinture et la sculpture paraissent oubliées, l'outillage en os est en pleine décadence. La domestication des animaux était encore inconnue; il faudra attendre le début du Néolithique pour voir les premiers animaux domestiques, d'abord représentés par le Chien.

Mais, probablement vers la fin de la période azilienne, il se produisit une véritable révolution dans la manière de vivre des hommes. Jusqu'alors c'est à la chasse qu'ils avaient demandé leurs moyens de subsistance; à partir de cette période ils apprirent à connaître les propriétés de la terre et à en tirer tout ce qui est nécessaire pour vivre. Et ainsi, à la vie errante des chasseurs, succéda la vie pastorale et agricole.

Tel est le tableau sommaire et incomplet que l'on peut tracer de la manière de vivre des hommes aziliens, c'est-à-dire de ceux qui auraient immédiatement précédé les hommes de Glozel. Si nous introduisons ces derniers dans notre récit préhistorique, si nous admettons que les découvertes du petit village de l'Allier nous ont fait connaître les restes d'une civilisation qui continue celle de la grotte du Mas d'Azil, dans quelle mesure faudra-t-il modifier les données classiques de la Préhistoire?

Il faudrait admettre que le renne et certains aspects de la civilisation paléolithique auraient persisté dans notre pays plus longtemps qu'on ne l'avait cru. Le simple fait de l'existence du renne en France au début du Néolithique est contredit par un si grand nombre de recoupements qu'il y a là un argument très fort pour ceux qui croient au faux.

A partir de la fin du Paléolithique, aucun gisement de France n'a fourni de renne, les restes de cet animal que l'on a cru trouver dans l'Azilien proviendraient en réalité de

niveaux plus anciens. En Belgique on ne connaît pas non plus la moindre trace de renne à l'Azilien; au Danemark, dans les nombreuses stations qui font suite à l'Azilien et que l'on nomme *kjökkenmöddings* on ne trouve plus le renne. Si Glozel était vrai, il faudrait admettre que cet animal qui, dès la fin du Paléolithique, avait regagné les régions boréales, se serait attardé dans certaines contrées du centre de la France. La persistance d'une civilisation de la pierre taillée au début des temps néolithiques étonnerait beaucoup moins le préhistorien naturaliste qui a si souvent l'occasion de vérifier le mot de Leibnitz que la nature ne fait pas de saut et qui connaît déjà, par l'Azilien, une civilisation de transition entre l'âge de la pierre taillée et celui de la pierre polie.

On a donné, comme autre nouveauté de Glozel, la coexistence du renne et de la Céramique. Nous ne connaissons jusqu'à présent, d'une façon certaine, que de la céramique néolithique. Si le renne s'attarde dans le Néolithique de nos pays, comme le veulent les défenseurs de Glozel, la coexistence devient normale. Le fait ne présenterait de l'intérêt que dans la conception classique où le renne est un animal exclusivement paléolithique : il nous faudrait alors admettre pour la céramique une très grande ancienneté. Cette conclusion elle-même ne serait peut-être pas absolument nouvelle, car certains préhistoriens prétendent qu'à la fin du Paléolitique la céramique était connue des peuplades qui habitaient la Belgique actuelle.

Les idoles aux deux sexes constitueraient un élément nouveau. Quant à la présence des « urnes à visage », elle mettrait vraiment, selon une expression ancienne de M. Salomon Reinach, « l'art des Troglodytes en relation avec celui de l'Égypte et de la Babylonie ». On a découvert en effet, dans la seconde cité d'Hissarlik, ou *ville brûlée* de Schliemann, des vases de céramique portant une idole féminine à caractères très particuliers : le nez, les arcades sourcilières, les yeux et les seins sont généralement indiqués, mais on ne trouve aucune figuration de la bouche ni des autres régions de la tête.

De semblables idoles ont été retrouvées, en Angleterre, dans un dolmen et sur certains objets provenant de la péninsule ibérique. Des « urnes à visage » sont également connues

d'une période beaucoup plus récente en Prusse orientale (époque de la Tène) et dans la région du Rhin (époque romaine). On admet que ce type d'idole s'est propagé des côtes de l'Asie mineure aux Iles Britanniques par l'Ibérie et la Gaule.

Mais, il y a un peu plus de trente ans, M. Salomon Reinach, reprenant une vue déjà émise par l'anthropologiste De Quatrefages, rapprochait les vases d'Hissarlik de certaines sculptures néolithiques de la vallée de la Marne et énonçait l'hypothèse d'un rayonnement de la culture de l'Europe occidentale vers l'Europe orientale et l'Asie antérieure : l'existence de tels vases, à une date relativement récente, en Angleterre, dans la Péninsule ibérique et la vallée du Rhin, marquait seulement la persistance en ces régions de ce type de culture. Une pareille thèse serait considérablement renforcée si les vases de Glozel étaient authentiques; nous aurions en Occident, dès le début du Néolithique, cette imitation des formes humaines en terre cuite qui ne devait apparaître en Troade que beaucoup plus tardivement. Et ainsi s'avérerait l'existence de cette « civilisation néolithique primitive, ayant rayonné en éventail de l'Europe centrale ou de l'Europe du Nord », dont parle M. Salomon Reinach dans son *Mirage oriental.*

Mais la découverte de beaucoup la plus importante, l'apport vraiment capital de Glozel, seraient les données imprévues que ce gisement ferait connaître sur les origines de l'écriture. Comment se présentent actuellement ces origines?

Une tradition qui remonte à l'antiquité attribue aux Phéniciens l'invention de l'alphabet. Lucain s'en est fait l'interprète dans des vers souvent cités :

Phœnices primi, famæ si creditur, ausi
Mansuram rudibus vocem signare figuris.

Cette tradition correspond maintenant à un fait scientifiquement établi : tous les alphabets actuellement en usage ne constituent que des transformations de l'écriture phénicienne. Cet alphabet phénicien n'a pas été créé de toutes pièces; bien d'autres systèmes l'ont précédé et ce n'est qu'à la suite de nombreux tâtonnements et de nombreux essais que l'homme a su donner une forme écrite à sa pensée.

Champollion émit l'idée, le premier, que l'alphabet phénicien dérivait de l'écriture égyptienne hiératique; E. de Rougé apporta par la suite de nombreux arguments en faveur de cette thèse, qui, jusqu'à la fin du XIXe siècle, fut à peu près unanimement acceptée.

Puis vinrent les remarquables découvertes archéologiques d'Arthur Evans en Crète sur les civilisations préhelléniques. On n'avait jusqu'alors aucune idée de la Grèce avant les Grecs et seule l'interprétation des légendes et des mythes permettait de s'avancer au delà des temps homériques.

C'est au cours de recherches qui s'échelonnèrent de 1893 à 1905 qu'Arthur Evans ressuscita cette civilisation disparue et apporta bien des données nouvelles pour l'histoire de l'écriture. La découverte de nombreuses inscriptions lui permit de reconstituer un alphabet de signes pictographiques (soleil, lune, étoile, sanglier, loup, oiseau, etc.) et un alphabet linéaire. Une étude comparative de l'écriture crétoise ainsi retrouvée et de l'écriture phénicienne conduisit l'archéologue anglais à admettre que la seconde était sortie de la première par un développement naturel. La transformation avait dû avoir lieu entre 1 500 et 1 000 avant Jésus-Christ, sans doute à la suite d'une invasion de la Syrie par les tribus crétoises. C'était l'abandon de la thèse de De Rougé et la résurrection de la vieille opinion de Diodore de Sicile qui rapporte que les Phéniciens n'avaient fait que modifier un système d'écriture inventé en Crète par les Muses, filles de Jupiter. Mais, dans ces dernières années, l'étude d'une inscription découverte au Sinaï a, de nouveau, fait prévaloir l'origine égyptienne de l'alphabet phénicien.

En réalité, les choses paraissent plus compliquées. On est de plus en plus amené à admettre l'existence, dans les régions méditerranéennes, de différents systèmes d'hiéroglyphes, indépendants les uns des autres, ayant évolué chacun pour son propre compte.

Bien des pays n'eurent donc rien à emprunter aux Crétois et aux Égyptiens parce qu'ils avaient déjà un système d'écriture fixé. On peut même aller plus loin, et se demander, avec certains épigraphistes, s'il ne serait pas plus exact de considérer l'alphabet phénicien, non comme une modification des

alphabets de Crète ou d'Égypte, mais comme la transformation d'un sytème hiéroglyphique particulier et encore inconnu. Nous aurions alors trois types d'écriture ayant évolué parallèlement, un seul d'entre eux, le phénicien, ayant eu une force suffisante pour donner nos écritures modernes.

Ces divers systèmes hiéroglypliques se rattachent sûrement eux-mêmes, d'une manière que nous ne pouvons pas encore préciser, aux pictographies néolithiques. Mais dès maintenant nous pouvons dégager les grandes phases d'évolution de l'écriture, en saisir la loi de développement : d'abord peinture des idées, ensuite représentation graphique des sons sous formes de syllabes entières, puis de sons simples ou lettres.

Quelle phase de cette histoire ont pu connaître les hommes préhistoriques? Dans la grotte du Mas d'Azil, Piette avait recueilli de nombreux galets couverts de signes variés peints en rouge. C'étaient des bandes tantôt isolées, tantôt enchevêtrées ou parallèles, des lignes de points, des lignes ondulées, des lignes brisées, des cercles, parfois même des dessins ayant quelques ressemblances avec certaines lettres de l'alphabet. Piette crut trouver des analogies entre ces signes et l'écriture égéo-crétoise qu'Evans commençait à faire connaître, et il attribua aux hommes de l'Azilien une véritable écriture qui aurait pu donner naissance à celle de Crète. Mais ses conclusions furent rejetées par la plupart des préhistoriens. Or, si Glozel était vrai, le problème serait à nouveau posé et résolu dans un sens presque conforme aux idées de Piette. Nous trouverions en effet dans nos pays, au début du Néolithique, c'est-à-dire 7 000 ans environ avant Jésus-Christ, une écriture linéaire, étroitement apparentée au phénicien et qui lui aurait donné naissance, peut-être par l'intermédiaire des alphabets ibériques. Cette écriture aurait aussi de profondes racines dans les périodes antérieures : elle se rattacherait aux signes de l'Azilien et peut-être même à ces caractères gravés sur os que Lartet et Christy découvrirent en 1863, à la grotte de la Madeleine, et dont on a trouvé depuis bien des analogues en divers gisements du Paléolithique supérieur.

Ainsi la première véritable écriture linéaire aurait apparu

en Occident, son centre de dispersion aurait été dans nos pays, et de là elle se serait peu à peu répandue dans les régions méditerranéennes, puis en Orient, et celui-ci nous aurait rendu, à une date récente, ce que nous lui avions donné il y a bien longtemps.

C'est là assurément la plus importante des modifications que Glozel apporterait à la préhistoire. Le cadre actuel de nos connaissances ne serait guère modifié, mais, à son intérieur, il faudrait reculer dans un passé de plus en plus lointain l'une des plus importantes découvertes de l'homme. Il faudrait admettre aussi qu'il existait au début du Néolithique un état de civilisation avancé, des hommes dont l'intelligence était déjà sœur de la nôtre. La grandeur du résultat, la façon dont il bouleverse les idées acquises doivent rendre très prudents. Si la préhistoire ne veut pas être une science conjecturale et vaine, elle ne doit tenir compte, pour ses spéculations, que des documents d'origine irréprochable.

Malheureusement ce n'est pas le cas de Glozel. En laissant de côté les fouilles actuellement en cours, sur le résultat desquelles nous n'avons pas encore de renseignements précis, trop d'incertitudes planent sur la nature du gisement, et des constatations irréfutables de la non-authenticité de certains objets ont été faites qui jettent un doute sur les autres.

Il nous faut donc attendre, pour aller de l'avant, de nouvelles découvertes présentant toutes les garanties d'authenticité souhaitables. Il faut encore chercher, encore fouiller, mais avec prudence et méthode, et c'est ainsi seulement que « chaque mot du passé nous livrera tout ce qu'il recèle, que chaque coin du sol nous rendra les débris qu'il contient ».

JEAN PIVETEAU

FAILLITE[1]

VI

Brugnon, désormais, s'étonnait souvent de ses propres gestes. La charpente de sa vie restait la même; il se levait, venait au bureau, déjeunait, revenait au bureau, aux mêmes heures. Il avait les mêmes occupations; mais pourtant il était assez clairvoyant pour s'apercevoir que sa vie était changée. Autrefois elle se partageait facilement entre les affaires et Simone; aujourd'hui, il n'y avait plus guère de place pour Simone, et une autre, qui était Florence, au lieu de prendre seulement cette place laissée libre, débordait chaque jour un peu plus sur toutes les heures de la vie. Brugnon aimait trop les situations claires pour ne pas se l'avouer franchement. Pour se rassurer il voulait croire qu'il était dans un égarement passager.

Autour de lui on espérait aussi que cette aventure avec Florence prendrait fin bientôt. Car maintenant tout le monde savait que quelque chose se passait entre Brugnon et Florence, qu'ils déjeunaient souvent ensemble, qu'ils sortaient ensemble. Assurément, parmi les dactylographes, on en eût trouvé plusieurs pour croire que Florence était la maîtresse de Brugnon; il faut supporter que toutes les amours soient regardées par certains sous un aspect trom-

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 mars, 1er et 15 avril.

peur; peut-être même M. Narbonne lui-même, ou M. Comte, pensaient-ils sur ce point comme les dactylographes; Jean Poussain, lui, était mieux averti, Brugnon le prenant souvent à part pour l'entretenir de Florence et des peines qu'il éprouvait.

Car Brugnon éprouvait de grandes peines. Plus il se rapprochait de Florence, plus il la sentait fuir. Pourtant, elle acceptait toujours facilement les soins qu'il lui offrait; ils déjeunaient souvent ensemble, au sortir du bureau et revenaient ensemble au travail, après avoir fait une promenade rapide au Bois, si Brugnon avait sa voiture. Le soir aussi, ils dînaient souvent tous deux. Chaque jour, ils se rencontraient avec plus de plaisir et de facilité. Pourtant, Brugnon sentait fuir Florence; non, elle ne fuyait pas, elle était loin. Jamais elle ne marquait d'indifférence ni d'ennui; mais Brugnon savait qu'il aimait Florence, et que Florence ne l'aimait pas.

Du jour où Brugnon comprit bien cela, son tourment fut plus vif, mieux dessiné. Les journées furent occupées à se défendre contre cet amour, à lui céder. Florence était devant ses yeux, à ses côtés, ferme et impénétrable, souriante et dure; la ligne de son cou prenait chaque jour un charme plus fort, une puissance nouvelle. Brugnon ne comprenait pas que, dans ce court cylindre de chair, tant de bonheur pût être enfermé qu'il avait l'envie de le saisir à pleines mains, de le garder pour lui, de le tenir longtemps comme pour en pénétrer le secret. Le cou de Florence, indifférent, reliait sa nuque à ses épaules, blanc, plein de mouvements délicieux et imprévus; et quand Florence relevait sur Brugnon ses yeux gris chargés d'une lueur semblable à un petit insecte, Brugnon détournait la tête et dictait plus vite.

L'idée que Florence était sous ses ordres, qu'il lui commandait et lui donnait de l'argent, était insupportable à Brugnon. Le dernier jour du mois, quand Florence, ouvrant par hasard son sac, y laissait apercevoir les billets encore en liasse, Brugnon pensait mourir de honte. Il eût voulu s'excuser, se faire pardonner; c'est qu'il savait bien, au fond, qu'entre Florence et lui il y avait cette haute muraille de verre qu'on appelle l'argent, qui sépare, invisible, et qu'on veut ignorer longtemps; mais un jour, on veut tendre la main et l'on se heurte

ou l'on se blesse. Brugnon hésitait à briser cette vitre, et savait bien que Florence ne l'y aiderait pas. Ce n'était pas le seul souci qu'il eût, mais c'était peut-être celui qu'il comprenait le mieux, pour lequel il trouvait le plus facilement des mots; aussi le regardait-il plus souvent que les autres, qui étaient troublants, sans forme. Brugnon les redoutait, et les rencontrait à chaque instant du jour. Il avait lutté contre eux, tout seul d'abord; puis il avait cédé à ce besoin de parler qu'il avait toujours eu. Il avait pris Jean Poussain, ici encore, pour son confident, et lui parlait de Florence. Jean l'écoutait avec ce soin qui lui était propre, et notait sur son fichier, de temps en temps, certains détails plus importants. Il admirait combien Brugnon était changé; il eût voulu le lui dire, mais devinait bien que c'était inutile; Brugnon n'était plus capable d'écouter un conseil, mais seulement de parler de Florence.

Bientôt Brugnon devint plus nerveux, mécontent, irritable. Il sortait moins souvent avec Florence, affectait de la dédaigner, ne parlait plus d'elle. Il recommença, vers ce moment, à prendre Jean Poussain par le bras, le soir, en sortant du bureau, et ils allaient dîner ensemble, puis se promenaient dans les rues, entraient dans des cafés, et finissaient la soirée au *Crabe*, où ils restaient très avant dans la nuit. Ainsi pendant quelques semaines, puis Brugnon recommença à parler de Florence.

Un soir qu'ils étaient au *Crabe*, debout devant le comptoir d'acajou, leurs verres pleins devant eux, Brugnon tenait son front dans sa main. Ses traits s'étaient établis désormais dans une forme nouvelle qu'ils garderaient sans doute longtemps avant de vieillir encore d'un degré. Sa bouche pendait légèrement aux coins.

— Vous savez, Patron, — dit Jean Poussain, — que vous avez de plus en plus mauvaise mine?

Brugnon releva les yeux, se tut un moment, puis :

— A mon âge, — dit-il, — en être là...

— Vous travaillez trop, — dit Jean.

Brugnon haussa les épaules.

— Je travaille trop! Écoutez bien ce que je vais vous dire, mon petit : je ne travaille plus. Non... Je le sais, n'est-

ce pas? et le moment approche où vous tous, autour de moi, vous en apercevrez aussi.

— Mais...

— Je sais ce que je dis. A cause de cette enfant, je ne suis plus capable de penser, de penser vraiment à mon travail, à mes affaires, à ma maison. Voilà ce qu'elle a fait, Tenez!... Marchons un peu, nous pourrons causer plus tranquillement.

Et Brugnon se mit à marcher en tenant Jean par l'épaule. Ils allaient en long et en large devant le bar, ou circulaient entre les tables, faisant le tour de la piste et revenant; parfois ils s'asseyaient à une table libre, puis se relevaient quand le maître d'hôtel s'avançait vers eux. On les regardait avec un peu d'étonnement passer lentement à travers le bruit et la musique sans paraître rien voir, Brugnon grand et fort, un peu courbé, tenant contre lui Jean Poussain, le visage pâle, et qui suivait le pas de son patron.

— A cause de cette petite, je ne fais plus rien, — disait Brugnon. — Vous ne pouvez pas me comprendre très bien. Vous savez l'âge que j'ai? Quarante-cinq ans, et d'une vie bien lourde; c'est autre chose que la jeunesse. Et c'est là-dedans qu'est arrivée Florence. Tout cela n'est rien pour vous. Il faudrait que vous passiez dans ma peau, un moment; une petite journée; vous comprendriez. Pour vous, mon vieux, être amoureux, qu'est-ce que cela? Ce n'est rien; vous l'avez été, vous l'êtes, vous le serez; parbleu! vous trouvez cela facile et naturel. Vous avez raison. Vous êtes fait pour attendre sous des portes cochères, pour guetter le facteur, c'est votre métier.... Mais moi! Savez-vous quelle a été ma vie? J'ai travaillé, mon petit, j'ai travaillé sans arrêt. Je n'aimais que cela; faire marcher la maison Brugnon, pendant dix ans, vingt ans, trente ans, la changer, l'agrandir, la surveiller, la mener, l'aimer, voilà ce qui a occupé toute ma vie; ce n'était pas une très grande maison, quand je l'ai prise, et maintenant encore il y en a de plus fortes, je le sais; mais je l'avais faite moi-même, et, pour moi, elle est la première maison de France, la seule belle. Il y avait l'argent, l'activité, le risque. Brugnon, c'était devenu quelque chose, je vous jure; j'arrivais droit sur la cinquantaine avec

tout mon courage, et une belle puissance de travail; j'avais de bons canons tout prêts, et j'aurais tiré, vous savez, j'aurais tiré; je n'ai peur de personne. Je les aurais eus, tous; d'ici dix ans il n'y avait plus que Brugnon, et j'achetais toutes les betteraves de France, toutes! Brugnon, je vous dis!... Brugnon... le voilà, aujourd'hui! Petit il a commencé, petit il finira. Un bel effort cassé en route. Tant pis. Non, n'essayez pas de mentir. Je sais très bien. Je suis amoureux. Je n'y peux rien, vous non plus. J'en suis là. Amoureux de cette petite, et maintenant c'est trop tard, tout est fini... A mesure que j'essaie de me délivrer, je m'enfonce davantage... Fou! Fou! J'en pleure, la nuit; je me jure que c'est fini, que je la chasserai, que je redeviendrai moi-même; vous pensez bien que, si c'était possible, ce serait fait depuis longtemps! Il y a des moments où je la déteste, où je voudrais qu'elle disparaisse, qu'elle meure, oui, tu entends? qu'elle meure, et que je sois tranquille. Et puis je ne le veux plus, je veux qu'elle reste. Tu connais tout cela mieux que moi, bien sûr! Tu es un enfant, tu voudrais être à ma place, peut-être? Oui, moi aussi, je suis enfant, le plus faible et le plus imbécile. Je prends ma tête dans mes mains, je m'injurie, je crie, je voudrais prendre la vie et le monde entier dans mes doigts et déchirer tout ça, détruire tout ça, me sauver, faire quelque chose, n'importe quoi. Je me sens couler, comprends-tu, au moment où j'allais arriver. Toute une vie pleine à craquer, de mille choses qui ne sont pas Florence, si lourde ma vie, ma sacrée vie, ma chienne de vie, que tu ne peux pas savoir tout ce que j'y ai mis, tout cela je le sens qui s'en va, qui glisse de mes mains, tu sais, ce paquet trop lourd, dans les rêves, qui glisse, glisse, glisse.... Je vois un Brugnon, le vrai, qui se décolle de moi, qui reste à sa place, pendant que je m'en vais n'importe où, moi, avec cet amour, et je me débats, et je sais bien que c'est Brugnon que je vais lâcher.... La fatalité, mon petit; voilà le genre de mots que je me mets à employer; je fais semblant de tenir bon, mais je laisse faire, je laisse faire!

» Si je te disais... mais non, tu te mettrais à rire, et il n'y a pas de quoi... Si je te disais que je l'attends aux rendez-

vous en tirant ma montre dix fois, avec de la sueur sur les doigts, comme je n'en ai jamais eu pour les plus grandes affaires de ma vie. Si elle me dit bonjour plus froidement, je me torture la journée entière pour deviner, pour inventer mille drames; je la suis dans la rue; si elle s'arrête devant une vitrine, je voudrais acheter le magasin, le pâté de maisons...

» Jean, mon petit, ne répète cela à personne; personne ne peut comprendre. Regarde ce que je suis devenu! La pauvre petite! Ce n'est pourtant pas sa faute, va! Mais quand on n'a plus vingt ans, on devrait être amoureux sans souffrir, comprends-tu? Je ne peux plus faire les deux à la fois. Ah! Si cela m'était arrivé plus tôt! Mais maintenant, j'en ai trop lourd sur les épaules, il faut que je choisisse, et c'est Florence que je choisis. Tout le reste, je le jette, je le laisse crever. Vous n'y comprenez rien, n'est-ce pas, mon pauvre vieux? C'est affreux! »

Jean Poussain ne comprenait peut-être pas très bien, mais assez pour être ému. Il voyait son patron penché vers lui, le tenant par l'épaule, et parlant d'une voix rapide qui s'enflait parfois et parfois retombait, sourde et saccadée. Les yeux de Brugnon étaient si étranges, agrandis et profonds, que Jean Poussain n'en pouvait supporter le regard. Ils avaient comme doublé de volume et d'éclat, à mesure que Brugnon parlait. Jean Poussain eût voulu dire quelque chose, il le fallait, mais que dire? On n'offre pas de fausses clefs à quelqu'un qui ne veut plus fuir.

Jean essaya de parler. Il était d'ordinaire assez froid, et n'aimait pas s'émouvoir; pourtant, Brugnon était trop misérable pour ne pas toucher. Il parla donc de son mieux, disant que le péril n'était pas si grand, que le temps calmerait ce trouble, que Florence n'était pas insensible, que Brugnon était solide encore et pour longtemps puissant. Jean Poussain disait ces phrases, mais Brugnon ne lui permettait pas de les finir, interrompant pour dire que non, qu'aucun espoir ne restait, que c'était bien la fin.

— Tout serait très facile, — disait-il, — si je pouvais renoncer à ma vie. Mais c'est cela que je ne peux pas faire. J'ai l'esprit clair, encore, mais peut-être moins souple qu'autrefois. Être tourmenté sans repos par cette passion et en même

temps occupé de cent autres pensées, je ne le peux plus. Les affaires sont cruelles. Vous savez qu'en ce moment elles ne vont guère. J'aurais besoin de tout mon temps, de toute ma force. De neuf heures du matin à dix heures du soir, quelquefois, la journée est longue, elle est lourde; il faudrait dormir, après cela, ou s'amuser. Voilà ce qui m'est refusé, Florence prend tout. Elle est en moi qui me dévore. Encore quelques mois, et vous verrez; quelques mois, et je serai fini, disparu, mort. Savez-vous ce qui me ferait du bien? De lui dire tout cela, à elle, de lui parler. Mais je ne le peux pas, ce serait odieux; je n'ai pas le droit de la faire souffrir; et d'ailleurs je ne sais pas si elle me croirait. Elle n'a pas de pitié pour moi, je crois. Elle n'est pas très bonne, voyez-vous, et moi, je l'admirais aussi pour cela, je ne savais pas quel mal on peut faire aux autres quand on est dur. Je pense quelquefois au père Quellemaleur que j'ai renvoyé à cause d'elle; le pauvre vieux, il a dû m'en vouloir; je n'avais pas envie d'être bon, dans ce temps-là.

Brugnon, revenu au comptoir d'acajou, vidait son verre. Eugène le regardait avec étonnement et indulgence, mais ne lui adressait pas la parole. Autour d'eux la musique continuait et des couples dansaient.

— Je viens traîner ici, — disait Brugnon, — pourquoi? Je ne peux plus trouver de repos; me coucher, c'est impossible. Ma maison m'est odieuse, il me faut du bruit. Et je me moquais peut-être, autrefois, de ceux qui portent une image dans leurs yeux, si brûlante qu'ils ne peuvent plus dormir, ni rien regarder sans la voir. Oui, cela doit être une punition de je ne sais quel bon Dieu. Il aurait dû me prévenir, on ne tire pas sans sommations.

Il resta un long moment sans rien dire, puis :

— Venez, mon petit; sortons d'ici. Cela m'a tout de même fait du bien de vous parler. Je vais essayer de rentrer chez moi. Le bureau, demain, tout le jour, sans repos, et Florence tout près de moi. Allons, venez!...

Ils sortirent dans la rue fraîche et Brugnon revint chez lui, lent et désespéré, comme font les hommes tout jeunes qui portent dans leur cœur maladroit un amour trop triste et trop lourd.

Le lendemain, Brugnon se ressaisit un peu; il regrettait de s'être abandonné et ne dit rien à Jean de ce qui s'était passé pendant la nuit; il en voulait aussi à Florence, et repassa dans son esprit, durant ce jour, les raisons qu'il avait de la détester. Il travailla avec une sorte de rage, il ne quitta sa table qu'un instant pour déjeuner, y revint et y resta jusqu'à dix heures du soir. Il eût imaginé des affaires pour pouvoir mieux s'absorber, oublier. Mais il n'oubliait rien : l'image de Florence était là, sur chaque papier, derrière chaque lettre.

Il était d'ailleurs inutile d'imaginer des affaires. Celles que traitait Brugnon étaient assez nombreuses et assez graves. Depuis quelques mois il perdait de l'argent. Les conseils de chaque matin étaient occupés à débattre des projets délicats, à examiner des nouvelles inquiétantes. Peut-être la faiblesse de Brugnon et ce désespoir intérieur qui le tenait avaient-ils été à l'origine de cette crise que traversait sa maison. Ou seulement était-ce une rencontre? La maison Brugnon traversait, elle aussi, un temps d'inquiétude et de maladie. Tous les marchands de sucre de France se heurtaient aux mêmes périls, mais les puissants résistaient sans peine, et les faibles qui avaient accepté leur faiblesse espéraient se sauver en pliant. Quelques-uns, pourtant, étaient emportés. Brugnon, lui, payait maintenant ses audaces. M. Narbonne, voyant que les mauvais hasards justifiaient ses conseils de prudence, hésitait pourtant à s'en glorifier, tant il redoutait un malheur. Brugnon d'ailleurs n'eût permis aucune allusion; il avait dit un jour à M. Narbonne : je suis le seul, ici, qui aie le droit d'avoir raison. Pourtant il fut frappé très durement par l'annonce d'une interpellation à la Chambre sur les fournitures à l'Armée. Cette nouvelle arriva pour achever une sombre série, et l'interpellateur, qui se vantait de posséder des documents remontant à plusieurs années, se proposait de parler de la viande, du café et du sucre. Vers cette époque, on vit encore une fois M. Louleau dans le bureau de Brugnon.

En un autre moment, Brugnon eût reçu ces coups avec joie; il y eût répondu, il eût été victorieux. Mais aujourd'hui, il craignait. On ne sentait plus dans sa maison cette atmosphère de courage et d'action qui y révélait autrefois les heures

difficiles; c'était au contraire un silence mystérieux, un peu gêné, presque craintif. Tout visiteur nouveau était reçu avec prudence, il semblait que Brugnon voulût cacher quelque chose. Il se rendait compte de cette attitude nouvelle et il eût souhaité rétablir autour de lui la confiance, rendre la vie à tous ces hommes qu'il voyait effacés et timides, mais c'était en lui-même qu'il eût dû trouver cette vie, ce courage, et il n'avait plus rien. Il essayait de travailler chaque jour davantage, et le soir, il allait promener sa fureur secrète et son chagrin, tard dans la nuit, en compagnie de Jean Poussain qui l'accompagnait sans rien dire, ou de Florence qui se montrait avec lui souriante ou brusque sans qu'il comprît jamais pourquoi.

Il revint un peu à Simone, qui poursuivait sa vie lente et douce, attendant que Brugnon la rappelât. Quand il apparaissait, elle redevenait heureuse. Elle renonçait à le sauver, ayant trop souffert de n'y pas réussir, et elle s'accordait cette joie de l'aimer désormais plus lâchement, pour le seul plaisir de l'aimer, sans espérer de lui faire du bien. Elle avait compris qu'il en aimait une autre, et qu'il ne revenait qu'aux jours de tristesse ou de dépit. Elle avait compris aussi, peut-être Brugnon le lui avait-il dit, ou elle l'avait deviné sans peine, que cette autre était Florence, et, après avoir envié Florence, après avoir désiré qu'elle fît le bonheur de Brugnon, quand elle vit que Brugnon entrait dans le désespoir et qu'il était plus misérable encore depuis qu'il l'avait quittée, elle maudit Florence et la détesta. Cette enfant, pensait-elle, à qui j'avais abandonné Brugnon, elle le fait souffrir, elle le méprise, elle me le tue! Et elle décida de voir Florence et de lui parler. Dès qu'elle eut ce désir, elle crut que tout était résolu, que le malheur allait prendre fin, et elle vécut pleine de joie et d'enthousiasme, en attendant le jour où elle parlerait. Elle n'avait jamais rencontré Florence mais elle n'avait aucune crainte à l'aborder ainsi; le bonheur de Brugnon lui était trop cher, elle eût arrêté n'importe qui pour lui crier que son ami souffrait, que son ami allait mourir, qu'il fallait le sauver, faire quelque chose.

Elle vint un jour guetter Florence à la sortie du bureau, assise dans un café d'où elle surveillait la porte. Elle était sûre

qu'elle reconnaîtrait Florence, sans l'avoir jamais vue, et en effet, elle la reconnut, mais à ceci que Brugnon l'accompagnait. Ils s'éloignèrent ensemble, et Simone resta longtemps immobile et glacée, serrant les poings comme, maintenant, elle eût voulu serrer la gorge de cette fille qui lui avait pris Brugnon et le faisait souffrir.

Le lendemain, elle était à la même place. Florence et Brugnon sortirent ensemble. Elle revint pendant six jours. Enfin, Florence sortit seule. Simone se leva, les jambes tremblantes. Voici que j'ai peur, pensait-elle. Me trouverai-je donc lâche, au moment de sauver Brugnon? Et elle sortit dans la rue, fit quelques pas derrière Florence, mais elle n'osait pas l'approcher. Je ne peux l'aborder dans la rue. Il faut que je la voie chez elle. Il faut que je lui parle tout de suite. Où va-t-elle? Pourquoi est-elle seule? Elle a dû faire souffrir Brugnon, ce matin. Il faut que je lui parle.

Simone pressa le pas et chercha Florence des yeux. Elle l'avait perdue. Peut-être l'avait-elle fait exprès, un peu. Elle fut soulagée.

Le soir, elle reprit sa place. Florence sortit seule. Elle rentre chez elle, pensa Simone, et elle suivit Florence. Elle la suivit plus calmement que le matin; elle ne voulait pas l'aborder, mais seulement savoir où elle habitait, pour venir la trouver plus tard. Il faisait déjà nuit, mais Simone ne perdit pas Florence, la suivant d'assez près, et ne se cachant pas. Florence revint à pied jusqu'à ce petit hôtel sur un quai où Brugnon l'avait raccompagnée un matin, et plusieurs fois peut-être, depuis ce jour. Simone regarda longtemps la porte, puis repartit dans la nuit, paisible et pleine d'assurance.

Elle attendit jusqu'au dimanche pour se présenter chez Florence, dans la matinée. Elle frappa à la porte et quand Florence lui eut dit d'entrer, Simone pénétra dans une grande chambre, claire et joyeuse. Florence était encore couchée, dans un lit étroit, et l'on ne voyait que son visage reposé. Simone fut un moment interdite, mais Florence ne semblait pas montrer d'étonnement.

— Excusez-moi, — dit-elle, — de vous recevoir au lit.

— Vous n'êtes pas malade? — demanda Simone.

— Non, mais c'est dimanche.

Florence se demandait qui était cette femme inconnue qui se tenait debout devant elle, grande et immobile, le visage ferme. Mais Simone se présenta. Florence comprit ce nom et commença d'être un peu étonnée.

Elle se releva un peu et s'assit dans son lit. Elle ordonna ses cheveux, passa ses mains sur son visage, et les traces du sommeil disparurent. Elle sourit à Simone qui, maintenant, ne savait plus que dire; elle était heureuse d'être venue, ne désirait pas s'en aller, et regardait Florence avec curiosité, comme si la présence de ce jeune corps presque nu lui apportait soudain une certitude, elle ne savait laquelle; en tout cas un grand calme.

— Mademoiselle, — dit Simone, — j'ai beaucoup hésité à venir vous trouver. Il faut me pardonner cela.

Les confessions difficiles suivent en nous de tortueux chemins. Elles sont comme un criminel qui voudrait se livrer, et ne l'ose pas; elles guettent le confident, attendant l'instant où il n'écoute pas, pour sortir en cachette, espérant bien pourtant qu'il les saisira quand même au passage. Le pas difficile est pour franchir le seuil, on sait qu'ensuite tout sera facile. Le plongeur n'a peur qu'avant de se jeter.

Simone, enfin, se jeta, et les paroles nécessaires tombèrent l'une après l'autre, s'enchaînant et s'entraînant. Les phrases se formèrent, tout fut dit. Florence essaya d'abord de dire quelques mots, mais elle vit bientôt que c'était inutile. Simone savait tout, exprimait tout. Elle était, en ce moment, par sa présence et par ses paroles, l'événement lui-même, qui s'accomplissait.

— Je vous ai vus sortir ensemble; pendant six jours je vous ai regardés; deux fois je vous ai suivis dans la rue. Savez-vous que si j'avais pu ouvrir des lettres je l'aurais fait? Vous le voyez, il ne faut pas me juger. Nous ne nous verrons plus jamais peut-être, et vous n'aurez de moi que ce souvenir d'aujourd'hui, le souvenir d'une femme sournoise, odieuse; je suis le contraire, mais cela ne fait rien, je fais ce sacrifice-là comme tant d'autres, bien plus grands. Je ne vous connaissais pas; il ne me parle guère de vous, il n'ose plus. Mais j'ai compris depuis longtemps, allez! J'ai

fait ce que j'ai pu pour qu'il revienne; je vous parle franchement. Mais, voyez-vous, je ne suis pas faite pour lui, je suis trop froide, et puis je l'aime trop, je crois, ou je ne l'aime pas comme il faudrait. Mais ça, je ne peux pas vous l'expliquer; il vous a peut-être raconté? Non, ne me le dites pas, je ne veux pas le savoir.

Elle s'était assise sur une chaise fragile, et elle était accoudée à la table, le buste penché en avant. Elle ne regardait pas souvent Florence, qui ne la regardait pas non plus, et ne savait comment elle répondrait, tout à l'heure.

— Écoutez, Florence... Écoutez : je ne sais pas si vous avez compris quel homme il est. Moi, je le connais bien; il y a longtemps de cela, et il m'aimait beaucoup autrefois... Je ne veux pas vous décourager; il ne m'aime plus du tout. Plus du tout; quand il me revient un peu, maintenant, c'est toujours à cause de vous. Je vous le jure; vous savez bien qu'on ne se trompe pas à cela. Et vous, il vous aime; il vous aime plus qu'il ne m'a aimée, oui, sûrement, parce qu'il croit que vous ne l'aimez pas, mais moi je suis sûre que vous l'aimez. Certains jours, je le vois courbé, qui ne parle pas, qui serre les dents; ses yeux sont noirs et troublés, comme s'il n'avait pas dormi ou comme s'il avait bu, l'avez-vous remarqué? Et c'est à cause de vous. Il est si fatigué depuis quelque temps, que je me demande parfois comment cela finira. Si vous saviez comme j'ai peur pour lui! Vous devez me comprendre, n'est-ce pas? Il faut que cela finisse. Je ne peux pas le voir ainsi, malade, désespéré, lui qui est un homme si fort, si courageux. Ah! si vous l'aviez connu autrefois! Mais vous verrez comme il redeviendra lui-même, tout de suite, quand il saura que vous l'aimez...

» Vous comprenez bien pourquoi j'ai voulu vous dire tout cela, n'est-ce pas? Je pense à lui, et à vous aussi. Je viens vous dire que je me retire; il ne faut plus faire attention à moi. Puisque tout est arrivé, puisque c'est ainsi, maintenant, je ne veux plus que vous ayez peur, que vous pensiez à autre chose qu'à lui et vous. J'ai hésité avant de venir ici; mais je voulais vous voir et vous parler. Je suis sûre que vous me comprenez.

Elle parlait d'une voix émue, plus saccadée maintenant,

elle s'interrompait entre ses phrases, comme pour essayer d'abord sa voix et ne pas y laisser entrer des sanglots, peut-être.

— Il ne faut pas que cela dure, Florence, c'est vous qu'il aime, je suis sûre que vous l'aimez. Moi, je ne compte plus, n'est-ce pas? plus du tout... Je voulais vous dire cela, et je voulais vous connaître, aussi, puisque c'est vous. Je serai si heureuse quand je le verrai redevenir fort, courageux. Et vous aussi, Florence, vous serez si heureuse avec lui; vous ne pouvez pas le savoir, mais vous verrez! Vous n'êtes pas fâchée que je vous dise tout cela?

Florence n'était pas fâchée. Pas encore. Elle était étonnée et très émue. A plusieurs reprises, elle avait senti comme une envie de pleurer, et un froid aux épaules. A mesure que parlait Simone, elle voyait approcher le moment où il lui faudrait parler à son tour, et elle ne savait comment le faire; elle changeait sans cesse de dessein; la pitié et l'irritation luttaient en elle. A la fois elle trouvait cette visite émouvante et odieuse. Elle adressait des reproches tantôt à Simone, tantôt à Brugnon, tantôt à elle-même. Les paroles de Simone la surprenaient à des moments différents de sa pensée, et elle allait de l'un à l'autre, incertaine et tendue, quand soudain Simone se tut. Le silence qui tomba était si lourd, irrespirable, qu'il ne pouvait durer; des mots sortirent des lèvres de Florence, malgré elle.

— Je ne vous en veux pas, — dit-elle, — mais je suis si étonnée que je ne peux vous répondre. Ne m'en veuillez pas, vous non plus. Je ne peux pas vous répondre. Je m'étonne moi-même que vos paroles ne m'aient pas mise en colère; je suis franche, vous le voyez. La liberté, celle de mon cœur comme les autres, m'est si précieuse! Je ne veux pas vous rendre malheureuse, je vous dis cela pour que tout soit dit. Je vous parlerai plus tard. Je crois bien que vous avez raison, mais écoutez-moi : je ne l'aime pas, savez-vous?

Elle se penchait vers Simone, appuyée sur un coude, toujours couchée. Elle eût aimé à ne pas parler de ces choses graves dans une tenue ainsi défaite; mais il était trop tard; les gestes de se lever et de se vêtir étaient trop médiocres pour accompagner des paroles si lourdes. La chemise

ouverte de Florence laissait voir une gorge où Simone n'osait pas porter les yeux.

— Je ne l'aime pas. Et je ne crois pas qu'il m'aime. Non. Je ne mens pas. Nous sommes bons amis, peut-être, et nous vivons très près l'un de l'autre; mais quoi de plus? Je sais qu'il est fatigué, troublé; mais qu'y puis-je? Ne craignez rien. Je suis sûre que vous avez peur sans raison; ne craignez rien. Je vous remercie pourtant d'être venue et, je peux vous le dire, je vous admire beaucoup; mais il faut que vous le sachiez bien, je ne peux rien pour vous, absolument rien.

» Et d'ailleurs, — ajouta-t-elle après un instant, plus nerveuse, — pourquoi êtes-vous venue me dire tout cela à moi? D'abord, il n'y a rien entre nous, et voilà!

Assurément, elle mentait, mais elle désirait surtout voir partir Simone, car elle ne sentait pas autant de pitié qu'il eût fallu, et elle en était honteuse et un peu irritée.

— Vous avez tort, — dit Simone qui s'était ressaisie, et qui avait maintenant quelque gêne d'avoir ainsi ouvert son cœur; — vous avez tort de vouloir fermer les yeux. Ne continuez pas.

— Continuer quoi? Faut-il vous promettre de ne plus le voir? Je ne veux plus parler de tout cela. Assez! Je vous remercie d'être venue, mais laissez-moi, maintenant, pour l'amour du Ciel! Je penserai à cela, vous le devinez bien. N'en parlons plus! Allons!... Partez, et partez tranquille.

Simone vint s'asseoir au bord du lit et prit les mains de Florence.

— Vous ne comprenez pas; vous ne voulez pas comprendre. Oh! mais quelle enfant vous êtes! Je vous dis que je le connais! Et puis, je suis femme, moi, je suis plus vieille que vous, il faut me croire. Il mourra bientôt si tout cela continue; vous ne voulez pas qu'il meure, tout de même? Regardez-le, vous verrez que j'ai raison. Il ne faut pas vous tromper et essayer de me tromper aussi. Vous êtes une femme, n'est-ce pas, vous comprenez bien tout cela, mon enfant, ma chère petite? C'est pour lui que je vous parle ainsi. Vous ne pouvez tout de même pas croire que j'aie imaginé tout cela? Regardez-moi, Florence, ma petite Florence, je veux que vous fassiez cela pour moi, qui suis une pauvre femme et qui vous aimerai

tant, si vous voulez... Il faut faire cela pour moi, Florence, puisque je vous le demande, comme cela, maintenant. Vous le pouvez bien. Il vous aime tant, je vous jure! Ah! quand je pense que vous ne me croyez pas! Mais vous êtes donc aveugle, ou alors, vous faites exprès de me rendre folle? Dites? Mais dites donc! Comprenez-moi! Dites quelque chose, malheureuse! Florence, voyons! Florence! Ma pauvre petite Florence, vous ne me voyez donc pas?

Elle secouait Florence, qu'elle avait saisie par les bras, et celle-ci, les lèvres serrées, se laissait faire comme un objet. Elle était perdue, elle était comme un acteur qui a oublié son rôle, ne sait même plus ce qui se passe, où il est, pourquoi il est là. Simone serrait Florence et la secouait, en l'appelant par son nom. Et tout à coup, elle la prit à la gorge et serra, brûlant soudain de sentir sous ses doigts ce cou parfait dont Brugnon lui avait parlé. Un cou, serré à pleines mains, sensation nouvelle, effrayante comme elles le sont toutes, et qui peut rendre fou, comme la découverte d'un monde.

Florence cria, se dégagea, et repoussa Simone qui tomba sur le lit défait, évanouie. Florence, les yeux grands ouverts, la regardait, suffoquée, et caressait son cou brûlant.

Elles restèrent ainsi un moment, Florence n'osant faire un mouvement, hésitant à porter la main sur Simone comme sur un animal étrange dont on rencontre le cadavre. Enfin, elle sortit de son lit, passa un peignoir et revint vers Simone, qui déjà reprenait ses sens. Elle lui mit de l'alcool aux temps, lui frappa dans les mains, la redressa et la tint entre ses bras, en l'encourageant. Simone ouvrit les yeux, regarda autour d'elle, et reconnut Florence.

— Oh! — dit-elle; — vous êtes encore ici?

Puis, elle revint à elle tout à fait.

— Que vous ai-je dit, mon Dieu!... Laissez-moi partir, maintenant.

— Attendez.

Florence alla vers un petit placard et en sortit une bouteille de cognac. Elle fit boire Simone. Toutes ces actions inattendues et précises qu'elle avait dû faire l'avaient calmée. Elle n'était plus irritée; elle oubliait un peu ce qui s'était dit dans cette chambre, elle s'occupait à ranimer Simone, rien

de plus, et lui parlait avec inquiétude et douceur. Simone était dans une lourde fatigue et se laissait prendre; elle souriait un peu, avec tristesse, ou plutôt il y avait un sourire sur ses lèvres, et, quand elle se leva pour partir, comme ses jambes tremblaient, elle accepta que Florence la reconduisît. Alors Florence s'habilla, pendant que Simone, allongée sur le lit étroit, se reposait, à demi endormie.

Elles redescendirent ensemble, mais elles ne parlèrent plus. Arrivée devant sa porte :

— Voulez-vous monter avec moi? — demanda Simone.

— Non, — dit Florence.

Elles se séparèrent et, tandis que Simone achevait la journée dans une insupportable angoisse, tous les mots qu'elle avait dits revenant à sa mémoire et l'écrasant, Florence marcha dans les rues, en pensant à Brugnon.

Après qu'elle eut roulé dans son esprit beaucoup de souvenirs, de ceux du premier jour à ceux de cette matinée, heurté mille pensées, mêlé les noms de Brugnon, de Simone et le sien; après qu'elle eut longtemps remué tout ce qu'elle trouvait qui pût l'aider à ordonner ce trouble, il lui vint une idée très claire et qui lui semblait résoudre tout, si bien qu'elle fut aussitôt très calme, et confiante, comme on est quand on retrouve enfin un nom oublié. Elle décida de quitter Brugnon.

L'idée qu'il en pourrait souffrir ne lui venait pas. Elle n'aimait pas Brugnon, cela était à chaque instant plus clair; qu'y pouvait-elle? Continuer à vivre près de lui comme pour lui laisser de l'espoir, elle ne le voulait plus; (se donner à lui, elle n'y pensa pas même un instant). Les paroles de Simone revenaient à ses oreilles, elle ne voulait pas les comprendre. Elle savait maintenant que Brugnon l'aimait, et elle avouait bien qu'elle était un peu coupable, s'étant montrée trop libre avec lui, ayant peut-être, sans le savoir, promis quelque chose. Les femmes sauront-elles jamais quelle naïveté, quel orgueil ou quelle bassesse est dans le cœur des hommes, qui leur fait toujours espérer trop? Florence eût dû se méfier; elle était punie, mais il fallait arrêter là le double châtiment. Elle renoncerait à Brugnon, et sans doute il l'oublierait; pour elle, elle regretterait cette amitié entre

eux, où elle s'était trop complue parce qu'elle y avait pris une idée trop orgueilleuse de son pouvoir. Oui, elle avait joué avec un homme trop grand; un homme si fort que sa faiblesse aussi devait être terrible. Maintenant, il fallait payer; elle allait partir, rester seule à nouveau, seule et courageuse. Oui, se disait-elle, moi qui étais heureuse près de lui, il faudra que je reprenne ma vie difficile, inquiète. J'irai ailleurs; je chercherai un autre maître; oui, mais je veux rester libre; un maître qui ne soit pas mon ami.

La nuit suivante, Florence la passa à reprendre dans son esprit toute son aventure; elle ne pouvait pas dormir; tout lui paraissait plus grave, plus douloureux, comme il arrive quand la nuit tombe, quand nous nous sentons seuls, les routes coupées, les portes fermées, et l'univers autour de nous livré au sommeil; celui qui veille alors, doit porter seul tous les fardeaux posés par les dormeurs, et n'est plus assez fort. Florence songeait à Brugnon et rappelait tous les souvenirs qu'elle en avait gardés depuis le premier jour; elle revoyait ce visage ravagé, ces yeux creux, cette lassitude de tout le corps qu'on devinait et qu'il ne pouvait plus cacher. Elle avait accepté cela tant qu'elle ne savait pas qu'elle-même en était responsable; aujourd'hui, elle n'osait plus y penser, elle se maudissait et se désespérait en même temps, car elle ne savait pas croire qu'elle fût vraiment coupable.

Elle ne trouvait pas le sommeil; elle s'agitait; à mesure que la nuit avançait elle imaginait Brugnon plus malade, plus triste. Il lui semblait qu'il était sur le bord d'un abîme, et elle croyait qu'elle n'aurait pas le courage de s'éloigner de lui, de le laisser mourir. Il le fallait pourtant, et, pour fuir ce spectacle, elle disparaîtrait brusquement, brutalement. Le lendemain matin, elle n'irait pas au bureau, puis elle partirait, très loin, et elle écrirait à Brugnon. Il l'oublierait mieux, sans doute; il reviendrait à Simone et Simone serait heureuse; Simone l'avait mérité.

Florence s'endormit enfin, comme le jour paraissait déjà. Elle se réveilla bientôt; il était l'heure de partir et déjà elle se dressait sur son lit, mais elle se rappela qu'elle s'était promis de ne pas aller chez Brugnon. Alors le plaisir de se rendormir l'aida à garder sa résolution.

Il était plus de midi quand une femme de chambre apporta à Florence, qui s'éveillait à peine, la carte de Brugnon. Ce monsieur avait beaucoup insisté.

— Vous direz, — fit Florence, — que je suis souffrante et que je ne peux voir personne. Je lui écrirai bientôt.

Puis, elle rappela la femme de chambre et hésita un peu :

— Vous lui direz que je le remercie beaucoup d'être venu, — dit-elle enfin.

Elle ferma à clef la porte de sa chambre et attendit immobile et inquiète, écoutant les bruits de l'hôtel, craignant ou espérant elle ne savait quoi. Mais elle n'entendit rien. Elle était oppressée et pensait : « Je veux m'en aller. »

VII

Brugnon ne parut pas à son bureau l'après-midi. Il y eut entre M. Narbonne et Jean Poussain une conférence assez animée. Ils étaient inquiets l'un et l'autre, Jean Poussain avec plus de raisons, M. Narbonne avec une intuition très sûre.

— Vous savez certainement quelque chose, — disait M. Narbonne.

— Non, pas plus que vous. Je sais que le patron ne va pas bien et je me demande combien de temps il durera.

— Il y a sûrement une femme là-dessous, — dit M. Narbonne pour faire parler Jean.

— Peut-être.

— Vous croyez aussi?

— Je ne crois rien, je cherche. Vous devriez trouver une affaire à traiter quelque part, à l'étranger, et l'envoyer là-bas quelque temps, tout seul.

— Je le voudrais bien; mais des affaires, en ce moment, il n'y en a guère; et plutôt que d'en inventer de nouvelles, j'aimerais mieux le voir s'occuper de celles qu'il a. Cela ne marche pas très fort, vous savez.

— Je sais.

— Pourtant, je fais ce que je peux. Voilà six mois que je suis à peu près seul ici, et qu'il me laisse tout sur les bras. On ne peut même plus lui parler sérieusement, et par-dessus

le marché il a fait des gaffes. Comme son affaire avec *Germinal* : dix wagons de betteraves, le quart est arrivé pourri, le reste, pas la peine d'en parler! Total, deux cent mille francs perdus. Et je l'avais prévenu, j'avais eu des renseignements très mauvais sur *Germinal*. Mais non! Il a absolument voulu marcher! Et c'est arrivé juste après la fameuse commande de graines en Hollande passée en florins avant la baisse du franc. Il a signé à Brœcke des traites énormes, et il compte pour les payer sur des rentrées pas toujours sûres. Je vais vous dire une chose qui me fait beaucoup de peine, mais il faut dire ce qui est : il ne peut plus. Le mieux, c'est encore qu'il s'occupe le moins possible de la maison. Voilà. Entre nous, naturellement... Ce n'est pas votre avis?

— Évidemment.... — dit Jean Poussain pour ne pas prendre parti.

— Vous voyez bien! Tenez : il n'est pas venu cet après-midi, et je voudrais tout de même bien savoir pourquoi, mais cela vaut peut-être mieux. Il se reposera; il aurait besoin de quelques semaines, quelques mois d'arrêt; je ne prétends pas qu'il doive renoncer tout à fait, bien sûr! Il ne faut pas me faire dire ce que je ne dis pas; je suis persuadé qu'ensuite il reprendrait tout, exactement comme auparavant. C'est un moment à passer, tout le monde a connu ça. Non, voulez-vous que je vous dise?... lui, c'est surtout un animateur; et puis, il a du coup d'œil; souvent à côté, c'est vrai, mais il a du coup d'œil; seulement, voilà, c'est surtout pour ce genre d'homme qu'il faut être d'attaque et ne pas se laisser aller. Lui c'est tout l'un ou tout l'autre, alors, le jour où ça ne va pas, vlan! bonsoir... plus personne...

— Pourtant... — dit Jean Poussain.

— Mais non, je vous assure, mon petit, vous ne pouvez pas vous rendre compte. Encore une fois, je ne prétends pas qu'il soit fini; je vous répète que c'est un moment à passer. Mais, en attendant, nous y sommes en plein dans ce moment-là, et je vous assure que si vous voyiez d'un peu près ce qui se passe, comme je le vois moi-même, vous vous rendriez mieux compte.

» Tenez, je vais vous dire une chose; je voulais lui en parler, justement, et cela m'ennuie tout de même qu'il ne

soit pas ici; savez-vous ce que j'ai comme échéance de fin de mois? A peu près le double du mois dernier... Ah?... Je ne sais pas comment je ferai. C'est la première fois depuis que je suis ici. Inutile d'aller répéter ça, n'est-ce pas? Je vous le dis, mon vieux, parce qu'il faut tout de même que vous soyez au courant : je ne sais pas du tout comment tout cela va finir. Il faut que je me débrouille pour sauver la barque, et mettez-vous bien dans la tête que ce n'est pas Brugnon qui nous tirera de là. On ne fait pas marcher une affaire comme la nôtre en se laissant démolir par des embêtements personnels. Il ne se rend aucun compte de la situation; et pourtant je lui ai tout expliqué en long et en large, mais ça glisse comme sur une feuille de chou; il ne comprend pas, il ne peut plus. Parlez-lui de Broecke, je me demande même s'il saura qui c'est. Alors, je vous préviens, mon cher ami, faites attention; je ne veux pas dire : méfiez-vous, mais enfin, vous me comprenez.... J'aime beaucoup Brugnon, mais je vous avertis que je ne laisserai pas cette maison dégringoler sans dire un mot. Ah! mais non! Il y a des moments, où il ne s'agit plus de rire, ni de faire du sentiment; vous êtes de mon avis, n'est-ce pas? Vous ferez ce que vous voudrez, mais je tenais à vous avertir.

— Évidemment... — dit Jean Poussain pour la seconde fois, car il ne savait que dire d'autre.

Il avait cette faiblesse d'être infailliblement battu par ceux qui parlent vite et longtemps. Il eût volontiers répondu à M. Narbonne, mais qu'eût-il dit? Il se trouvait en présence de faits nouveaux, qui lui apparaissaient soudain, insoupçonnés et menaçants. Les dangers que signalait M. Narbonne étaient encore mal définis, mais Jean Poussain les sentait tout de même possibles, et peut-être proches. Sa crainte se changeait en pitié pour Brugnon, qui verrait se dresser mille périls autour de lui, au moment où il serait trop faible et trop lâche pour les combattre. Et Jean qui savait bien pourquoi Brugnon était si faible, et devinait (Florence n'étant pas venue le matin) pourquoi il avait disparu, se demandait jusqu'où descendrait cette faiblesse lamentable. Il ne répondit rien à M. Narbonne, que de très vagues paroles dont celui-ci

se contenta. Quand quelqu'un vint frapper à la porte du bureau de Brugnon où tous deux s'étaient retirés, M. Narbonne dit : « Entrez! » sur un ton impérieux qui glaça Jean Poussain.

Brugnon ne parut pas non plus le lendemain matin. Il était bien parti de chez lui pour aller au bureau, mais, arrivé devant la porte, avait fait demi-tour et s'était rendu, comme la veille, chez Florence. Elle avait encore fait répondre qu'elle ne pouvait le recevoir. Alors, Brugnon s'était mis à marcher le long des quais, désespéré. Le refus de Florence eût pu s'expliquer par vingt raisons très naturelles, pourtant Brugnon ne les essaya même pas et comprit tout de suite que Florence le repoussait et l'abandonnait. Il marchait dans cette tristesse comme dans la nuit, le tête lourde et la bouche tombante, longeant la Seine sans rien voir, dépassant les ponts l'un après l'autre, et parlant seul parfois; les gens qui le croisaient l'auraient appelé dans doute « un vieux bonhomme ».

Il remonta la Seine jusqu'à son entrée dans Paris, et là, il acheta du pain qu'il alla manger sur la berge. Il était onze heures du matin; l'eau du fleuve était propre, et des chalands, traînés comme de grandes bêtes, remontaient lentement en résistant de tout leur ventre; des mariniers, sur des péniches, déjeunaient. Brugnon regardait tout cela et, comme font toujours ceux qui veulent échapper à eux-mêmes, il se demandait si le salut ne serait pas dans une vie simple et naïve, semblable à la vie de ces mariniers ou de ce fleuve calme. La force de la nature est monotone et grande; Brugnon ne cherchait pas à la fuir. Il se forçait à imaginer de l'eau, des arbres, le ciel, le soleil. En ce moment, pensait-il, dans un autre endroit de Paris une foule bruyante court et s'agite, dévorée de désirs et de passions; et moi, parce que je me suis un peu écarté, je crois déjà sentir un repos, rien qu'à regarder cette terre.

Je partirai, je laisserai Florence derrière moi, et j'attendrai ailleurs le jour de la retrouver. J'ai lutté trop longtemps, je ne peux plus. On le dit toujours, les hommes les plus sûrs d'eux-mêmes doivent compter avec d'autres forces; on n'évite pas son destin. Parfois, je me disais de telles phrases, mais je ne les croyais pas vraiment, au temps où j'étais jeune,

puissant... oui, je l'ai été; c'était le bon temps, j'ai eu de grandes années dans ma vie, et si pleines... Et j'avais Simone, alors, si bien faite pour moi. Elle me comprenait, avec elle je me laissais vivre, je n'aurais pas dû l'abandonner; pauvre Simone, elle a souffert! Je me rappelle le premier jour où je lui ai parlé de Florence; qui pouvait prévoir?

Cette eau qui coule devant moi, elle va loin, sans savoir où. Ainsi un fleuve, ainsi la vie! Ah! Brugnon, mon vieux Brugnon, mon pauvre vieux Brugnon! Tu en es là! C'est une bonne chose, de temps en temps, que de dire des niaiseries pour faire comme les autres, pour n'avoir rien à trouver tout seul; laissons un moment la parole aux imbéciles; ils n'avaient pas tort, après tout; ils avaient peut-être été amoureux, un beau jour, sans le faire exprès, ces chers imbéciles? La vie est semblable à un fleuve; répète cela, Brugnon, mon pauvre vieux; c'est le mieux qui te reste à faire. La vie est semblable à un fleuve. C'est comique! Ma pauvre petite Florence, je ne vous voulais pas de mal; je vous aime, c'est bien différent. Est-ce bien différent? Je ne comprends rien à cette enfant, c'est un peu ma faute... Voilà; on n'évite pas la première passion, elle m'arrive un peu tard, voilà tout. Quel âge? J'ai cent ans, je crois? C'était le plus beau moment de ma vie; je me sentais des mondes au bout des doigts; mais pourquoi regretter? Non; c'est fait, j'aurais dû ne pas aimer Florence, évidemment; n'en parlons plus, puisque je l'aime. Si je descendais ce fleuve, je passerais bientôt en face de ses fenêtres, et elle ne me verrait pas.

Je suis ici, au bord de la Seine, comme un petit tas de débris, au lieu d'être dans mon bureau. Mon travail m'attend; il m'appelle, oui, c'est cela, il m'appelle : Brugnon, mon bon ami, ton travail t'appelle; entends-tu sa voix? La voix du devoir, Brugnon, la voix de la conscience? Qu'as-tu à leur répondre, au travail et à la conscience réunis? Qu'ils peuvent bien crever? Que tu les...? Oh!... C'est la première fois que tu leur parles ainsi! Oui, je sais, mais aujourd'hui est un jour réservé aux premières fois. Je commence bien des choses, et j'en finis aussi bien d'autres! Où est Florence? Je ne l'ai pas vue depuis deux jours, et elle se cache; qu'elle reste cachée; qu'on me laisse; je veux rester tranquille et passer un jour avec

moi-même; il y a cinquante ans que j'attends. Je veux penser à Florence, tout seul, loin des maisons, avec de l'eau qui coule devant moi. Je veux m'en aller, qu'on me laisse tranquille! Florence! Où est Florence? Je veux la voir!

Il sauta debout, furieux, dans un accès de colère comme il n'en avait pas eu depuis longtemps. Il était sur une petite plage qui descendait doucement vers la Seine, il ne voyait autour de lui personne contre qui tourner sa fureur; il se mit à longer le fleuve à grands pas, tout près de l'eau qu'il voyait couler lentement, et qu'il dépassait sans cesse. Il pensait à la mort : Tout à l'heure, j'aurais dû me tuer, me jeter dans cette eau, puisque je suis fini. Maintenant, il est trop tard; je n'ai plus de courage. Sa colère croissait sans cesse; il passa sous un pont, quitta la petite plage de sable, marcha sur un bas port désert. Plus haut il entendait le timbre vif et le bruit rapide des tramways : Je n'ai plus de courage, pensait-il dans sa colère; mais si je fais un faux pas, si je tombe dans l'eau je jure que je n'aurai pas un geste, que je me laisserai couler. Alors il enfonça ses mains dans ses poches et se mit à courir. Tout à coup, il perdit l'équilibre, et tomba dans le fleuve en poussant un grand cri; mais il avait délivré ses mains et avait pu se retenir à la berge de pierre, du bout des doigts. Il était dans l'eau jusqu'à mi-corps et grinçait des dents; ses doigts le retenaient à peine, il se sentait glisser, s'injuriait et se provoquait : « Lâcheras-tu? Vas-tu lâcher? » Il se raidissait de toutes ses forces, et se suppliait lui-même de se laisser mourir; l'eau était froide, mais lourde et facile, il se croyait déjà mort, noyé, dans une espèce d'oubli paresseux et enfin permis qui ressemblait à son amour. Il poussa un juron, fit un effort terrible, un autre, un autre, et se hissa sur la berge, grelottant et hagard. Deux hommes s'approchaient de lui en courant et il s'évanouit dans leurs bras, pendant quelques secondes. Puis, quand il fut réveillé, il regarda les deux hommes qui l'avaient secouru, et leur dit :

— C'est par accident que je suis tombé.

Les deux hommes le regardaient, un peu soupçonneux. Brugnon, pour les convaincre, essaya de leur parler dans un langage vulgaire.

— Des fois, — dit-il, — on marche trop près, et celui qui ne regarde pas, il peut arriver du vilain.

Mais les hommes ne semblaient pas rassurés, et Brugnon ne les fit partir qu'en donnant cent francs à chacun d'eux. Ils touchèrent leur casquette et s'éloignèrent en se retournant plusieurs fois. Brugnon, tremblant et désespéré, se fit conduire chez lui en voiture, et répétait sans cesse en lui-même, tantôt le nom de Florence, tantôt : « Il faut que je parte! »

Le même soir il quittait Paris avec Simone, qu'il était allé chercher à sa librairie.

— Veux-tu partir avec moi? — avait-il demandé.

Et Simone l'avait suivi, sans comprendre, effrayée par le visage de Brugnon.

Ils étaient partis en automobile; Brugnon conduisait rapidement et il avait demandé à Simone de s'asseoir derrière lui. Ainsi elle avait pu pleurer librement.

PIERRE BOST

(*A suivre.*)

LECTURES ALLEMANDES

COMMENT GUILLAUME II TOMBA DU TRÔNE[1]

C'est toujours une grande consolation, pour ceux que les événements historiques ont trompés dans leur foi, de proclamer après coup que les choses auraient pu tourner autrement. Les courtisans de Guillaume II, empereur déchu, n'ont pas manqué de se livrer à ce divertissement vengeur. Ils ont entrepris de démontrer que, si le *Kaiser* n'avait pas abdiqué, la guerre aurait pu n'être pas perdue, le trône aurait pu être sauvé et des maux indicibles auraient pu être évités. Avec des *si*, on met Paris dans une bouteille. C'est un jeu oiseux, mais il a tenté un si grand nombre de collaborateurs immédiats de Guillaume II que les historiens de l'avenir se verront bien forcés de peser leurs arguments et d'éprouver ce qu'il peut y avoir d'exact dans leurs assertions. Cette besogne leur sera facilitée par le volumineux recueil que vient de publier un des partisans les plus actifs du *Kaiser*, qui fut aussi son aide de camp : le lieutenant-colonel Alfred Niemann. Après avoir rempli au quartier général, pendant la dernière phase de la guerre, des missions délicates, après avoir été appelé, à maintes reprises, à dire son mot pendant

1. Alfred Niemann, *Revolution von oben, Umsturz von unten.* Berlin, Verlag für Kulturpolitik, 1927.

la crise suprême, le lieutenant-colonel Niemann, bouleversé dans son loyalisme, prit sa retraite, sitôt les hostilités finies, et se mit alors en devoir de démontrer, comme tant d'autres, mais avec plus d'adresse, que les événements qui avaient mis fin à la plus grande tragédie des temps modernes, auraient pu se terminer — il s'en fallut d'un rien — d'une façon infiniment plus favorable à l'Empire et à l'Empereur. Le lieutenant-colonel Alfred Niemann repousse de toutes ses forces la théorie chère aux adeptes de la conception matérialiste de l'histoire et d'après laquelle les hommes ne peuvent rien contre les grands mouvements populaires. M. Alfred Niemann ne croit pas à la fatalité historique, aux irrésistibles courants anonymes, au rôle occulte des foules. L'histoire de l'humanité se réduit, à l'en croire, aux exploits des hommes, grands ou petits, qui toujours menèrent les masses à leur gré. Il en fut ainsi pendant la guerre récente comme dans toutes les crises par où passa le genre humain. Si Guillaume II, encore une fois, est tombé du trône, c'est parce qu'il n'a pas lutté avec une suffisante énergie contre ses ennemis du dehors et du dedans. Quand il jeta, le 10 novembre 1918, le manche après la cognée, la partie n'était point perdue sans retour. Un souverain plus énergique et moins scrupuleux se serait obstiné. Et qui sait, demande M. Niemann, s'il ne se fût point tiré avec honneur d'une situation qui n'était désespérée qu'en apparence?

***

Tel est l'avis du lieutenant-colonel Niemann, mais tel n'est point l'avis du prince Max de Bade, le dernier chancelier nommé par Guillaume II. Max de Bade s'efforça sincèrement aussi longtemps que possible, de sauvegarder la monarchie allemande, mais au prix de l'abdication du monarque. Aussi bien le livre de M. Alfred Niemann est-il essentiellement dirigé contre Max de Bade et les *Souvenirs* récemment publiés par celui-ci. Max de Bade déclare : « L'Empereur a eu tort de ne point abdiquer dans les derniers jours d'octobre 1918 ou dans les premiers jours de novembre, comme je l'en suppliais. Son départ à ce moment-là aurait galvanisé

la résistance militaire. La levée en masse, la guerre à outrance seraient devenues possibles. Et l'armée allemande aurait si bien résisté, si bien, peut-être, repris l'avantage qu'une paix, certainement moins onéreuse, aurait été la conséquence de cet effort héroïque ». A quoi le lieutenant-colonel Niemann répond : « Le prince Max de Bade se trompe du tout au tout. Sa conduite, inspirée par une totale méconnaissance du loyalisme prussien et de la tradition militaire prussienne, influencée par une sourde animosité envers Guillaume II, hâta l'écroulement de la monarchie au lieu de la consolider. Il fallait, malgré Wilson et malgré les socialistes du Reichstag, maintenir Guillaume II sur son trône, repousser les avances d'Ébert et les menaces de Ledebour, laisser l'Empereur se mettre à la tête de ses troupes, rentrer à Berlin, étrangler la révolution. Cet exemple salutaire aurait donné aux Alliés le spectacle de l'indomptable volonté du peuple allemand de ne point se laisser écraser. Il aurait contraint Wilson à abandonner des prétentions insoutenables, il aurait valu à l'Allemagne la paix avec l'honneur. Il aurait épargné au Reich la honte d'une révolution devant l'ennemi. »

L'une et l'autre de ces thèses, celle du prince Max de Bade comme celle du lieutenant-colonel Niemann, semblent des plus fragiles, quand on les soumet à un examen impartial. Max de Bade avait raison, croyons-nous, de conseiller à l'Empereur d'abdiquer au plus vite, mais la renonciation du *kaiser* à son trône devait accroître, dans l'armée et dans le peuple, le désir de voir la guerre prendre fin. De toute façon, la levée en masse n'était plus possible en novembre 1918. Les espoirs rétrospectivement formulés par M. Niemann sur la possibilité d'écraser la révolution à Berlin et de restaurer par là-même le moral de l'armée et des civils jusqu'à donner aux Alliés l'impression d'un peuple invincible ne sont pas moins chimériques. Non, les événements se sont déroulés comme il était logique qu'ils se déroulassent. Il entre autant d'illusion dans les regrets de Max de Bade que dans ceux de M. Alfred Niemann.

***

Les réactionnaires du genre de celui-ci ont accrédité en Allemagne la légende du « coup de poignard dans le dos », soit l'idée que la grande mêlée des peuples aurait pu victorieusement se poursuivre et finir si les socialistes n'avaient pas tout gâché et tout démoli à l'intérieur. Cette idée est purement absurde puisqu'aussi bien les grands hommes de guerre prussiens furent les premiers à prendre acte du découragement des soldats et à parler de l'armistice nécessaire. La première « défaite officielle » eut lieu le 8 août 1918 et c'est le lendemain même de ce jour que le maréchal Hindenbourg et le général Ludendorff commencèrent à laisser entendre la vérité au *Seigneur de la guerre.* L'entrevue eut lieu à Avesnes dans un cabinet où Ludendorff avait disposé, sur des tables, tous les documents qui venaient de lui servir à composer son rapport : « Nous devons reconnaître, déclara-t-il à Guillaume II, que nous avons subi une grave défaite. » Une grave défaite et dont il n'y avait pas lieu de prévoir qu'elle pût être de sitôt réparée : le moral des troupes était mauvais; les soldats du front avaient accueilli par le cri : « Briseurs de grèves! » les troupes fraîches qui allaient prendre leur place et qu'ils avaient croisées en chemin. L'Empereur ayant observé que, sans doute, on avait trop exigé de ces hommes, Ludendorff répondit que les Alliés demandaient plus encore à leurs soldats. Il donna lecture ensuite d'un télégramme du général von Cramon, télégramme constatant la démoralisation croissante des Austro-Hongrois. Guillaume II écouta, impassible en apparence, ces révélations terrifiantes, si nouvelles pour lui. Il avait fait un énorme sacrifice d'amour-propre en renonçant, dès le premier jour de la guerre, à jouer un rôle dans la conduite des opérations. Il s'était laissé rejeter dans l'ombre, il s'était laissé « chambrer » par son État-Major. Et c'était pour en arriver là! La défaite, la hideuse défaite! Il n'eut pas un mot de révolte, mais ses traits convulsés disaient son désespoir. Il déclara d'une voix sourde : « Nous sommes arrivés à la limite de nos forces. Je vois qu'il faut terminer la guerre. » Il ajouta en prenant congé des deux hommes sur lesquels il avait compté pour lui donner

la victoire : « Messieurs, je vous attends à Spa pour causer encore de tout cela ».

La défaite, entrevue dès le mois d'août, se précise pendant le mois de septembre. Le 26 au soir, on apprend à Berlin la capitulation de la Bulgarie. Le 29 Guillaume II reçoit le secrétaire d'État von Hintze, Hindenburg et Ludendorff. Les militaires lui disent : « L'armée, Sire, a besoin d'un armistice immédiat. » L'armistice, voilà le grand mot lâché! Et il a été prononcé officiellement, pour la première fois, par les deux grands chefs militaires : le feldmaréchal et son second. L'Empereur écoute « d'un air digne », en s'efforçant de réprimer son émotion, le secrétaire von Hintze qui conseille, à son tour, de demander la paix sur la base des conditions fixées par le président Wilson. On n'est pas encore au clair, à ce moment, sur les véritables desseins du président des États-Unis. Guillaume II, en tout cas, se refuse à croire que l'Entente exigera son abdication et celle du *Kronprinz*, mais il juge le moment venu de s'engager dans la voie désignée par ses ennemis. Depuis longtemps, le *Kaiser* se déclare favorable à la *parlementarisation* de l'État, tout en évitant soigneusement toutes les réformes positives. Le moment ne serait-il pas venu de passer aux actes? Il signe le 30 septembre 1918 un décret manifestant sa volonté de faire participer plus largement au pouvoir « les hommes portés par la confiance du peuple. » Le comte Hertling siège encore à la chancellerie. Il tombe de son haut en lisant le décret impérial. Et il démissionne pour n'avoir pas à l'exécuter. Sur quoi Guillaume II le remplace, sans enthousiasme, oh! sans enthousiasme, par le prince Max de Bade, son cousin, qui va devenir sa bête noire.

Max de Bade se défend d'être venu à la Wilhelmstrasse avec le ferme propos de forcer l'Empereur à abdiquer. Il n'avait alors d'autre dessein que de favoriser l'avènement d'un régime démocratique, mais il croyait encore à la possibilité de sauvegarder la forme monarchique de l'empire. Héritier du trône de Bade, n'était-il pas intéressé au maintien de la royauté? En apprenant des militaires qu'ils jugeaient l'armistice indispensable, il commença de comprendre toute la gravité de la situation. En voyant l'effet produit par les

mauvaises nouvelles du front sur les parlementaires libéraux, radicaux et socialistes de son entourage, il comprit mieux encore les risques qu'elle impliquait. Dans une entrevue à Potsdam, le 2 octobre, avec Guillaume II et Hindenburg, il tâcha de faire renoncer les militaires à leur demande d'armistice; mais Guillaume II le rabroua vertement. Hindenburg se montra, d'ailleurs, si convaincant dans le sombre tableau qu'il traça de l'état des armées, que Max de Bade n'insista point. Le 3 octobre, il lançait à travers le monde une note demandant la paix sur la base des quatorze points.

Pendant tout le mois d'octobre, un actif échange de notes se poursuit entre Berlin, Washington et les capitales alliées. Max de Bade persiste dans l'espoir de maintenir son impérial cousin sur le trône, malgré son impopularité grandissante. La seconde note du président Wilson a formulé, pourtant, ce dilemme angoissant, mais précis : « Le Kaiser sans la paix ou la paix sans le Kaiser. » Sur les champs de bataille, la défaite suit son cours. Le 27 octobre, l'Empereur Charles annonce à Guillaume II que son peuple « n'en peut plus » et qu'il va demander la paix. Max de Bade envisage alors nettement la nécessité d'arracher à l'Empereur une abdication encore volontaire. Et c'est toujours pour rendre possible « la levée en masse ». Max de Bade croit opportun de faire prévenir Guillaume II par les hommes de son entourage à qui va sa confiance : le pasteur von Dryander, l'ancien aide de camp von Chelius, le comte Eulenburg; mais ils se dérobent tous les trois et l'Empereur, apercevant les manœuvres dont il est l'objet, craignant, s'il reste à Berlin ou Potsdam, d'être gêné dans sa résistance, gagne précipitamment Spa et la villa Fraineuse où, du moins, les baïonnettes de sa garde lui feront un rempart contre les prétentions monstrueuses du pouvoir civil. Invité par le chancelier à rentrer à Berlin où les conditions mises à l'armistice par Wilson sont attendues d'une heure à l'autre, Guillaume II répond que la démission du général Ludendorff a rendu sa présence nécessaire au front. Il veut être là quand sera désigné son successeur. Max de Bade n'en insiste pas moins et, devant l'obstination de l'Empereur à lui parler à travers un rideau de baïonnettes, exige plus clairement son abdication en

faveur du fils aîné du *Kronprinz*. Le chancelier explique que la démoralisation fait de redoutables progrès parmi la population berlinoise. On accuse l'Empereur de former le seul obstacle à une paix acceptable. Les socialistes et leur programme gagnent du terrain chaque jour. Les *majoritaires* se croient encore capables de contenir la révolution, mais à condition que le Kaiser abdique tout de suite. Ebert, David se disent favorables, en principe, au maintien de la monarchie, traditionnelle en Allemagne. Ils la préfèrent à une république née de la défaite et de la peur, mais il faut que l'Empereur renonce à sa couronne en faveur de son petit-fils et cela sans perdre une minute. Autrement, ils ne répondent de rien. Les socialistes *indépendants* (Ledebour, Haase) qui ont fait de l'ambassade soviétique à Berlin leur quartier général ne rêvent, eux, que plaies et bosses. Si l'Empereur ne donne pas satisfaction au vœu de l'abdication devenu général dans le peuple, il n'y aurait rien d'impossible à ce que les Spartakistes fissent triompher la forme bolcheviste de la révolution.

Le chancelier envoie à Spa M. Drews, son ministre de l'Intérieur, avec mission d'annoncer ce qui se passe dans la capitale. Drews prend son courage à deux mains et communique à l'Empereur en personne ce qu'on attend de lui à Berlin. Furieux, Guillaume II l'interpelle : « Comment pouvez-vous concilier cette insolente mise en demeure avec le serment de fidélité que vous avez prêté comme fonctionnaire prussien? » Drews reste tout interloqué et le souverain achève de lui faire perdre contenance en invitant le général Groener, successeur de Ludendorff, à manifester son sentiment sur l'abdication. Le général Groener (celui-là même qui préside aujourd'hui aux destinées de la *Reichswehr*) ne croyait plus à la victoire, depuis longtemps, mais il n'osa pas, ainsi mis en cause, renier le monarque. Il déclara au ministre Drews qu'à son avis l'abdication, loin de permettre, comme le pensait le prince Max de Bade, la levée en masse et la guerre à outrance, donnerait le signal de la débandade générale et de l'écroulement, tant au front qu'à l'arrière. « Vous entendez? » fit Guillaume II, triomphant. Et Drews rentra, piteux, à Berlin.

***

Spartakus gagne du terrain dans tout l'empire. Et les « socialistes du Kaiser » devinent qu'il vont être débordés. Ils font alors cause commune avec les « indépendants » et rédigent, de concert, à l'adresse du monarque un *ultimatum* qu'il remettent au chancelier : « Si Guillaume II n'a pas abdiqué le 9 novembre, ils ouvriront les portes toutes grandes à la révolution. » Guillaume II s'irrite de leur démarche. Trompé par les sentiments loyalistes de son entourage, il se cramponne, si l'on ose dire, à son trône et à sa couronne. Le général von Plessen et, plus encore, le commandant des troupes nominalement placées sous les ordres du Kronprinz, le général comte Schulenburg, l'incitent à la résistance en lui peignant sous les couleurs les plus fausses l'état d'esprit des soldats et des civils : « Que Votre Majesté, lui disent-ils, se mette à la tête de l'armée et marche contre Berlin. Elle étouffera la révolution dans l'œuf et les Alliés, impressionnés par tant d'énergie, n'oseront plus parler d'une paix dictée. » Ces propos inconsidérés flattaient trop les sentiments intimes de l'Empereur pour qu'il ne leur prêtât point une oreille complaisante. Très différente, à vrai dire, et beaucoup moins optimiste, l'opinion du général Groener, successeur de Ludendorff. Il aurait voulu voir son souverain, à ce moment où tout craquait, accourir en première ligne, se montrer aux troupes, défier les balles et les obus. Que ne pouvait-on espérer, laissait-il entendre, d'un acte si courageux? Guillaume II blessé en première ligne, si légèrement que ce fût, c'était le salut du régime, le salut de la dynastie, la certitude d'une paix meilleure, mais l'Empereur, discrètement conseillé par le général Groener, fit semblant de ne pas comprendre. Et les événements suivirent leur cours.

Le signal des mutineries militaires avait été donné le 3 novembre, à Kiel, par les marins. La rébellion gagna rapidement toute l'armée. Elle accomplit même de si rapides progrès que le commandement suprême de l'armée renonça vite à les nier et à soutenir la thèse de « l'armée fidèle malgré tout » et de « l'armée prête à écraser la révolution sous le commandement de l'Empereur ». L'aube du 9 novembre se lève sur

un *Oberkommando* totalement démoralisé. Et Guillaume II, qui a résisté à l'ultimatum des socialistes, va obéir aux sommations respectueuses de ses généraux. A dix heures du matin, il confère avec Hindenburg et Groener. Tous deux s'accordent à constater la ferme volonté des troupes de ne plus se battre et le vœu général de la population : l'abdication du *Kaiser*, même son départ pout un pays neutre, la Suisse ou la Hollande, de préférence la Hollande, plus facile à atteindre. Guillaume II, que l'ultimatum socialiste n'a pas laissé d'ébranler, s'écrie alors : « On se trompe en croyant que mon sacrifice sauvegarde la monarchie. C'est à la république que nous marchons; mais j'ai assez régné pour comprendre à quel point le métier de monarque est ingrat. J'ai fait mon devoir en refusant jusqu'à présent de quitter mon poste. Que d'autres prennent ma place et fassent mieux que moi, s'ils s'en croient capables. »

Mais alors se produit un incident singulier et qui va plonger dans le plus cruel embarras la chancellerie berlinoise. Max de Bade, placé, comme il était, aux premières loges du théâtre où se déroulait la révolution, avait abandonné, dès la veille du 9 novembre, l'espoir de sauver la monarchie et de continuer la guerre extérieure. Le spectacle de Berlin en effervescence ne pouvait lui laisser à cet égard aucune illusion : la république allait triompher. Max de Bade était bien décidé lui-même à quitter la Wilhelmstrasse et à laisser la place à Ebert; mais il désirait éviter avant tout l'effusion de sang, maintenir l'ordre en attendant que les socialistes s'installassent au pouvoir. Il avait donc pris sur lui d'annoncer, dès 11 heures du matin, le 9 novembre à la population de la capitale que le Kaiser venait enfin d'abdiquer. A 2 heures de l'après-midi, Scheidemann, du haut du perron du Reichstag, avait confirmé la nouvelle et proclamé la république. Or que se passait-il, en réalité, à Spa au moment même où la populace, à Berlin, se réjouissait d'être débarrassée du chef qui l'avait menée à la famine et à la défaite? Guillaume II, après avoir refusé de se démettre jusqu'à 2 heures de l'après-midi, avait abdiqué à 2 h. 15; mais, bien qu'il se déclarât enchanté de quitter le pouvoir, il ne pouvait se décider à tout perdre d'un coup. Qu'est-ce

donc qu'il imagina? Il abdiqua comme Empereur allemand mais déclara rester roi de Prusse! Solution absurde, en contradiction rigoureuse avec le droit public, allemand et prussien; mais Guillaume II semblait ravi du biais qu'il avait trouvé pour ne pas tomber tout entier du trône. Il répondit par un silence qu'il estimait plein de grandeur aux injonctions téléphoniques de Max de Bade et de ses collègues : « Le sang coule à Berlin, lui annonçait-on de la *Wilhelmstrasse*, et nous avons publié ce matin, sur la foi des nouvelles venues de Spa, que l'Empereur avait abdiqué. Sa Majesté nous met dans une situation désespérée en prétendant rester roi de Prusse. Le pire est désormais à prévoir. » — « J'ai fait, répondait le *Kaiser*, tout ce que je pouvais faire. »

A 4 heures de l'après-midi, Guillaume II reste roi de Prusse, à la grande joie du comte Schulenburg qui continue de l'exhorter. Cependant des nouvelles de plus en plus alarmantes arrivent non seulement de Berlin, mais du front. Le bruit court qu'une troupe de soldats révoltés marche de Verviers sur Spa, animée des plus mauvais sentiments envers l'Empereur. Hindenburg, que toutes les dépêches reçues des quatre coins du Reich confirment dans ses idées sombres, va trouver l'Empereur : « Sire, dit-il, la situation a changé du tout au tout depuis ce matin. Votre Majesté agirait prudemment en se réfugiant en Hollande. Sinon le moment viendra peut-être où je ne pourrai plus La protéger. »

Guillaume II comprend alors, un peu tard, qu'il ne lui reste qu'à obéir au Destin. Il avait encore naïvement déclaré, le 29 octobre, au contre-amiral de Levetzow : « Nous avons perdu la guerre, j'avais attendu de Dieu d'autres événements. » Il se rend compte, désormais, qu'à l'intérieur aussi la partie est perdue. Il s'exprime avec violence sur Max de Bade, « qui l'a trahi », sur Ebert assez impertinent pour s'installer à la Wilhelmstrasse au nom de la révolution triomphante. Il donne ensuite des ordres pour que tout soit activement préparé en vue de son départ. Il choisit la Hollande comme lieu de refuge. Songea-t-il au suicide à ce moment suprême où se dissipaient ses dernières illusions? M. Alfred Niemann l'affirme, mais, ajoute-t-il, « la conception religieuse de l'existence qui était celle du *Kaiser* l'empêcha de consi-

dérer sérieusement cette façon de se tirer d'affaire ». Restait, il est vrai, la solution à laquelle avait fait allusion le général Groener : une excursion aux avant-postes, au risque de recevoir une blessure ou encore pis; mais on ne fait pas injure à Guillaume II en constatant que cette dernière alternative continuait de lui sourire encore moins que les autres.

Au moment de monter dans le train qui doit l'emmener en exil, le *Kaiser* éprouve un suprême frisson : « Non, s'écrie-t-il, tout bien pesé, je ne pars pas ! Laisser en arrière ma femme, mes enfants, ce n'est pas possible ! Non, non, je ne pars pas. » On prévient le maréchal Hindenburg et le secrétaire d'État von Hintze. Ils envoient le baron de Grünau avec mission de persuader l'Empereur et surtout de lui ouvrir la portière. Guillaume II pousse alors un cri du cœur qui le révèle tout entier, avec son souci du qu'en dira-t-on et ses instincts de comédien invétéré : « Je ne veux pas, déclare-t-il, qu'on puisse croire que j'ai fui. » On décide, pour l'aider à donner le change à la postérité, de remettre le départ au 10 novembre, à cinq heures du matin. Il est dix heures du soir. Guillaume II s'entretient quelques instants avec son État-Major, puis il écrit au *Kronprinz* une lettre où il l'adjure de « rester à son poste ». Le lendemain, avant l'aube, il monte dans le train, qui, cette fois, l'emporte dare-dare vers une destination connue seulement de quelques fidèles.

On sait que Guillaume II resta six heures à la frontière hollandaise avant d'obtenir l'autorisation de la franchir. Ses tribulations de souverain sans couronne commençaient.

***

Nous avons retracé le plus fidèlement possible, d'après l'ouvrage de M. Niemann et les documents qui figurent à l'appendice, les péripéties de l'abdication de Guillaume II. Comment peut-on soutenir sur la foi de ces textes que l'auteur responsable des malheurs du *Kaiser*, c'est Max de Bade? Et comment peut-on maintenir, après avoir constaté le rôle des militaires, la légende du *coup de poignard dans le dos*? C'est ce que ne comprendra jamais le témoin impartial, c'est ce que n'admettront jamais, nous le répétons, pourvu

qu'ils soient sincères, les historiens de l'avenir. Loin d'avoir pris un malin plaisir à précipiter du trône l'empereur et roi, le prince Max de Bade a trop tardé à sacrifier l'honneur de Guillaume II au salut du pays. Loin de s'être complu à molester un Holenzollern, Max de Bade souffrait atrocement, dans ses convictions et dans ses affections, du devoir que les circonstances lui imposaient. Les derniers jours d'octobre le trouvent brisé, anéanti. Son système nerveux est à ce point ébranlé, il souffre si fort d'insomnies que ses médecins lui font avaler un narcotique, grâce auquel il dort trente-six heures de suite. A vrai dire, il est fort douteux qu'en abdiquant plus tôt Guillaume II eût sauvegardé la dynastie et rendu possible le transfert de la couronne à son petit-fils, comme se l'imaginait Max de Bade, mais la révolution allemande qui n'a pas été, après tout, un grand bouleversement, aurait encore moins bouleversé si le *Kaiser* avait sacrifié plus tôt ses prérogatives. Ce n'est pas aux injonctions du chancelier qu'il a obéi, comme il l'a faussement laissé entendre au moment de ses adieux de Fontainebleau, c'est — on ne saurait trop le marquer — aux objurgations du commandement suprême. C'est un rapport de Ludendorff qui commença de lui ouvrir les yeux sur toute l'étendue de la défaite militaire, ce furent ensuite les renseignements et les conseils du maréchal Hindenburg et du général Groener qui lui démontrèrent la nécessité de fuir s'il ne voulait pas tomber aux mains de ses ennemis, ceux du dehors et ceux du dedans. Max de Bade n'est pour rien dans ces déceptions et dans ces désastres.

Si le lieutenant-colonel Niemann n'en convient pas, le maréchal Hindenburg l'a reconnu avec une franchise qui l'honore. Il est piquant de rencontrer dans les documents publiés par M. Niemann lui-même une lettre du maréchal Hindenburg à Guillaume II, lettre qui ruine, en quelques lignes, toutes les thèses dont M. Niemann s'est constitué le défenseur dans son livre. Le vieux maréchal s'exprime comme suit dans cette lettre écrite le 28 juillet 1922, à la demande, semble-t-il, du souverain déchu : « Je porte la responsabilité de la décision prise en ce fatal 9 novembre d'accord avec tous les conseillers de Votre Majesté relativement au passage de V. M. en terre étrangère. Comme je l'ai déjà démontré précé-

demment, un grave péril menaçait alors V. M. : son enlèvement par les émeutiers et sa remise à l'ennemi du dedans ou du dehors. A tout prix, il fallait épargner à la patrie une telle honte, un tel opprobre... » M. Alfred Niemann fait suivre cette lettre, arrachée, sans doute, au loyalisme du maréchal Hindenburg par l'Empereur lui-même, d'une autre lettre, inédite celle-là, adressée par l'Empereur au maréchal. Cette lettre a pour but de couvrir le souverain en découvrant le commandement suprême, mais comme elle porte à faux! Guillaume II y fait part de la « satisfaction » qu'il éprouve à voir enfin sa responsabilité dégagée et la vérité révélée à tous les yeux : « J'ai supporté en silence, écrit-il, le flot des injures dans l'espoir que l'heure ne tarderait pas à sonner où les personnes intéressées se décideraient, de leur propre mouvement, à publier face au monde que ma résolution de partir m'avait été dictée contre ma conviction par mes conseillers responsables, tant militaires que civils. »

La vanité et la présomption de Guillaume II ont trouvé, à la divulgation de la lettre écrite par le maréchal Hindenburg, une satisfaction qui se conçoit. Il n'en reste pas moins que le *Kaiser* a quitté le pouvoir et laissé ses états dans les conditions les plus préjudiciables à son renom personnel, au maintien de sa dynastie et à la conclusion d'une paix satisfaisante pour les Allemands. A défaut du beau geste réclamé par le général Groener, Guillaume II aurait pu monnayer, si l'on peut dire, son abdication au profit de son peuple et des conditions qui lui seraient imposées; mais il aurait dû pour cela moins écouter Schulenburg et plus écouter Max de Bade. Le caractère de Guillaume II, sa conception du droit divin, ses prétentions à l'absolutisme, ses billevesées romantiques, ses idées absurdes sur la popularité de la monarchie prussienne devaient faire finir son règne comme il a fini. Cette fin, on le sait du reste, n'a pas été du goût de tous les Allemands. Longtemps encore on verra des Alfred Niemann accuser des Max de Bade, des Ebert et des Scheidemann plutôt que de voir les vrais coupables où ils sont, le vrai coupable où il est. Peuvent seuls, par exemple, conserver des illusions ceux qui croient de leur devoir de les conserver.

MAURICE MURET

PARMI LES LIVRES

M. Mauriac excelle à peindre des sentiments profonds, pathétiques, silencieux, dans des âmes bouleversées. Il y a, dans chacun de ses livres, cent pages de la plus grande beauté où il raconte la crise. Dans *Destins*[1], cette crise est l'amour et la jalousie d'Élisabeth Gornac.

Dès les premières lignes, l'auteur nous a montré, dans une scène vivement contée et entremêlée de récits, les deux personnages du roman. Cette scène est extrêmement simple. Élisabeth Gornac va de la terrasse à la maison, à travers les charmilles, chercher un marteau pour Bob Lagave. Elle s'arrête une minute pour laisser passer les ouvriers catalans qui travaillent ses vignes. Enfin, au moment d'entrer dans la maison, elle rencontre son beau-père, le vieux Jean Gornac, assis dans la cour.

Les Gornac et les Lagave sont voisins, mais inégaux de rang et de fortune. Les Gornac, sans être de souche très ancienne, sont riches. Jean Gornac a réussi à racheter, pièce par pièce, les propriétés des Sabran-Pontevès. Il a aujourd'hui quatre-vingts ans sonnés; mais il vient encore d'aller voir les vignes, en plein soleil. Tandis que les Gornac font le commerce de vins le plus prospère de Bordeaux, Maria Lagave est une pauvre femme, qui venait jadis en journée chez eux et qui faisait les lessives.

Suivons les destinées des deux familles. Maria Lagave a eu un fils, Augustin, dont elle voulait faire un prêtre; mais Jean Gornac, avec la familiarité d'un maître qui est un homme de bon conseil, est intervenu. Il a obtenu que l'enfant soit enlevé du séminaire; il a payé son année de philosophie

1. Les Cahiers verts.

au lycée. En 1893, Augustin a passé le concours de l'Inspection des Finances. Il a décrassé sa famille. Il est maintenant un fonctionnaire qui vit à Paris.

Le père Gornac a eu deux fils. L'aîné, Prudent, a épousé Élisabeth Lavignasse. Ce Prudent, d'ailleurs assez intelligent, était un pauvre personnage. « Follement timide, sauvage même, la santé détruite par les apéritifs et par le vin blanc, dans un pays où ne manquent pas les ours de cette espèce, le fils Gornac passait pour le plus mal léché. » Il a toujours obéi à son père sans discuter; il a obéi ensuite à sa femme, qui avait de la tête et du caractère. Élisabeth, admirable pour l'administration et la comptabilité, est une de ces dames de la campagne, dont M. Mauriac a fait un plaisant portrait. « Une dame de la campagne se cloître dans son intérieur, ne quitte guère son parloir ou l'une de ses cuisines. Elle ne sort jamais sans chapeau, et, même dans son jardin, ne se hasarde que gantée. La promenade à pied lui fait horreur; son embonpoint est celui d'une personne qui ne va jamais qu'en voiture. La blancheur de ses longues joues tombantes ne s'obtient que dans les rez-de-chaussée ténébreux. » Élisabeth est veuve; un automne, où son beau père était paralysé par les rhumatismes, elle est allée auprès de lui, moins pour le soigner que pour surveiller les vendanges; pendant ce temps, Prudent, laissé seul, a bu abominablement et s'est tué en tombant de carriole.

Nous connaissons maintenant deux générations; à la première, la vieille Maria Lagave, demeurée paysanne, et le vieux Jean Gornac, maître avare de vastes terres; à la seconde, Augustin Lagave, fonctionnaire à Paris, et Élisabeth Gornac, mûrissante, presque obèse. Mais il est une troisième génération, qui arrive à l'âge d'homme, et qui est représentée par Bob Lagave et par Pierre Gornac.

Bob, fils d'Augustin, est blond, paresseux, et pour tout dire, propre à rien. Mais il a reçu de la nature le don funeste et bizarre du charme. Enfant et cancre, une indulgence universelle lui a pardonné toutes ses fautes. Il vit maintenant dans la compagnie la plus brillante. Il a de l'argent, qu'il gagne, dit-on, en arrangeant des appartements. Il est élégant. Il vient d'être malade; une princesse, un marquis sont venus

le voir dans le médiocre appartement de la rue Vaneau. Son père, qui a en horreur ce petit être fait pour l'amour, déteste ces amis brillants et suspects. Pour comble, il a entendu un jour les brocards des amis de Bob. Sa fierté de personnage officiel a été cruellement blessée. En punition, il a envoyé son fils achever sa convalescence à la campagne chez sa grand'mère. Voilà comment Bob se trouve à Viridis; et comme la maison de Maria Lagave est séparée par la route seulement du château des Gornac, voilà comment il passe ses journées auprès d'Élisabeth Gornac, qui le choie comme tous ceux qui ont un cœur pour l'amour l'ont toujours choyé. Au contraire le vieux Gornac ne peut pas le souffrir.

Au vrai, Bob est un malheureux. Ses amis ne sont pas seulement bruyants et légers. M. Mauriac a laissé dans l'ombre l'histoire scandaleuse de ce groupe, mais on la devine à demi mot. « Papa a raison, dit Bob, ils sont à vomir. »

Et le romancier ajoute : « Quelle rancune dans sa voix! Le coude sur l'oreille, le front dans la main, il avait vieilli tout à coup, et sur sa face mortellement triste, n'apparaissait plus qu'une ombre de jeunesse et de pureté. » A ce moment de sa vie, la pauvre enfant voudrait s'évader de toute cette pourriture. Il aime une jeune fille, Paule de la Sesque. Elle ignore qui il fréquente et ce qu'il est.

Élisabeth Gornac a elle-même un fils : Pierre, un long garçon d'humeur mystique et oratoire à la fois, apôtre de réunions publiques. Ce Pierre déteste naturellement Bob Lagave et le méprise. Ainsi M. Mauriac a accumulé toutes les chances de catastrophe. Et pour comble, Bob, léger et amoureux, fait venir à Viridis mademoiselle de la Sesque. Où la loger? Elle ne peut pas habiter chez la grand'mère Lagave. Bob demande à Élisabeth Gornac de recevoir la jeune fille; il jure qu'elle lui est fiancée. Élisabeth consent; elle consent même à mentir et à répéter que Paule de la Sesque est retenue à Viridis par un accident d'automobile. Cette fiction, cette complicité aggravent tout. Lâchez dans cette intrigue un être brutal, et intraitable, comme Pierre, et le drame va éclater.

Priere arrive à Viridis à l'improviste, surprend Bob en conversation rapprochée avec mademoiselle de la Sesque, reconnaît

mademoiselle de la Sesque elle-même chez sa mère et bout d'indignation. C'est un jeu pour l'auteur d'amener ce saint sans finesse à dire cette indignation à Paule elle-même. En quelques répliques, celle-ci contraint Pierre de dire toute sa pensée.

Arrivé à ce point, M. Mauriac a fait une sorte de transfert d'intérêt très ingénieux. La réquisition de Pierre contre Bob, nous ne l'entendons pas. Pierre se promène avec Paule devant la maison, dans la nuit, hors de la vue du lecteur. Celui-ci ne voit qu'Élisabeth Gornac, qui veille dans le salon, et qui pense, et qui allume les bougies quand la lampe épuisée s'éteint.

Tout à coup, Paule revient, suivie de Pierre. La jeune fille a pleuré. L'homme s'excuse des révélations qu'il a faites. « Pierre de nouveau parlait, prétentieux, volubile. Il disait qu'en ces sortes d'affaires on n'a jamais de preuves assurées. Sans doute l'unanime opinion peut être considérée comme une preuve suffisante; mais enfin mieux vaut se livrer à une enquête personnelle; bien que cela ne lui parût guère vraisemblable, il ne demandait pas mieux que d'avoir été induit en erreur... » Faute de pouvoir faire taire ce funeste bavard, on l'envoie coucher. Paule restée seule avec madame Gornac, éclate en sanglots désespérés. Mais elle se reprend, et, debout devant la cheminée, elle trace à la lueur des candélabres la lettre où elle annonce à Bob son départ.

Et madame Gornac? Elisabeth, dans cette nuit tragique, ressent d'étranges sentiments. Elle plaide, contre Paule, qu'aimer suffit, et qu'estimer l'être qu'on aime est une formule qui n'a point de sens. Paule veut rester absente trois semaines; Élisabeth obtient qu'elle revienne dans quinze jours. Elle prend passionnément, sans savoir pourquoi, l'intérêt de Bob. « Élisabeth éprouvait d'avance, dans son cœur, dans sa chair, l'angoisse future de l'enfant qui dormait, à cette heure, de l'autre côté de la route, la tête sur son bras replié. Elle souffrait à cause de lui, comme aurait pu souffrir sa mère. Elle s'exaltait à la pensée de tenter l'impossible pour qu'il ne perdît pas Paule. Ce désintéressement, dont elle avait conscience, la rassurait. Elle jouissait obscurément de ne pas se sentir jalouse. »

Voilà qui est terriblement inquiétant; il est évident que M. Mauriac prépare la tentation de cette dame blême, bouffie, presque quinquagénaire. Comme dans *le Désert de l'Amour*, il va montrer auprès de l'intrigue principale, une seconde aventure plus douloureuse et presque muette, qui va devenir la principale raison d'intérêt.

Le lendemain, Élisabeth se réveille tard. Paule est partie, et c'est Bob qu'elle voit, Bob qui vient demander la raison de ce départ. Madame Gornac répond évasivement, et l'auteur la tire d'affaire, en la faisant appeler par son beau-père qui a justement une crise de sciatique. Cependant, en quittant la maison, Bob rencontre Pierre : les jeunes chiens ennemis, comme dit M. Mauriac, s'affrontent. Pierre ne cache pas qu'il a révélé à mademoiselle de la Sesque les bruits qui couraient sur Bob, en taisant seulement les plus infâmes. O surprise! Au lieu de réagir Bob pleure. Il n'en faut pas plus pour retourner l'âme scrupuleuse de Pierre. Il est pris de pitié. Il se demande s'il a su concilier la charité et la justice. Il commence un sermon plein d'onction et de tendresse chrétienne. Bob, qui s'est ressaisi, l'interrompt d'un coup de poing en pleine figure.

La situation est éclairée. Paule est partie et ne répond pas; le vieux Gornac est cloué au lit par la sciatique; Élisabeth et la grand'mère Lagave sont occupées à le soigner; Pierre a un bandeau autour de la tête. Bob, seul dans la maison de sa grand'mère, tantôt gémissant, tantôt espérant, souffre tout son soûl, guette les bruits de la route, et boit. « Comme il ne voulait pas s'éloigner de la maison (Paule pouvait survenir à toute heure), il avait acheté à Langon des bouteilles de cognac ou de kirsch, qu'il buvait à peine étendu d'eau. Ivre enfin, il se couchait dans l'ombre pleine de mouches, balbutiant et chantonnant. Il se racontait des histoires ou plutôt, comme à un enfant malade, se montrait à lui-même des images qu'il inventait, puériles, et parfois obscènes. » Un jour, Élisabeth Gornac vient le voir. Il se jette sur elle. « Elle se sentit soudain prise, serrée; et tout contre sa figure, une haleine chaude sentait l'alcool. Mais Bob tenait si mal sur ses jambes que, d'une seule secousse, elle se rendit libre et le fit tomber à la renverse sur le lit. Il y demeura affalé,

ricanant. Madame Gornac, la main au loquet, se retourna et dit : Je ne vous en veux pas : vous avez bu ».

Mais rentrée chez elle, elle pleure. Le lendemain, des amis viennent chercher Bob en automobile. Élisabeth l'apprend, n'en souffre pas, et remercie Dieu d'avoir fait place nette. Elle se croit calme et débarrassée de toute pensée trouble. Cependant, un jour plus tard, quand Paule de la Sesque revient, Élisabeth s'emporte tout à coup contre elle, l'accuse d'être la cause du départ de Bob. Paule, avec la féroce clairvoyance de la jeunesse, riposte en louant ironiquement madame Gornac de son désintéressement, qui à son âge est l'unique forme possible de l'amour.

La puissance des mots est terrible : on se croit délivré d'un sentiment indigne, et il ne faut qu'une phrase pour qu'on le reconnaisse plus vivace. Élisabeth tente de retrouver le rythme de sa vie quotidienne. « Ce fut en vain : non qu'elle souffrît, mais elle s'ennuyait. Son existence, qu'elle avait toujours jugée si remplie, qu'elle lui paraissait vide! Elle qui avait coutume de répéter qu'elle ne savait où donner de la tête, s'étonnait de n'avoir, tout d'un coup, plus rien à faire. »

Un beau jour, elle apprend l'horrible nouvelle : en conduisant une voiture à cent vingt, Bob, qui était ivre, s'est écrasé sur la barrière fermée d'un passage à niveau. Elle reste calme. Seulement la nuit, dans sa chambre, le verrou tiré, elle répète à son fantôme dans la glace, son fantôme de grosse femme pâle : « Il est mort. » Elle parle à Bob entre la veille et le sommeil. Elle l'avertit que Paule ne l'épousera pas. Enfin le jour de l'enterrement la crise éclate. Haletante, secouée de sanglots, madame Gornac s'effondre. Elle balbutie, les bras tendus vers le cercueil : « Tu es là! c'est toi qui es là! » On eût dit une vieille bête blessée, couchée sur le flanc, et qui souffle. Son fils la fait enfin monter en voiture. « Des frissons la secouaient encore, mais elle ne pleurait plus. Pierre reconnut à peine ce visage : les joues paraissaient creuses; le menton s'était allongé; un cerne livide agrandissait les yeux. Elle le repoussa, et il crut qu'elle le rendait responsable de cette mort. Au vrai, elle l'écartait comme elle eût fait de tout autre vivant. De ce bouleversement profond surgissait à la lumière cet amour enfoui dans sa

chair et qu'elle avait porté comme une femme grosse ne sait pas d'abord qu'elle porte un germe vivant dans son ventre. »

Dans la fureur de la passion déchaînée, elle regrette sa vie; elle fait taire son fils qui lui parle des espérances éternelles; et pourtant elle a honte devant lui. Pour faire visite à Maria Legave, elle s'est déjà ressaisie. Puis de nouveau, elle blasphème, elle souffre. Après avoir déclaré qu'elle ne recevrait pas Mademoiselle de la Sesque, elle la tient embrassée, elle caresse ce bras nu que Bob a aimé. Quand son fils lui annonce son départ pour la Trappe, elle sanglote : « Mon pauvre petit », dit-elle. Mais c'est à Bob qu'elle pense. Elle est détachée de tout, même de la terre. Elle est surprise, quand, s'étant confessée, elle apprend que son histoire est celle de toutes les femmes. Enfin les années passent, et elle guérit lentement.

Ainsi le livre se divise bien clairement en deux parties. La première est une combinaison compliquée d'événements et de caractères, calculée par l'auteur pour le malheur de Bob. Cette partie est habilement faite, pittoresque, un peu concertée. La seconde, qui comprend les cent vingt dernières pages, est le drame d'Élisabeth. Pour l'écrire, M. Mauriac retrouve ses plus belles qualités. Il serait imprudent de soutenir qu'un roman ainsi distribué est un modèle de composition. Mais l'obscur martyre d'une âme qui souffre sans savoir de quoi, avec des mouvements profonds et des violences refoulées, est peint de cette touche juste et pathétique, qui est comme la signature de M. Mauriac.

***

M. Henri de Régnier a fait du souvenir de ses séjours à Venise un livre délicieux qu'il a appelé l'Altana[1]. L'Altana vénitienne, comme l'Azotea argentine, est la terrasse au sommet de la maison.

La première visite du poète à Venise est de 1899. Il habitait chez Madame Bulteau, qui avait restauré le palais Dario. Je me rappelle la Venise de ce temps-là, si étrangement silencieuse, et dont le silence était interrompu par le martèlement

1. Mercure de France.

des petits sabots de bois. Les Vénitiennes portaient alors de longs châles et les gondoliers étaient vêtus de blanc. Il y avait dans l'île du Lido de petites guinguettes, où l'on mangeait du poisson et des escalopes de veau frit. Un unique cheval tirait un tramway-joujou jusqu'à la plage. Cette plage était aussi déserte qu'au temps de Musset. Elle étendait autour de la mer sa courbe d'un gris sombre. Une seule baraque avec un toit rouge, rompait l'immense ligne horizontale. Auprès de la baraque s'élevait la maigre silhouette d'un arbre mal venu.

Il est aisé, après coup, de reconnaître entre la ville des Doges et le génie de M. de Régnier des affinités si certaines, qu'il était prédestiné à aimer cette molle opulence, ces originaux, cette vie facile, cette féerie de couleurs changeantes. Il a décrit tout cela avec beaucoup de grâce, et ces deux volumes sont d'une lecture délicieuse. Il a été tout de suite bon Vénitien, curieux de son plaisir, et sans préjugés : ni la *Présentation* du Titien, ni la *Famille* de Giorgione au palais Giovanelli ne l'ont enchanté. Il le dit avec simplicité. « Quoi de plus agréable que de cheminer dans Venise par un souple jour d'octobre, d'air léger et de lumière adoucie, en conversant avec liberté et en toute indépendance d'opinion ! »

Pour peindre la Cité des Eaux, il n'a pas eu à changer de palette. Sa manière était justement celle qu'il fallait. D'un bout à l'autre de ce livre de souvenirs, nous nous promenons dans un roman de M. de Régnier. Tel marchand d'estampes, qu'il a connu, est une figure de conte. Le poète le sait et s'en amuse et nous conduit dans cette très goldonienne boutique. Il sait aussi « une pharmacie où Pantalon et Tartaglia pourraient se venir pourvoir d'ingrédients et de mixtures, où Brighella pourrait acheter quatre grains d'ellébore, et Arlequin se faire distiller un élixir. Elle a gardé tout son attirail du vieux temps, ses armoires sculptées, ses bocaux à devises, son comptoir, ses balances... »

Cent tableaux sont ainsi peints d'une main légère, au gré de l'heure et du souvenir. Voici une page exquise sur la musique à Venise. Vous vous rappelez les grosses barques où, sous les lanternes, chanteurs et chanteuses se groupent autour d'un piano. Les musiciens font rage sur l'eau. M. de Régnier

transcrit ce vers de Corneille, avec cette malice amusée et cette bienveillance ironique qui sont de sa façon. Et il poursuit : « Elles ont leur attrait, ces grosses barques, et peu à peu elles rassemblent autour d'elles les gondoles oisives qui s'en approchent, se collent à leur flanc et leur font une sorte de cour balancée sur l'eau pleine de reflets, humble et bizarre fête nocturne qui n'est pas sans charme, un charme auquel on a un peu honte de céder, mais auquel on ne saurait rester insensible de par l'harmonieuse conjuration de la musique et de la nuit. »

Chaque mot est juste, fin et coloré, et Venise est dans ces lignes, avec le plaisir que M. de Régnier y prend. A l'automne de 1907, il habitait le Palais Venier. Gérard d'Houville écrivait *Le Temps d'aimer*. Un rat montrait par un trou son museau hardi et moustachu. Je ne sais si M. de Régnier écrivait quelque chose, mais il a décrit son loisir avec une grâce inimitable. « Ce furent des jours de vie solitaire, de cette vie vénitienne que nous aimions, si propice aux longues oisivetés et aux longues rêveries, faite de minimes événements quotidiens, où l'on goûte si bien l'inutilité de soi-même et la beauté des choses. Elle se compose d'un charme monotone, d'on ne sait quoi d'uni et de continu, de l'éclat vif ou voilé de la lumière, de telle promenade, de telle flânerie, de telle parole, de telle pensée, de tel songe qui se transforme vite en souvenirs. Elle fait du temps un tissu lâche et serré qui vous enveloppe de sa paix et de sa mélancolie. »

Cette vie, telle qu'un songe, communique une philosophie sereine. Une année qu'il s'était attardé jusqu'en décembre, M. de Régnier cessa d'entendre le marchand de raisins, le pauvre Marco, crier *La bell'uva* dans le rio della Torresella. Ayant relaté cet événement, il conclut avec sagesse : « Toute grappe hélas! a son dernier grain. » Cette maxime incontestable n'ajoute rien au trésor des découvertes philosophiques. Mais elle plaît par son évidence.

HENRY BIDOU

LE MOUVEMENT DRAMATIQUE

Trois pièces nouvelles, d'un acte chacune, à la Comédie-Française. Il y a des chefs-d'œuvres en un acte, depuis *les Précieuses ridicules* et *le Mariage forcé*. Les spectacles coupés ne sont plus à la mode, et les nouveaux auteurs délaissent un genre qui fut encore cultivé avec honneur par Meilhac et Halévy, Becque, Porto-Riche. Mais la Comédie-Française, où l'on ne commence pas à neuf heures un quart pour finir à onze heures et demie avec deux grands entr'actes, donne souvent des levers de rideau, ou de petites pièces gaies après une tragédie. Elle a éprouvé le besoin de renouveler un peu ce répertoire d'en-cas.

La Fin du jour est signée Robert de Varey. C'est le nom d'un jeune auteur, qui fut fonctionnaire à la direction des Beaux-Arts, et succomba aux suites de ses blessures de guerre. Cette représentation constitue un hommage pieux. Dans la pièce, nous voyons une vieille douairière et un vieil abbé évoquant leurs lointains souvenirs sentimentaux, pendant que la jeune Yvonne, petite-fille de la douairière, part pour un bal, d'où elle reviendra fiancée. L'abbé fait entendre que la vieille dame ne l'avait pas laissé insensible, lorsqu'ils étaient jeunes l'un et l'autre; elle avoue elle-même qu'elle ne fut pas toujours sans péché. Mais tout cela est si loin! Nous leur donnons bien volontiers à tous deux l'absolution. Lorsque la jeune fille revient, elle trouve sa grand'mère morte, et l'abbé en pleurs. On ne sait pas trop ce qu'aurait donné plus tard Robert de Varey, mais cet acte odéonien ne détruit pas la sympathie due à sa mémoire. C'est fort dignement joué par madame Catherine Fonteney, mademoiselle Marie Bell et M. Denis d'Inès.

Le Métier d'amant, de M. Edmond Sée, relève de ce qu'on

appelait naguère la comédie-rosse. D'une atmosphère de marivaudage conventionnel nous passons au réalisme. Un jeune architecte, prénommé Marcel, a depuis deux ans pour maîtresse la femme d'un autre architecte appelé Ganine. C'est bien possible. En principe, on ne doit pas détourner de leurs devoirs les femmes de ses amis, mais un humoriste objectait qu'on ne connaît pas les autres. Or, Marcel convoite la commande d'un pavillon à construire pour une exposition. Car l'amour ne l'empêche pas de penser à son avancement et ne détermine pas chez lui cette « non-curance » dont parle Stendhal. Marcel a des chances : l'affaire est en bon train. Patratras ! Tout va rater, parce que Berthe Ganine s'en occupe. Car Ganine a aussi l'ambition d'obtenir cette même commande officielle, laquelle dépend naturellement de l'intrigue et non pas du talent, ce qui dispense M. Edmond Sée de nous dire lequel les deux concurrents est le mieux pourvu de cette dernière valeur. Elle n'a pas cours dans les ministères, et ne décide pas davantage des choix que font les femmes. George Sand a préféré Pagello à Musset. Il importe fort peu à Berthe que le meilleur architecte des deux soit son mari ou son amant, mais il lui importe beaucoup que ce soit le premier qui l'emporte dans cette compétition professionnelle. Et pour l'intrigue, reine du monde moderne, un mari est autrement armé qu'un amant. Grâce aux subtiles manigances de Berthe, c'est Ganine qui bâtira le pavillon... A moins que Marcel ne se révolte. Il a de la défense et même de la contre offensive. Pour avoir le pavillon, il irait jusqu'à lâcher sa maîtresse. Il accepte le dîner dans une maison où il rencontrera une jeune fille qui désirerait l'épouser et dont le père est l'ami du ministre, comme celui d'Hélène Clément dans *la Naissance du jour* de madame Colette...

M. Édmond Sée, dont les premiers ouvrages sont d'un disciple de M. Georges de Porto-Riche, subit ici l'influence de Becque. Imaginez que Lafont, de *la Parisienne*, soit fonctionnaire des finances : ce n'est certes pas à lui, mais tout de même à Du Mesnil que Clotilde s'occuperait de faire donner une recette générale. Faguet soutenait qu'au fond une femme n'aime jamais que son mari, même quand elle le trompe. Du moins peut-on admettre que dans le ménage

bien ordonné d'une personne douée d'esprit pratique, comme cette Clotilde et cette Berthe, l'amant ne représente que le luxe et le superflu, qui se remplacent sans peine, tandis que le mari représente le nécessaire et constitue la base solide de l'existence sérieuse, cimentée par les intérêts communs. Une femme intelligente peut n'être pas une épouse fidèle, mais reste toujours pour celui dont elle porte le nom et partage le sort, une bonne «associée». Le célibataire, même séducteur et comblé comme un don Juan, est au contraire sans aide et réduit à ses seules forces, donc terriblement handicapé dans la lutte pour la vie. Arrivistes, mariez-vous! Telle est la leçon du petit acte de M. Edmond Sée.

C'est donc une pièce morale, puisqu'elle préconise le mariage et déconseille l'adultère. Cela tourne comme qui dirait à du Brieux cynique et un peu bas. On pourrait fonder cet enseignement sur des motifs plus relevés : il n'en demeure pas moins salutaire, et mieux compris d'un Marcel Sermaize et de quiconque lui ressemble. Ce Marcel souffre d'une certaine muflerie, et s'effacerait spontanément devant le mari de sa bien-aimée, s'il avait l'âme chevaleresque. M. Edmond Sée n'a garde de tomber dans ces anachronismes. De l'attitude adoptée par Berthe, Marcel et le spectateur auraient pu conclure simplement qu'il y a des inconvénients à sganarelliser un confrère et que mieux vaut l'adultère intercorporatif, si l'on peut s'exprimer ainsi. Supposez que Ganine restant dans l'architecture, Marcel soit dans l'automobile, point de rivalité commerciale entre eux, et il n'y aurait même pas de pièce. Mais M. Edmond Sée, complétant utilement cette moralité, indique qu'en tout état de cause le mariage reste plus avantageux, pourvu que ce soit avec une jeune fille possédant de puissantes relations. L'utilité sociale de la pièce ne me paraît pas niable. C'est de l'Augier pour gens un peu dessalés, si j'ose dire. M. Edmond Sée devient un des soutiens de la société. Bien entendu, il n'est pas un instant question d'amour là-dedans. Ce n'est que par une étrange impropriété des termes qu'on qualifierait amour la liaison de cette Berthe et de ce Marcel. Ne vous ai-je pas dit que M. Edmond Sée était un bon observateur de son temps et un auteur à la page?

En somme, sa pièce est excellente, exactement conforme à l'esthétique qui fut celle du Théâtre Libre, et l'on ne peut lui reprocher que d'être un peu longue, ou de paraître telle parce que ses personnages nous sont assez indifférents. Clotilde et Lafont étaient plus vivants, plus drôles, et vous vous rappelez le comique irrésistible du mari de Becque : nous ne voyons même pas celui de M. Sée. Alors qu'est-ce que cela peut nous faire qu'il soit... d'abord ce qu'il est, ensuite fournisseur ou non du gouvernement? En revanche, M. Sée introduit dans son acte un confident, comme dans une tragédie classique. Heureusement ses récits sont moins amples que celui de Théramène, et dits par M. Granval, qui s'y montre parfait comédien. Madame Bovy n'a pas de peine à rendre Berthe très vraisemblable. Il était si difficile de rendre Marcel sympathique qu'on ne s'étonnera pas que M. André Laguet n'y réussisse qu'à demi.

Le troisième ouvrage s'intitule le *Quatrième*, non pas le quatrième étage, ni le quatrième arrondissement, ni le quatrième siècle avant ou après Jésus-Christ (j'aime mieux le quatrième avant, qui fut celui de Platon et d'Aristote). Dans la pièce de M. Martial Piéchaud, il ne s'agit que du bridge qui, paraît-il, se joue à quatre. Un jour, des sénateurs et députés reprochaient à Lockroy d'avoir donné les palmes académiques dans leur département à des réactionnaires avérés, ou prétendus tels, et lui disaient : « Monsieur le ministre vous perdrez la République! » Lockroy répondit : « Moi, je ne joue jamais! » Que je le comprends! En particulier, comment peut-on jouer au bridge? Il faut vraiment n'avoir rien à faire. Mais c'est précisément le cas des trois vieilles filles que nous présente M. Martial Piéchand, et le bridge est un trait de mœurs éminemment provinciales. Il sévit bien aussi à Paris, mais il ne suffit pas d'y résider pour être parisien, tandis qu'il suffit pour bridger d'être désœuvré et de n'avoir rien à se dire.

Ces trois vieilles filles, pas trop vieilles, à peine quarante ans, et dont le notaire faisait habituellement la partie, ont ce soir là un partenaire inattendu et plus distrayant : le romancier Bernard Levasseur, leur ancien ami d'enfance, depuis longtemps émigré dans la capitale, où il a eu des succès,

mais aussi des ennuis, et qui revient dans la petite ville natale pour vendre une métairie après divorce. Trois poules vivaient en paix : un coq survient. Les trois bonnes demoiselles qui ne renonçaient à tout que faute d'aucun espoir, sortent de leur léthargie et deviennent immédiatement jalouses l'une de l'autre, en présence de ce gibier rare, un homme disponible, un peu battu de l'oiseau mais dont chacune d'elles ferait volontiers ses choux gras. Avec la complicité de l'auteur, qui dispose habilement des entrées et des sorties, chacune se ménage un tête-à-tête avec le romancier qui, mari malheureux dans la capitale, fait prime en ces parages un peu déserts. Marie, bonne ménagère et encore épanouie comme un Rubens mûrissant, Solange, femme de tête qui saurait vendre la métairie avec plus-value, Brigitte, l'intellectuelle du trio, assez fine, un peu précieuse, déploient successivement pour lui leurs grâces. Il va partir. Elles voudraient savoir s'il a au moins une préférence, ne serait-elle que platonique. Il les embrasse toutes les trois fraternellement, par bonté un peu mystificatrice, et rien n'annonce qu'il reviendra.

Cet homme seul, qui ne peut choisir entre trois femmes, m'a fait souvenir des *Vierges aux Rochers* de Gabriel d'Annunzio. Mais ces vierges sont trois merveilles, le roman en est une autre, tandis que les braves filles de M. Martial Piéchaud n'éveillent que des sympathies calmes et ne montent pas l'imagination : la pièce non plus, qui est simplement du genre aimable, en demi-teinte, avec une jolie délicatesse et un soupçon de lenteur. Au total, un spectacle de fin de carême. Ce serait à donner envie d'aller se dégourdir au music-hall, si l'on ne savait par une longue expérience qu'on est à peu près sûr de s'y ennuyer.

Dans le *Quatrième*, M. Dessonnes joue de la façon la plus vraie et la plus agréable. Mélancolie, affectueuse bonté, légères pointes d'ironie, il a rendu le plus intelligemment du monde les aspects changeants et fugaces de ce rôle tout en nuances. Madame de Chauveron (Marie) est joviale et cordiale, madame Catherine Fonteney (Solange) est énergique, et madame Dussane (Brigitte) a composé avec un art étonnant une figure de personne distinguée, comme j'en ai connu en province aussi dans ma prime jeunesse.

La Comédie-Française a repris *Sapho* avec un éclatant succès. Non que la pièce motive cet enthousiasme. Elle ne laisse pas oublier qu'elle n'est pas d'Alphonse Daudet, mais tirée de son célèbre roman par Adoplhe Belot, l'auteur de *Mademoiselle Giraud, ma femme,* qui avait moins de style. Mais quoi! D'Ennery a bien collaboré avec Balzac pour *Mercadet*! En ces temps, les vrais écrivains devaient subir l'intrusion des « carcassiers », dictatorialement imposés par les directeurs de théâtre. Il est heureux que les éditeurs n'eussent pas les mêmes exigences, et que Belot n'ait pas travaillé au roman. Je suis persuadé que la pièce serait meilleure si Alphonse Daudet l'avait écrite tout seul. Malgré tout, elle tient la scène, elle captive le public, et l'amateur observe curieusement l'influence qu'elle a exercée sur Henry Bataille. Ces scènes épisodiques, encadrant l'action d'une imagerie pittoresque et un peu inutile, mais amusante à l'œil, Bataille a imité cela de *Sapho,* comme on le voit notamment dans *la Femme nue,* que le Théâtre Sarah-Bernhardt vient de reprendre triomphalement aussi, pour madame Yvonne de Bray et M. Francen, succédant à Berthe Bady et à Lucien Guitry. Au surplus, c'était le procédé constant du roman naturaliste.

C'est surtout madame Cécile Sorel qui attire la foule à cette reprise de *Sapho* et dont le nom fait recette. Vous savez que beaucoup d'artistes remarquables dans le classique échouent dans le moderne, et réciproquement. Car il n'est pas vrai au théâtre que qui peut le plus puisse le moins, et il n'est vrai nulle part que qui peut le moins puisse le plus. Rappelez-vous Huguenet, lamentable dans Tartuffe, et tant de Phèdres novices et dépaysées jusqu'au ridicule. Les exemples de l'autre type abondent aussi, et c'est à peine si l'on conçoit une Rachel ou un Mounet-Sully dans des rôles contemporains. Ce serait Jupiter en veston, et Junon ou Pallas habillées rue de la Paix. Mais madame Cécile Sorel, incomparable Célimène, sait être également une lyrique Marion Delorme et la plus émouvante, la plus vivante des Sapho. On ne saurait trop admirer la surprenante variété de moyens que déploie cette grande comédienne. A côté d'elle, M. Yonnel fait un Jean Gaussin un peu mince et emprunté, mais cette impression ne nuit pas au rôle, qui

comporte ce contraste. Toute l'interprétation est remarquable. Je regrette seulement qu'on n'ait pas adopté les costumes de l'époque. Les costumes d'aujourd'hui ne s'accordent pas avec le texte et soulignent par de petites dissonnances ce qui date un peu.

Reprise encore (le théâtre n'aura guère vécu d'autre chose en cette année de vaches maigres) : celle des *Noces d'argent* de M. Paul Géraldy, créées, également à la Comédie-Française, en mars 1917, et alors assez mal accueillies par la critique et par les spectateurs payants. M. Paul Géraldy désirait naturellement aller en appel, la Comédie s'y est prêtée, et je ne fais pas difficulté de reconnaître que les premiers juges dont j'étais, avaient appliqué une pénalité excessive. Cette fois, le succès est très franc, et sans la moindre protestation. Je m'en réjouis de bon cœur, tout en persistant à croire que ce n'est pas là une grande œuvre. Mais les grandes œuvres sont rares, et c'est bien quelque chose qu'une pièce scénique et divertissante, encore qu'un peu papillotante et superficielle.

Tout est en menus détails, en vignettes et silhouettes rapides, en bagatelles de bouche sans plat de résistance, je veux dire non seulement sans action, ce qui me serait égal, mais sans caractères saillants. Que ce père et cette mère, ce fils et cette fille sont quelconques! J'entends bien que M. Paul Géraldy les a voulus tels, précisément pour étudier un cas très général. Mais cela en valait-il la peine, s'il ne nous apprend rien, que de bien connu et qui appartienne au domaine public? Racine aimait les pièces peu chargées de matière, c'est-à-dire d'intrigue très simple; Molière aussi, mais ils composaient de magnifiques et profonds tableaux, tandis que M. Géraldy ne nous offre qu'une suite de croquis très gentiment enlevés, sans beaucoup d'accent ni de nouveauté, et qui tournent bien autour d'une idée d'ensemble, mais vieille comme le monde.

« Tu quitteras ton père et ta mère... » dit l'Écriture, que les jeunes mariés n'avaient même pas attendue pour obéir à cette loi, qui est celle de la nature et de l'instinct. M. Paul Géraldy a pris pour personnages des enfants qui ne sont

nullement des monstres, qui aiment bien leurs parents, mais qui fatalement les négligent et gagnent le large vers leur vingtième année. Le garçon, Max, va courir le guilledou et jeter sa gourme : c'est de son âge. La fille, Suzanne, se marie, dans les conditions les plus honorables, et naturellement, s'occupe beaucoup plus de son mari que de ses « vieux », comme on dit familièrement dans l'argot d'aujourd'hui. Et ces pauvres « vieux » en souffrent, et le père va jusqu'à en mourir, ce qui décidément est trop. M. Paul Géraldy veut nous attendrir, et il y arrive jusqu'à un certain point, parce qu'au théâtre on a l'attendrissement facile. A la réflexion, il apparaît que M. Hamelin père devait avoir une bien mauvaise santé, et que ses enfants qui nous avaient un peu choqués, il y a onze ans, peut-être par la faute des interprètes, ne sont tout au plus coupables que de légers manques d'égards inconscients et véniels, mais non certes de parricide. Au fond, ces parents ne sont pas raisonnables, et décèlent une fâcheuse médiocrité d'esprit. La majorité se compose d'esprits médiocres? Oui, mais ces deux là n'ont même pas de bon sens.

C'est toujours une erreur de fonder toute sa vie sur le sentimentalisme, même dans la vie de famille. Il faut avoir un autre but d'efforts, un autre centre de pensées, une autre raison de vivre. Si vous ne pouvez être un intellectuel, soyez un ambitieux, ou passionnez-vous pour votre métier, quel qu'il soit! Au fait, quel est donc celui de M. Hamelin? M. Paul Géraldy ne le dit même pas. Pour les femmes sans profession et sans culture, il y a encore le monde, la charité, la dévotion, que sais-je? Tournez des ronds de serviettes, comme certain personnage de Flaubert, si vous n'avez pas d'autre emploi de votre temps! Tout vaut mieux que de vous exposer à n'être plus que des épaves dès que vous manqueront un ou deux êtres, que des forces majeures contraindront de vous quitter un jour. Et j'ajoute que, malgré cette absorption dans un sentiment unique, monsieur et madame Hamelin ont encore tort de se désoler et n'ont aucune prévoyance. Car ils auront bientôt des petits-enfants, qu'on leur confiera volontiers, qui leur rendront les seules joies dont ils sont capables, les seuls objets auxquels ils sachent s'intéresser. Leur solitude n'est que provisoire, et ils pourraient prendre leur léger

mal en patience. C'est au surplus ce que font la plupart des gens, et avec ces touches légères qui prétendent esquisser une vérité moyenne et courante, M. Paul Géraldy traite au fond un cas fort exceptionnel, qui aurait exigé une étude beaucoup plus poussée.

Il y a donc en définitive un porte-à-faux dans sa pièce, comme dans nombre d'autres à notre époque, une divergence entre le vrai sujet et la conception ou la facture. Il faut croire que le public en a pris l'habitude, puisqu'il accepte maintenant ces *Noces d'argent* sans difficulté et les applaudit chaleureusement. Je m'explique son plaisir, justifié par l'agrément du dialogue et du tour de main. Mais, sans peut-être se rendre pleinement compte des objections réellement fondées, le public de 1917 n'avait pas tout à fait tort de résister un peu.

M. Léon Bernard et madame Emilienne Dux restent en possession des rôles du père et de la mère, qu'ils ont créés avec maîtrise, et où personne ne pourrait les surpasser. Madame Madeleine Renaud a plus de légèreté que n'en avait mademoiselle Valpreux, trop jeune première, et dont les petites inconséquences semblaient plus graves. M. Marchat adoucit plus les angles que ne faisait M. René Rocher. Mademoiselle Marie Marquet remplace mademoiselle Berthe Cerny dans la Marraine. Les deux artistes sont remarquables, mais le rôle est bien écourté et M. Paul Géraldy aurait dû en tirer autre chose ou y renoncer. Vous savez que cette belle Marraine a une faiblesse pour le Chérubin de l'histoire, et que ce Max se conduit indignement avec elle, sans qu'elle essaye de se défendre et sans qu'elle réagisse d'aucune façon. Que signifie cette passivité? Max nous en est rendu plus antipathique, et la Marraine demeure pour nous une énigme. Voilà un des inconvénients de cet art volontairement en surface et en bouts de scène qui déblayent tout et n'appuient sur rien. Il y reste trop d'inexpliqué. Tel est d'un bout à l'autre le défaut principal de cette jolie pièce. Je le crois d'autant plus grave qu'au premier abord elle paraît limpide et presque banale. Ce qui la sauve, c'est que ce ton de pochade invite à s'en amuser distraitement, sans creuser plus que n'a fait l'auteur et sans y attacher d'importance.

L'Odéon a monté une pièce nouvelle, *Amys et Amyle*, de M. Maurice Pottecher. Elle est essentiellement odéonienne, moyen âgeuse, et presque entièrement écrite en vers blancs. A certains moments, elle fait un peu songer à *Tannhauser* ou à *Lohengrin*, mais les bribes de musique de scène dont elle s'égaye ne valent pas les partitions de Wagner. Mademoiselle Germaine Laugier est belle et pathétique à souhait.

Autre pièce nouvelle à la Comédie des Champs-Élysées : *le Coup du 2 Décembre*, de M. Bernard Zimmer. Rien d'une pièce politique, ni qui rappelle *les Châtiments*. C'est une espèce de vaudeville naturaliste et truculent, comme du Labiche modernisé. Chez un magistrat de province. La bonne se trouve mal : le médecin diagnostique une maternité prochaine. La délinquante accuse le tout jeune fils de la maison. Calomnie! On découvrira que l'auteur responsable est le président du tribunal. Et toute une bande de péronnelles, dont une diaconesse puritaine et freudienne, s'intéressent au dernier point à ce potache cru coupable, mais s'écartent de lui avec dédain dès qu'on le sait innocent. Il y avait certainement là tous les éléments d'une pièce des plus comiques. Pourquoi n'avons-nous pas ri davantage? L'auteur a du talent, les interprètes et le metteur en scène (M. Jouvet) n'en manquent pas non plus. Qui est-ce qui n'était pas en verve et a eu le tort de ne pas s'échauffer et se dilater devant des situations incontestablement fort drôles en soi? Peut-être le public, qui pouvait être mal disposé ce soir-là. Pourtant M. Jouvet avait eu le bon esprit d'abroger l'oukase du Cartel des Quatre et de ne pas consigner à la porte les quelques spectateurs en retard, dont l'entrée discrète a passé presque inaperçue et n'a jeté aucun trouble dans la salle. C'est même le premier acte qui avait paru le meilleur et l'assistance au complet qui s'est peu à peu refroidie. Pourquoi? J'avoue que je n'en sais rien. Au théâtre, surtout dans ce genre de pièces, on ne sait jamais...

PAUL SOUDAY

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Madame de Pompadour et la Politique,
par **Pierre de Nolhac,** de l'Académie française (*Calmann-Lévy*).

M. de Nolhac, quand il entreprit d'écrire cet ouvrage, songeait à l'intituler *La politique de madame de Pompadour*. Lorsqu'il eut terminé l'étude des documents les plus récents et même de certains demeurés jusqu'à ce jour inédits (correspondance avec le duc de Choiseul), il préféra modifier son titre, l'influence de la marquise sur la politique lui apparaissant décidément beaucoup moins considérable qu'on ne l'avait dit jusqu'alors. D'après M. de Nolhac, Louis XV, qui ne manquait ni de bon sens, ni de jugement, n'aurait le plus souvent agi que d'après son impulsion propre : et s'il parut parfois céder à madame de Pompadour, c'est qu'elle lui suggérait des mesures qu'il était déjà décidé à prendre.

Ce fut en 1751 que la marquise, renonçant à bénéficier des avantages les plus intimes de sa situation, commença de s'intéresser à la politique. Telle est, pour peu qu'elles soient sages, la destinée des maîtresses platoniques ou non : prendre part — ou le feindre — à toutes les préoccupations de leur compagnon.

Madame de Pompadour était intelligente; elle ne tarda pas à se passionner pour ce jeu d'échecs international : l'orgueil aussi s'en mêla. Ce fut un des mérites de Kaunitz, l'ambassadeur d'Autriche, d'avoir deviné alors les aspirations, secrètes encore, de la favorite et d'avoir commencé, sur le mode mondain, de l'entretenir alliances et traités. Pour flatter la jeune femme il lui communiquait parfois des lettres de Marie-Thérèse. Quelques années plus tard, le public apprit avec stupeur le renversement des alliances, le rapprochement avec l'Autriche. Madame de Pompadour avait beaucoup facilité les négociations, mais, en dépit de l'apparence, n'en avait pas eu l'initiative. Seul de toute sa cour, Louis XV était depuis longtemps « autrichien », et la marquise, dont il avait utilisé le désir d'activité, lui avait servi à négocier, en ajournant le moment de s'engager lui-même. Mais dans toute cette affaire la favorite n'avait joué qu'un rôle d'intermédiaire : dans tous les domaines elle savait s'y montrer experte.

Les affaires religieuses occupèrent aussi — on est tenté de dire : amusèrent — la marquise. Ce fut dans le privé qu'elle eut à s'en occuper d'abord : hantée par le souvenir de madame de Maintenon, elle voulut, en effet, s'engager dans la voie de la dévotion. Un jésuite, le P. de Sacy, assuma l'entreprise de sa « conversion ». Elle nécessitait quelques changements de décor : l'entrée qui permettait au roi de pénétrer secrètement chez madame de Pompadour fut murée. Et pour que tout parût en règle, la marquise écrivit à M. Le Normant, son époux, une lettre de repentir, lui offrant même de revenir auprès de lui. Il refusa sèchement : elle l'avait bien prévu. Mais le R. P. prenant la comédie au sérieux, demanda alors à la favorite de quitter la cour; cette fois ses exigences passaient les bornes. La dame le lui fit voir et retourna tout doucement à ses anciennes amitiés avec les philosophes... Dans l'affaire des billets de confession, la marquise, qui souhaitait surtout qu'on laissât son roi en paix, fut pour la conciliation et elle travailla à la préparer avec Stainville, à cette époque ambassadeur à Rome. Quand il fut question de renvoyer les jésuites, elle eut la prudence de ne pas prendre parti, mais on sent bien que, gardant rancune au P. Sacy, elle ne fit rien pour empêcher l'expulsion, qui dans le fond du cœur la réjouit.

M. de Nolhac voudrait bien pouvoir montrer aussi que, pendant la guerre de Sept Ans, la marquise, dont il apparaît qu'il s'est quelque peu épris, n'exerça pas sur le développement de la campagne l'influence défavorable qu'on a dite. Et il est bien vrai que les rivalités des Richelieu, des Soubise eussent suffi à semer le désordre. Mais les interventions de la marquise et les manifestations de ses préférences personnelles contribuèrent à l'augmenter. On veut bien ne pas douter de l'excellence de ses intentions, ni de son patriotisme (M. de Nolhac a montré qu'elle avait pris des intérêts dans des vaisseaux qui faisaient la course), mais le résultat n'en fut pas moins lamentable et elle doit porter devant l'histoire une part de responsabilité. Elle voulait jouer au premier ministre et ne pouvait être comparée qu'aux plus médiocres... Retenons pourtant de l'excellent livre de M. de Nolhac, que madame de Pompadour ne fit pas autant de mal qu'on l'a cru, qu'elle aima réellement le roi et la France et qu'elle nourrit un grand nombre de bonnes intentions. Louis XV, de son côté, quand sa maîtresse mourut, aurait versé des larmes; on avait cru longtemps que cette disparition n'avait nullement troublé ce célèbre égoïste. Il paraît que cette légende-là est fausse et M. de Nolhac le prouve. Le roi n'avait pas réussi à acquérir la complète indifférence : il n'était pas parfait.

La Vie de Jean Racine, par **François Mauriac** (*Plon*).

On sait peu de choses en somme de la vie de Jean Racine et quand, rassemblant les rares certitudes, on essaie d'en restituer le cours, le mystère apparaît à chaque pas. On dirait d'un long combat entre le goût de la gloire et des plaisirs et celui de la vie spirituelle : si l'on veut en suivre toutes les phases, expliquer les brusques revirements qui s'y marquent, on est réduit aux conjectures.

M. Mauriac n'a pas craint de leur accorder une large place et l'on s'en félicitera. Il n'avait que faire de récrire longuement des anecdotes que d'autres ont écrites, écriront, et il lui appartenait à lui, créateur et écrivain catholique, inquiété des mêmes scrupules qu'un Racine, d'élever les « vies romancées » au niveau des études de cas de conscience. Son livre, quand on écrira la vie de François Mauriac, devra être consulté, car on y retrouve les échos de ses propres inquiétudes. Dans la ligne des études raciniennes, il fera date aussi, mais les bibliographes de demain diront probablement qu'il doit être consulté « avec prudence ».

Élevé par les maîtres de Port-Royal, Racine, quand il sentit sa jeune force, se tourna contre eux. La lettre cruelle qu'il adressa à Nicole, l'auteur des *Hérésies imaginaires*, devait, on le sait, être suivie d'une seconde, plus dure encore, que Boileau l'empêcha de publier. La première suffit à faire hocher la tête aux critiques du type de M. Masson Forestier, qui voient en Racine un monstre. M. Mauriac, qui refuse avec raison d'adhérer à cette thèse étrange, ne se résigne pas à attribuer à Racine le plus banal et le plus humain des sentiments : l'ingratitude. Si Racine n'avait pas rompu avec les Jansénistes, dit-il fort justement, il n'eût pu mettre au jour l'œuvre qu'il portait. S'il fut dur, et publiquement, à leur égard, c'est qu'il ne cessait pas de les aimer... En somme M. Mauriac plaide la faute passionnelle... Avec un avocat de sa force on est sûr d'être acquitté : il eût mieux valu pourtant, pour la mémoire de Racine, qu'on n'eût pas cette cause à défendre.

Les dix années où parurent les grands chefs-d'œuvre du poète ne posent pas, du point de vue biographique, de problèmes importants. Qu'importe que Racine ait retiré à Molière une tragédie qu'il lui avait promise : une interprétation défectueuse peut, dans une certaine mesure, justifier ce geste. Quant à ses aventures amoureuses, elles restent au fond, la Champmeslé exceptée, fort obscures. Mais le grand mystère c'est la retraite de Racine après Phèdre et là-dessus les hypothèses de M. Mauriac sont du plus haut intérêt. D'après lui, les motifs de cette étonnante décision sont nombreux et complexes : disposé à accepter les accusations de la Voisin

d'après lesquelles Racine aurait empoisonné la Champmeslé, il indique tout d'abord des raisons de prudence. Le poète s'est réfugié silencieusement à l'ombre du trône — le roi l'ayant sauvé. Prédestination d'ordre religieux aussi « *Il était inscrit dans le caractère de Racine*, écrit M. Mauriac, *qu'il n'échapperait à Dieu que pour lui revenir.* » L'échec de Phèdre, la crainte des poursuites judiciaires fournirent le choc qui provoquèrent ce retour inévitable. Retour effectué en deux temps : Racine aurait pris tout d'abord, par politique, l'attitude de la piété, puis ce geste aurait provoqué en lui le mouvement d'âme (moyen d'accéder à la foi souvent préconisé, mais qui ne nous en fait pas moins rêver). Enfin le silence auquel se condamna Racine — et c'est ici une des parties les plus curieuses de l'argumentation de M. Mauriac — aurait été également inspiré à l'écrivain par le sentiment qu'il était en quelque sorte arrivé au bout de son système, qu'il ne pouvait plus, en somme, que s'imiter lui-même. La thèse paraît un peu spécieuse, mais M. Mauriac la défend avec une habileté singulière.

Ce ne fut pas à Dieu tout court, en tout cas, que Racine, repentant et marié, fit retour, mais au dieu des jansénistes. Et ce choix imprudent aurait déterminé chez madame de Maintenon une aversion dont M. Mauriac nous décrit les lointains effets dans une suite de belles pages où, étudiant la disgrâce de Racine, il montre l'épouse du roi « passant le lacet » au cou du poète avec une astuce digne des petites cours italiennes. Sous la plume d'un grand écrivain, il n'est pas un coin d'histoire où le drame et la passion ne réapparaissent. Elle redevient tout à fait humaine.

Le Roman, par **François Mauriac**
(*Cahiers de la Quinzaine. L'Artisan du Livre*).

Dans la préface de Phèdre, Racine écrit que *les passions ne sont présentées aux yeux* (dans cette pièce) *que pour montrer le désordre dont elles sont cause.* Comme ces lignes nous reportent à une période où, d'après M. Mauriac, la prudence et la foi composaient dans l'âme de Racine un mélange assez instable, on serait tenté de les attribuer à la prudence, *Phèdre* ne paraissant pas, au premier abord, se ranger parmi les pièces édifiantes. Tentation à repousser, si l'on se réfère au pénétrant ouvrage que M. Mauriac vient de consacrer au roman.

En voici à peu près le dessin : la formule balzacienne du roman, explique M. Mauriac, a fait faillite : nous cherchons aujourd'hui à mieux connaître l'homme. Après Dostoïewski, Proust a rompu la cohésion, l'unité arbitrairement prêtée à chacun de nos sentiments.

Nous voici en face d'une sorte de chaos, sur lequel il s'agit de projeter sans crainte (en dépit des objurgations de M. Maritain) la lumière. Tout cela est fort bien vu et rend clairement compte sinon de la crise, du moins de la transformation subie par le roman aujourd'hui. Et nous voici indirectement ramenés à la préface de Phèdre, lorsque M. Mauriac en vient à expliquer qu'il n'y a point de péril, du point de vue catholique, à dépeindre les passions les moins pures, car elles nous ramènent toutes à Dieu. Après avoir parlé de la *Fin de Chéri* de Colette avec autant d'intelligence que de sensibilité et loué ce livre magnifique comme il convenait, il conclut que le spectacle du misérable amour qui tourmente Chéri *mène irrésistiblement à Dieu.* Une telle déclaration, dont la sincérité ne peut être mise en doute, a une passionnante valeur de témoignage : un écrivain chrétien retrouve Dieu quand il a profondément senti la misère des créatures. La montrer ne comporte donc point de risques du point de vue de la foi. Le désordre nous donne le goût de l'ordre. Et par des voies de boue (l'humanité de la Fin de Chéri est *boueuse*, écrit M. Mauriac) nous avons chance de retrouver le ciel. L'essentiel doit être, en cette affaire, d'être *prédestiné*, car ceux qui n'ont pas déjà l'amour de Dieu ne le gagnent pas par ces lectures. Elles risqueraient plutôt de les contaminer. Il n'y a que pour les athées en somme que l'*index* serait utile.

Daphne Adeane, par **Maurice Baring.**

Traduction de Louise FAISANS-MAURY. Préface d'André MAUROIS (*Stock*).

Daphne Adeane, n'apparaît pas en personne dans ce roman qui porte son nom. Elle est morte quand il commence. Mais, dès les premières pages, nous voyons son portrait qui est exposé dans une galerie de peinture — et nous savons qu'elle était douée d'un charme inexprimable...

A peine Michael Choyce a-t-il aperçu ce tableau qu'il semble qu'une influence mystérieuse commence de s'exercer sur sa vie. Pour visiter l'exposition où figure cette toile, il a donné rendez-vous à Hyacynth Wake, qui est sa maîtresse. Mais Basil Wake, le mari, apparaît aussi à l'improviste : et ce n'est pas un hasard. Pour Michael et Hyacynth il a le plus charmant des sourires et il s'entretient avec eux affectueusement. Mais un mot qu'il prononce nous avertit que cette rencontre lève pour lui tous les doutes et le détermine à ne plus tolérer une situation dont il n'est pas le bénéficiaire. Le soir même, en effet, il témoigne à sa femme son désir de ne pas

inviter Michael au théâtre, où ils doivent se rendre. Ni là, ni ailleurs. Et l'on devine, derrière sa douceur nonchalante, une ferme volonté.

Nous n'avons lu que dix pages et nous percevons déjà sur quel plan se déroulera le roman. « Rien n'y est dit — écrit M. Maurois dans sa préface — tout est suggéré. » Quelques propos paisibles, presque tendres, ont remplacé la violente scène qui, dans de pareilles circonstances, est de tradition — et nous savons qu'ils ont cheminé avec une force insinuante et terrible dans le cœur des êtres qui les ont échangés. Michael, à son tour, entend de la bouche de Hyacynth sa condamnation : Basil étant averti, une séparation définitive est nécessaire. Ce verdict le jeune homme l'accueille avec une sorte d'indifférence : on dirait que momentanément il est absent de lui-même. « Mais ne sera-t-il pas trop tard pour me marier? » demande-t-il simplement avec un froid égoïsme — en songeant aux longues années de sa vie qu'il a consacrées tout entières à la jeune femme...

Pourtant Michael a été terriblement touché par ce coup. Mais il ne s'en rendra compte que plus tard, quand des mois auront passé et qu'il aura épousé Fanny Weston, une jeune fille énigmatique et douce, en qui l'on sent la passion prête à s'épanouir. Elle aime Michael, qui, lui, ne l'a épousée que par raison, pour ne pas rester seul, obéissant aussi à quelque inéluctable commandement du destin. Quand il se comprend marié, Michael en demeure stupide d'étonnement. Il est auprès de sa femme, il n'est pas avec elle. Et elle, sentant des courants inconnus qui la repoussent, est maladroite et silencieuse. Elle connaît mal Michael, n'ose pas lui livrer ce flot d'idées, de pensées amoureuses, d'impressions fines qui passe en elle. « Hyacynth me comprenait mieux » songe de son côté Michael et le voilà qui accable Fanny sous le poids de silencieuses comparaisons. Elle, désorientée, perçoit à chaque instant plus nettement une force hostile et s'interroge avec inquiétude jusqu'au jour où, à la suite de plusieurs rencontres avec Hyacynth, le soupçon, d'abord fugitif, à peine perçu, prend corps en son esprit, lui révélant soudain que Michael ne l'aime pas, qu'il aime Hyacynth, n'a jamais cessé de l'aimer.

Fanny, accablée, ne laisse soupçonner à personne sa découverte, mais, invoquant l'état de sa santé, elle refuse de suivre Michael qui doit se rendre à Londres pour ses affaires. Elle reste à la campagne, étonnant ses amies par sa lassitude, son détachement. Sa beauté perd son éclat. On dirait une plante qui s'étiole. Elle a, dans le pays, quelques amis qui viennent régulièrement la voir et s'émerveillent chaque jour davantage de la ressemblance qu'ils démêlent entre elle... et la défunte Daphne Adeane.

Et voici la partie la plus étrange, la plus attachante du roman :

Hyacynth est morte et Fanny, qui l'a su, a cru pénétrer dans l'irrémédiable : comment lutter contre une morte? Elle ne laisse rien voir de son désespoir — mais il semble qu'elle a perdu jusqu'au goût de vivre, dans le temps même où pourtant, au-dessous de cet accablement, nous sentons circuler en elle, comme une eau très profonde l'espoir inconscient d'un autre amour. Sa vie, rompant les barrières du temps, dont une modulation triste semble pourtant marquer la fuite dans toutes les pages de ce livre, sa vie se mêle petit à petit dans notre esprit avec celle de Daphne Adeane, Daphne que ni Michael, ni elle n'ont cependant connue. Une identité essentielle existe entre ces deux femmes et nous le percevons clairement quand Fanny va visiter la maison déserte de Daphne qui est voisine de la sienne, lorsque, surtout, elle rencontre Leo Dettrick, un romancier qui a été amoureux de Daphne, et qui le sera de Fanny, qui *doit* l'être, chacun de nous étant amoureux d'une sorte de fantôme qu'il cherche à saisir, s'approchant des femmes de chair qui lui ressemblent le plus.

Et petit à petit Fanny, qui sent l'amour de Leo (rien n'est exprimé ici, tout passant en subtiles intuitions), commence à revivre. Ce n'est pas qu'elle aime l'homme, mais la qualité d'attention qu'il lui donne agit sur elle comme un philtre : elle la réveille. Ce n'est pourtant encore que l'aube d'une lumière que nous ne connaissons point.

Francis Green en est le porteur : lui aussi a connu Daphne Adeane et nous apprenons que celle-ci l'a aimée passionnément, tandis que Leo, qui était également amoureux, n'a bénéficié que d'une amitié tendre. Exactement la situation où va se trouver Fanny, lorsque la guerre aura éclaté, que Michael sera parti au front, et qu'elle aura dans l'hôpital de France, où elle est infirmière, rencontré Green.

Mais, cette fois le sortilège est rompu, j'entends : pour nous, lecteurs. Ce roman qui, deux cent cinquante pages durant nous est apparu comme un chef-d'œuvre véritable, où les plus secrets mouvements de l'âme composaient une étonnante et sourde symphonie, chavire, tout à coup dans le feuilleton.

Michael tombé avec son avion dans les lignes ennemies, perd la mémoire, et l'on n'entend plus parler de lui pendant plusieurs années. Fanny, qui se croit veuve, s'apprête à épouser Francis, lorsqu'on retrouve subitement son mari, lequel à son tour retrouve sa personnalité. Adeane, l'époux inconsolé de l'ombre volage et mystérieuse, joue dans tout cela un rôle assez peu naturel, où apparaissent les artifices de l'auteur. Francis, mis en présence du portrait de Daphne, renonce tout à coup à Fanny, pour se vouer complè-

tement à l'adoration de la morte et cela fort opportunément, car Michael revenu de la France et de l'amnésie est presque amoureusement accueilli par Fanny transformée. Tout cela rappelle ces troisièmes actes (presque tous les troisièmes actes) où l'auteur, ne laissant plus agir la vie, intervient brusquement, tranche à droite et à gauche et dénoue brutalement toutes les situations.

Mais laissons cette fin, qui ne nous importe pas, pour songer à la rupture avec Hyacynth, à toute la puissante présence de cette femme absente, cette Daphne Adeane, dans la maison de qui un génie de la mort semble demeuré caché, un génie qui anime tous les vivants. Il faut reconnaître que nous sommes en présence d'une des plus extraordinaires réussites du roman d'aujourd'hui. Le problème n'était pas seulement de mouvoir les personnages par des forces appartenant pour la plupart à l'inconscient, c'était de faire *sentir* ces forces au lecteur, sans les lui faire *connaître*. Car nous demeurons longtemps sans savoir la nature de ces sourdes résistances auxquelles se heurtent la volonté d'aimer Fanny chez Michaël, celle d'aimer Michaël chez Fanny. Mais nous percevons leur présence comme celle de ces innombrables désirs ou souvenirs qui, inconnus, pèsent si lourdement sur l'existence de chacun de nous, jusqu'à ce qu'un hasard nous permette de grouper des indices épars et de connaître les hôtes que nous abritons.

Félicité, par **Katherine Mansfield.** Traduction J.-G. Delamain (*Stock*).

Prélude, le premier des contes réunis dans le volume suffirait à assurer une renommée durable à Katherine Mansfield, morte prématurément il y a quelques années. Ce n'est pourtant qu'un conte sans sujet, le récit de l'installation d'une famille dans une maison nouvelle. C'est avec les enfants que nous y arrivons, le soir : le jardin est rempli de merveilles et de mystères et les chambres de malles et de caisses défoncées. De tout côté la famille, la bonne, le valet s'affairent pour organiser ces territoires neufs. Mais bientôt, travail abandonné, tout le monde dort et, se penchant sur les sommeils, l'auteur semble capter la vie du groupe, qui commence déjà d'être celle de la maison... Comment parler du réveil? C'est un poème de la famille et une symphonie du bonheur où ne passe aucune de ces mièvreries qui s'agglutinent à l'ordinaire autour de ces sujets. Quand le mari est parti pour rejoindre ses affaires, sa femme, qui, attardée au lit regarde le ciel clair par la fenêtre, sent tout son être se dissoudre dans le bonheur. Les enfants dans le jardin explorent les bosquets et tourmentent les animaux.

Déjà la cuisinière lit la clef des songes, la grand'mère organise la lingerie, la jeune fille reprend la secrète complainte de ses rêves d'amour. La maison tout entière s'est faite à sa vie nouvelle : on dirait qu'elle respire. Tout cela, sans doute, semblera, au travers de ce compte rendu, un peu keepsake et *Ange du Foyer*, mais on n'échappe pas à la magie des mille charmantes trouvailles que fait K. Mansfield dans le domaine du géranium, des confitures et des chats en peluche.

Par malheur, quand elle quitte les enfants et les bonheurs domestiques, ses exquises qualités trouvent plus difficilement leur emploi. Les bons tableaux de sa galerie évoquent des jardins bruissants d'insectes, des fleurs, un enfant qui court, une femme qui rêve à la fenêtre : mais on aimera moins, dans les autres contes, ses jeunes écrivains, ses amants manqués, ses femmes malades ou malheureuses. Malgré elle tous ses personnages deviennent *gentils*. Et les petits drames qu'elle peint ne nous font pas oublier que nous sommes à une toise du pays des merveilles où s'égara Alice. Ils ne nous émeuvent pas.

Le Jardin du Diable, par **W. B. Maxwell.**
Traduction de M. Lanoire (*Calmann-Lévy*).

Ce n'est que pour mémoire que nous signalerons ici le beau roman de Maxwell, *le jardin du diable*, puisqu'il a paru dans la ***Revue de Paris***. On se souvient de ce Dale receveur des postes à Rodhaven qui, menacé d'être « mis à pied » pour une peccadille, est sauvé par l'intervention du riche Barradine, lequel a obtenu, en échange, de passer quelques instants auprès de Mavis Dale. Quand Dale vient à connaître cette contre-partie, dont on avait omis de l'informer, la fureur le saisit et il assassine le vieillard — avec assez d'habileté d'ailleurs pour n'être pas soupçonné.

La seconde partie du roman nous fait assister à la réhabilitation morale de Dale, devenu fermier charitable et sauveteur quasi patenté, un Jean Valjean qui n'a pas connu le bagne et est toujours prêt à tirer quelqu'un de l'eau ou des flammes. Pourquoi faut-il qu'il s'éprenne sur le tard d'une petite orpheline qu'il a recueillie chez lui? N'est-ce pas la condamnation rétrospective du meurtre « justicier » qu'il a accompli bien des années auparavant? Dale, bourrelé de remords, se sentant incapable aussi de résister à la passion qui l'entraîne, va chercher la mort dans un incendie, au cours duquel il trouve encore moyen de sauver plusieurs enfants.

On apprécie surtout les qualités de dramaturge de M. Maxwell : ses scènes traitées en « force » sont extrêmement pathétiques. Il y a quelque longueur par contre dans l'exposé de la vie méritante

de Dale. Le contraste entre les deux volets du diptyque nous paraît, au reste, un peu trop marqué : ce passage d'un drame shakespearien à des Géorgiques presbytériennes détruit un peu cette unité de rythme que l'on aime à trouver dans un roman.

Un Père et sa Fille, par **Emmanuel Bove** (*Au Sans Pareil*).

Antoine About, coiffeur, un être chétif, nerveux, sot et rusé à la fois, vit seul avec sa femme et sa fille. Sa femme, il l'ennuie : elle rêve d'élégance et d'aventures. Au reste la voici, dédaigneuse en sa boutique, dans un nimbe de rêves flaubertiens.

Elle avait alors une trentaine d'années. D'avoir été en contact avec des clientes élégantes lui avait tourné la tête. Elle ne rêvait plus qu'à leur ressembler. Elle les observait du haut de sa caisse avec envie. Un sentiment de honte l'envahissait, quand, devant elles, son mari la tutoyait ou lui souriait. Elle ne lui répondait pas alors et une expression dure se peignait sur ses traits.

Un jour — il fallait s'y attendre — elle file avec un rastaquouère de quartier. Lui, délaissé, concentre son amour sur sa fille. Amour puissant et humble. Il la fait élever dans des pensions élégantes et admet qu'elle rougisse de lui, qui ne paie pas de mine, n'a ni instruction, ni culture, et le sait. Quand, en sa compagnie, elle aperçoit des amis dans la rue, elle le devance pour paraître seule : et lui se résigne en silence. Au reste la jeune fille ne pense qu'à l'amour — et, pour y penser plus librement, un jour elle quitte la maison paternelle. Lui, désespéré, devient alcoolique et à moitié fou. Quand, après quelques aventures désagréables, la jeune fille, vient solliciter son pardon, demander d'être accueillie, il la flanque à la porte — puis s'effondre hoquetant et pleurant.

Il est clair que, dans ce récit, aucun personnage n'a les sympathies de l'auteur. Il les juge tous médiocres, les considère avec dégoût et prend un plaisir triste à leur presser la tête contre la boue. Ajoutez qu'il projette sur tout — homme ou tas d'épluchures — une lumière égale, comme pour composer une symphonie de la bassesse et de la vulgarité. On démêle dans tout cela un curieux mélange de naturalisme et de dostoïevskisme. Qu'on aime ou non cette mixture, on ne peut refuser à M. Bove un grand talent. C'est un des écrivains les plus doués de la jeune génération et l'on peut attendre beaucoup de lui.

MARCEL THIÉBAUT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la **Revue de Paris, 114,** ***avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).***

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, Rue Auber, PARIS-IXe

PIERRE LOTI

de l'Académie française

Quelques aspects du Vertige Mondial

Un volume in-16, broché : **9** fr.

Un volume relié " **A LA FLEUR** " : **12** fr.

Le même ouvrage, Collection bleue, sur papier Outhenin Chalandre. .. .. .. **15** fr.

COLLECTION SUR PAPIER VÉLIN DU MARAIS

VIENT DE PARAITRE :

PAUL MORAND

Bouddha Vivant

1850 ex. numérotés.

Parus en 1928 dans cette collection :

ANATOLE FRANCE

LE PETIT PIERRE

2300 ex. numérotés

MARCELLE TINAYRE

LA REBELLE

1850 ex. numérotés

GUY DE MAUPASSANT

YVETTE

1850 ex. numérotés

Chaque volume : 35 fr.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE		100 »	51 »	26.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.		106 »	54 »	28 »
ÉTRANGER	Demi-tarif postal	130 »	66 »	34 »
	Plein tarif	160 »	81 »	41.50

LA LIVRAISON — 240 pages — **7** francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 franc *et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 3 fr. 50
Deuxième Table décennale (1904-1913). *Prix* . . . . . 4 fr. 50

Coulommiers. — Imprimerie BRODARD et TAUPIN.